

La violence illustrée

DU MÊME AUTEUR

Blackout, Entremonde, 2011.

L'Éditeur, P.O.L, 1995.

Les Invisibles, P.O.L, 1992.

Nous voulons tout, Entremonde, 2010.

Tristan, Seuil, 1972.

NANNI BALESTRINI

LA VIOLENCE ILLUSTRÉE

ROMAN

*Traduit de l'italien
par Pascale Budillon Puma*

*Postface
d'Andrea Cortellessa*

Entremonde
Genève

TITRE ORIGINAL: *La violenza illustrata*

Édition originale italienne publiée par Einaudi, 1976.
Entremonde, 2011, pour la traduction française.

LETTRE À MON IGNARE ET PACIFIQUE LECTEUR

Cher ignare et pacifique lecteur,

Les pages que tu t'apprêtes à lire sont une invitation explicite et urgente à la violence.

Tu es certainement doux comme le sont en général les lecteurs de livres, espèce humaine en voie de disparition justement à cause de leur mansuétude, sans parler de l'œuvre méthodique et capillaire d'analphabétisation conduite avec succès par le système scolaire, selon les directives « 3 I »: Inglese Impresa Internet*.

En vérité les livres ne sont pas en voie de disparition, on en écrit de plus en plus, de plus en plus on en imprime, les librairies en regorgent, on en vend même parfois quelques-uns. Mais très peu sont lus, la plupart du temps en cachette. Ils sont utilisés en général comme décoration, avec leurs belles couvertures aux couleurs vives, disposés çà et là sur guéridons et étagères et parfois même aux toilettes. Récemment un éditeur entreprenant s'est imposé contre la concurrence en réduisant de façon radicale ses prix de catalogues, avec des couvertures qui ne renfermaient que des pages blanches, très utiles pour prendre des notes et d'autres usages moins nobles.

Nous savons tous que les livres sont écrits par des personnages affectés de narcissisme aigu, surtout pour se pavaner devant leurs petites amies et leurs copains, et qu'en général les auteurs sont les seuls à en acquérir quelques exemplaires à offrir çà et là. Tous les autres filent directement au pilon, au bénéfice de la florissante économie éditoriale qui donne du travail aux papetiers, aux clavistes, aux typographes, aux book designers, aux relieurs, aux distributeurs, aux commissionnaires de transport, aux libraires, et puis aux chanteurs ou footballeurs célèbres qui louent leur nom pour qu'il

* « Anglais, Entreprise, Internet »: programme de Berlusconi pour l'enseignement.

figure sur la couverture des grands tirages à la place de l'auteur (dans cette liste n'apparaissent pas les rédacteurs éditoriaux, depuis longtemps éliminés à cause de leur persistante obstination à vouloir publier des livres intelligents donc invendables, et remplacés par des directeurs commerciaux et de marketing, issus généralement d'intéressantes expériences dans le secteur des sanitaires ou des aliments pour animaux).

Mais tu vas me demander, mon naïf lecteur, d'où proviennent les bénéfices nécessaires pour rémunérer un aussi grand nombre de travailleurs occupés à ce lucratif business ? Cela non plus n'est pas un secret, les sous on les tire de l'industrie du recyclage du papier des livres, qui après un bref séjour en librairie sont dans leur presque totalité rendus à l'éditeur et par lui passés au pilon. Régénérer le papier est en effet un procédé beaucoup plus rentable que sa production ex novo, et permet de plus d'obtenir des récompenses et des subventions écologiques pour avoir évité des massacres de forêts. (Que le recyclage du papier soit hautement polluant et qu'au lieu de cela on ait intérêt à tous points de vue, sauf celui du profit, à couper des arbres et à en replanter, est une insinuation sans fondement, colportée par les habituels et très réactionnaires ennemis des nouvelles technologies et de la globalisation).

Et toi, inconscient lecteur, tu participes tout réjoui à cette monumentale escroquerie, et même tu en es le pion principal, la raison d'être. Mais tu es débonnaire et tu n'es pas saisi du violent désir d'envoyer au pilon papetiers, clavistes, typographes, book designers, relieurs, distributeurs, commissionnaires de transport, libraires, ainsi que chanteurs et footballeurs célèbres. Tu ne nourris pas à leur égard d'élans homicides, parce qu'ils donnent vie à ton monde meilleur, à ton évasion, à ton paradis perdu, à ton bienheureux refuge contre les adversités et les horreurs qui chaque jour te blessent et t'humilient.

Mais désormais, au fur et à mesure que tu avanceras dans la lecture de ce livre, mon très sot lecteur, ligne après ligne quelque chose changera en toi et ton corps aussi lentement se transformera. Tes doigts grassouillets et blanchâtres en feuilletant suavement ces

pages deviendront peu à peu crochus et pervers, tes yeux s'injecteront de sang, un rictus satanique déformera ton visage...

Arrête-toi, calme-toi, détends-toi. Rien n'est vrai, c'est une blague, je l'ai écrit pour me moquer un peu de toi, parce qu'au fond tu es sympathique et de bonne volonté. Mais il ne faut pas que tu croies toujours aveuglément à tout ce que tu lis dans les livres, et même il ne faut jamais y croire. Les livres on ne les lit pas pour en extraire quelque chose en quoi croire. Et alors pourquoi on les lit, me demanderas-tu ? Je ne te le dirai pas, mon très paresseux lecteur, il faudra que tu y arrives tout seul.

Mais je te vois un peu égaré, en difficulté et j'ai vraiment peur que tu n'y arrives jamais. Et étant donné que je suis obligé d'être gentil avec toi, parce que sans toi je ne vois pas ce que je ferais, je vais m'efforcer de te donner quelques tuyaux, même si tu ne le mérites pas, bouché comme tu es.

Avant tout il faut que ce soit clair pour toi qu'on ne lit pas pour éprouver des émotions, joie ou tristesse, mélancolie ou jubilation, de même qu'il faut être idiot pour vouloir tirer des choses semblables d'un tableau ou d'une musique. Les gens font cela couramment, et bricolent avec béatitude dans un bazar polluant où ils se mirent en obtenant un effet rassurant et gratifiant.

Mais une œuvre authentique (livre, tableau, musique) sert à te faire voir autre chose, ou mieux à changer ta façon de voir, de percevoir les choses et le monde, elle sert à éclairer ton regard sur des aspects de la réalité qui te sont inconnus, à t'ébranler un instant de ton état habituel de robot somnambulique. À te réveiller, même pour quelques instants, en te donnant le vertige de quelque chose d'inconnu, qui brise les normes et les règles dans lesquelles tu vis encasté et anesthésié.

Je doute fortement que tu arrives vraiment à avoir un regard nouveau, mon brave lecteur. Ces pages pourront, je l'espère, te laisser entrevoir que derrière les mots des journaux et des tv, derrière la violence de l'information médiatique qui presque toujours nous raconte une version déformée et fautive des choses du monde, s'ouvrent des abîmes qui révèlent des réalités cachées et inquiétantes.

Il suffit de chambouler un peu les lignes, de déplacer le point de vue, de refuser le *déjà-vu*...

Je ne prétends certes pas que ce monde, tel qu'on te l'offre bien empaqueté et puant, tu le contestes ou le refuses, ignoble lecteur. D'autres ont essayé et mal leur en a pris (comme le signale aussi ce livre). Mais d'autres encore ne finiront jamais d'essayer. Continue donc en paix à t'abêtir sur tes couvertures colorées, rêve donc autant que tu veux, réfugie-toi, évade-toi gaiement sous le sourire imbécile des chevaliers qui du haut de leurs grandes affiches omniprésentes te promettent et plus d'argent et plus de merde.

Mais si par hasard un jour il t'arrive de ressentir une soudaine et irrésistible impulsion à tout casser, ne serait-ce que pour une fois seulement ne pas te retenir, laisse sortir les tonnes de violence inexprimée qu'au long de tant d'années tu as avalées et envoyées à ton pilon intérieur. Laisse-la exploser en un geste insensé, qui rien qu'à y penser maintenant te donne la chair de poule: ramasse un beau caillou et en faisant bien attention à ce que personne ne te voie, de toute la force que tu as lance-le bien haut là-haut contre, à toi de choisir: a) la bouille de l'affiche, b) le feu rouge, c) la pleine lune, d) le chat sur le muret, e) la banque du coin...

Nanni Balestrini

I. DÉPOSITION

DE LA MÈRE DE WILLIAM CALLEY AU PROCÈS DU MASSACRE DE SONG MY

mon mari est mort depuis deux ans je l'aimais énormément mais je veux dire que je l'ai aimé alors et toujours pour ce qu'il était vraiment pas pour son aspect ou parce que je me rendais compte que c'était un bel homme il ne me semble pas qu'à l'époque on pouvait nous dire pauvres nous parcourions tous les itinéraires traditionnels des touristes j'éprouvais une sorte d'amour tout à fait différent plus protecteur pour mon fils William dont tout le monde parle maintenant vous voyez comme nous sommes tiraillés par des divergences dans cette maison où le cœur a une si large part c'est bien la raison pour laquelle nous tous les Calley nous avons découvert d'un jour à l'autre ce qu'étaient la célébrité et la renommée et je suis encore

du fait des changements énormes que cette énorme notoriété a amenés et amènera à notre maison et à notre vie de famille je ne le savais même pas que c'était bien tant que des gens ne me l'ont pas fait remarquer exprès peut-être pour me mettre dans l'embarras nous avons toujours eu je ne dis pas le superflu mais le suffisant pas beaucoup d'argent mais toujours la possibilité de mener une belle vie en longeant l'île de Manhattan en bateau dans le vacarme de centaines d'autres couples en goguette comme nous nous sommes allés voir la statue de la liberté et puis nous nous sommes rendus à Washington c'est un garçon extrêmement sensible jusqu'il y a deux ans il était tourmenté par un sérieux problème bien sûr nous sommes une famille un peu folle où on respire une atmosphère particulière je me rends compte que notre nom paraît tous les

matins dans les journaux du monde entier vous n'allez pas me croire mais pour

qu'une personne soit belle ou laide cela n'a aucun sens et au fond si l'argent et la célébrité étaient restés toujours loin de nous cela aurait peut-être été mieux nous nous sommes arrêtés longtemps aux pieds de Lincoln dans son fameux mémorial elle a 11 mois de moins que William et quand sa sœur s'est affirmée comme la championne de ski nautique la plus populaire en lui a commencé à se développer immédiatement un sentiment de timidité le caractère le plus fort le plus vigoureux le plus imaginaire de tous c'est moi ceci pourrait me donner de la fierté et du plaisir mais je sais de façon précise que ma vraie place est à la maison avec mes enfants et que mon devoir est de sauvegarder leur amour et leur innocence et de conserver la paix et la beauté dans ce coin de paradis où nous vivons je connais des gens vraiment laids de visage qui m'ont l'air rayonnant parce qu'ils possèdent quelque chose en eux qui les rend suprêmement beaux je peux vous assurer que mes enfants

toujours été les plus admirés parmi les gens de leur âge tout ceci était très bien et en même temps effrayant cela nous inspirait ce sentiment de grandeur et d'effroi qui est l'essence de l'Amérique mon William était le frère d'une jeune fille très connue et cela lui rendait très difficile de développer harmonieusement sa propre personnalité mon mari disait toujours tu es une femme difficile je vis avec toi parce que tu m'intrigues d'un jour à l'autre je ne sais jamais ce qu'il va te passer par la tête de faire notre prairie donne directement sur le lac la maison est enfouie sous les arbres et pendant la journée vous pouvez entendre résonner le chant des oiseaux je n'arrivais pas à apercevoir la beauté de son visage mais je savais qu'il y avait de grandes choses en lui et c'est pour cela que je l'aimais William a toujours reçu tout ce qu'il pouvait désirer je l'aime tant mon fils et quand il s'est embarqué sur ce navire pour aller là-bas il a dit que ce serait un beau

nous on aurait préféré qu'il parte en avion et puis ce garçon a changé du tout au tout lorsqu'il s'est transféré là-bas maintenant il me revient à l'esprit beaucoup de détails qu'il nous écrivait c'était beau cet endroit une terre encore âpre et sauvage quand j'aime quelqu'un c'est toujours pour des raisons qui tiennent directement à son aspect intérieur avec les grandes étendues boisées et le long de la côte les plages claires il a même un autre air que sur les photos des journaux il se sentait écrasé par le poids des personnalités trop fortes de ses supérieurs ce jour-là William est revenu à pied à la maison il

heureux là-bas il fréquentait une famille d'amis à nous un colonel et son épouse d'origine italienne moi pour la maison je représente comme une charge inépuisable un mouvement permanent en action un élan qu'on ne freine pas j'ai été élevée dans une famille où on enseignait aux enfants que dans la vie les choses importantes ne sont pas la richesse ou la beauté et la célébrité par exemple j'ai à la maison une très brave petite fille de couleur qui nous est très attachée et qui ces jours a fait une petite dépression nerveuse à force de répondre sans arrêt au téléphone aux appels en provenance de tous les états mais ce que je veux dire c'est que William a très bon fond c'étaient des jours paisibles et tranquilles par rapport à notre vie électrique de maintenant j'avais été avertie que pour William le fait de continuer à vivre sous notre toit avec une sœur célèbre et un père important ce qu'était mon mari quand il était en vie allait porter atteinte à son caractère en formation et je

qu'il apprécie cela et notre père et notre mère nous avertissaient que le vrai sens de l'existence consiste dans la possession d'une bonne nature et d'un bon caractère et dans l'effort pour sauvegarder la sainteté de la famille la noire aussi je l'aime bien je ne peux pas dire autant que mes enfants mais presque William possède un naturel imaginaire et extraordinairement attachant c'est seulement maintenant que je peux comprendre tout à fait et parfois avec amertume ce que signifie vivre la sale guerre comme les gens disent dorénavant alors qu'avant ce n'était que notre guerre et pourtant

quand il est parti je ne pouvais pas le forcer il fallait que ce soit son choix et ce devait être le choix d'un homme William a besoin de se sentir continuellement remonté à toute heure du jour dans chaque moment de sa vie et cette atmosphère lui fait du bien nous étions cinq sœurs et un frère et

sœur mon frère moi et donc les trois autres sœurs l'amour est la seule raison de joie pour une personne dans la vie 11 mois plus tard est né William maintenant c'est dur parce que tout le monde exige que vous soyez prêts à répondre à toutes les questions que vous soyez préparés à tout instant à ce qui doit arriver alors notre ami le colonel dit William tu peux venir nous trouver quand tu veux nous les Calley nous sommes une famille folle chaque jour il nous arrive quelque chose d'étrange j'ai appris à connaître très tôt ce qu'est la douleur elle vous soutient quand

vous persuade que vous n'êtes pas inutiles et quelque temps après pour William s'est présentée la grande occasion qu'il attendait chez nous le téléphone sonne sans arrêt et il est en train de me tuer peu à peu je ne pouvais pas intervenir parce que si je lui avais dit de partir je pouvais avoir l'air de tenir plus à sa sœur je me suis mise à tenir un journal pour fixer ces moments uniques William avait 15 ans il était plein de vie et jouait dans une équipe de rugby quand vous êtes capables de donner quelque chose à quelqu'un pour le rendre heureux alors vous vous sentez envahi de chaleur quand

veut il sait être le plus aimable des hommes et le plus merveilleux camarade avec les autres jeunes mais maintenant il vit dans un état de tension incroyable il y a longuement réfléchi à la fin au bout de 6 mois il m'a dit j'ai décidé je veux aller me battre là-bas et pourtant chez nous on dirait qu'on peut dormir et rêver éternellement sans se faire de souci un dimanche on nous a ramené à la maison William à demi évanoui il saignait et il avait déjà les couleurs de la mort sur le visage dieu ne m'a pas donné autre chose dans la vie mais cela est suffisant pour remplir mon existence c'est comme cela que

je suis partie avant lui avec le but précis de me mettre à travailler et de mettre de côté un peu d'argent pour quand on se marierait dans le jardin derrière

maison poussent des roses des pétunias des dahlias des myosotis et alors il est parti pour là-bas mais ce n'était pas encore fini il avait reçu un coup de pied très violent à la tête pendant le match et les médecins ne nous ont pas caché que son cas était désespéré mon mari et moi nous nous étions mariés en 1949 je me souviens de ce jour en réalité j'étais même contente qu'il parte il souffrait d'une terrible nostalgie à quelles conséquences peut arriver ce tumulte dans l'existence de notre famille il souffrait toujours

nostalgie et il voulait revenir c'est moi qui l'ai choisi cet endroit j'ai pensé que nos enfants devaient vivre au milieu de la nature pendant quelques jours William s'est débattu entre la vie et la mort nous ne cessions pas de guetter anxieusement sur son visage les signes d'une reprise après la cérémonie des noces nous sommes montés dans la nouvelle voiture que mon mari avait achetée d'occasion une vieille Ford noire mon fils avait la tête toute à sa carrière militaire je le comprenais c'était l'occasion de sa vie pour apprendre pour devenir quelqu'un et il ne pouvait pas se rendre compte de ce qui était en train de se passer à quel point j'étais devenue triste pour que vous le compreniez je dois mieux vous expliquer qui nous sommes avant tout je parlerai de William puis de ma fille je le voulais de nouveau avec nous à la maison mais j'ai compris que je devais m'endurcir pour son bonheur futur alors dans

belle prairie verte il n'y avait que des arbres tellement touffus que le regard ne pouvait traverser leur enceinte pour apercevoir l'eau et William a guéri grâce à tous nos efforts après les noces il nous a fallu aller chez des amis pour échanger nos vêtements de cérémonie contre ceux de ville il n'y a rien de compliqué chez William c'est un garçon très heureux et complètement normal c'est pourquoi je lui ai écrit écoute mon garçon là c'est toi et toi seul qui décides

de toute ta vie tu n'auras plus à prendre une décision aussi difficile reste où tu es tiens-t'en au choix important que tu as déjà fait et tu t'en trouveras heureux nous on construisait notre belle maison comme nous l'avions toujours rêvée claire lumineuse solaire avec de grands murs blancs et dehors le grand air et l'espace libre et le ciel bleu et les eaux c'est comme ça que j'ai appris tout de suite dès mon enfance ce que signifie être

à qui vous avez consacré toute votre affection tout à coup je sens un roulis inattendu au bout de deux ou trois hoquets la voiture se bloque mon mari me regarde avec l'expression qu'il avait toujours quand il se faisait du souci il ne disait rien et enfin il s'exclame nous avons un pneu dégonflé enfin le fait est que nous avons trouvé un moment pour nous détendre après le premier instant nous avons réussi encore à être du moins pendant un moment nous-mêmes aujourd'hui cela rend un son bien étrange d'affirmer que c'est un garçon normal et pourtant c'est le cas de William de fait William se trouvait bien à l'école il avait de bons résultats et il avait vaincu sa timidité depuis la seconde où nous ouvrons les yeux le matin jusqu'à celle où nous les fermons le soir nous avons en face de nous ce lac qui a des reflets d'émeraude oui hélas j'ai connu de la vie tout ce qui est bien mais aussi ce qui est moche et nous nous sommes regardés stupéfaits l'une et l'autre ma fille et moi quand nous avons lu

journaux nous avons éclaté de rire comme des fous c'était l'automne américain avec ces couleurs splendides qui semblent tapisser le ciel de rose et la terre de jaune il aime la vie à l'ancienne et vous pourriez carrément dire que c'est un garçon d'autrefois le problème c'est qu'il ne se laisse pas entraîner par la situation parce que William se retrouve maintenant non pas avec une sœur populaire mais c'est lui-même qui est tellement célèbre ici je me trouve bien moi aussi j'aime le sport mais je ne suis pas une bonne skieuse nautique ce que j'ai éprouvé en mon for intérieur la première fois que j'ai vu l'homme qui allait devenir mon mari cette question

on me l'a posée souvent trop souvent nous nous sommes trouvés sur une large route déserte et tout autour de nous il n'y avait pas âme qui vive nous sommes partis à l'aventure dans son automobile

toutes les phases de la guerre avec une petite caméra par exemple il ne voulait pas entendre parler des cheveux longs et des mini-jupes des filles je crois qu'il a pris beaucoup de mon côté en ce qui concerne une certaine sévérité à l'égard de la vie et cela pourrait lui créer des problèmes maintenant on va avoir pendant quelque temps des vacances mais pourtant au cours de cette première rencontre après son retour je n'ai éprouvé aucune sensation spéciale je dirais même que je n'ai pas été très frappée ni par son aspect ni par sa façon de parler on a été obligés de se dépêcher de descendre moi dans ma robe blanche lui dans son uniforme impeccable je ne l'avais jamais vu aussi gai et heureux nous sommes allés à Washington et à New York il a un aspect délicieux William et il a une garde-robe exquise

mais il ne lisait pas beaucoup il s'amusait avec ce genre de livres très courants que les jeunes ont l'habitude de lire pour passer le temps des histoires de cow-boys des policiers et beaucoup de James Bond moi à la maison je m'amusais à travailler je m'occupe du jardin je couds je me suis fait mes robes toute seule et j'ai arrangé celles de ma fille mais cela fait partie de mon caractère je ne m'énerve jamais je ne crie pas je ne jette pas les bras autour du cou en nous mettant à nous affairer autour du pneu et à nous faire des taches de graisse partout William nous expliquait tout il était impatient de jouer au cicerone et il aimait que nous manifestions un grand étonnement en l'écoutant raconter comme moi il n'arrivait jamais à toucher les extrémités de la vie nous ne croyons pas dans les extrémités nous savons qu'elles renferment la déception et l'illusion c'est pourquoi nous ne penchions jamais ni d'un côté ni de l'autre la musique aussi le divertissait

piano lui plaît et il aime tous les genres de musique des Beatles à Bach mon mari et moi nous n'avons jamais été aussi pauvres simplement nous n'allions pas aux réceptions mondaines et nous préférons rester chez nous je suis un caractère très fort j'ai une charge émotionnelle extraordinaire mais elle est toute intérieure et je ne laisse pas filtrer grand-chose de mes sentiments mais on riait et on était heureux les jeunes étaient enchantés pour eux c'était une fête ils rayonnaient de joie je l'ai perdu longtemps William il est parti le 17 février pour ce long voyage il est resté deux ans là-bas maintenant il est devenu une célébrité et pour certains presque un héros son secrétaire a reçu 10 000 lettres c'est un garçon extrêmement distrait non seulement au sens où il n'est pas attentif aux personnes et aux choses qui ne l'intéressent pas

par sympathie un jour c'est lui qui est venu me chercher et qui m'a demandé si cela me ferait plaisir de sortir un soir en sa compagnie c'est idiot mais je me souviens encore du film qu'il m'a emmenée voir c'était Les sept femmes d'Henri VIII avec Charles Laughton pendant quelque temps on est allés habiter dans une petite ville à environ 150 kilomètres de Washington où la vie se déroulait placide et monotone William a insisté auprès de son père pour que nous montions par l'ascenseur les cent et quelques étages de l'Empire State Building regarde papa disait-il les fourmis au-dessous de nous et les fourmis c'étaient des hommes jetons une bombe là-dessous dit-il en riant il a beaucoup souffert et pourtant je crois que cela a été mieux pour lui pour son équilibre psychologique de s'éloigner de la maison justement à ce moment-là l'autre jour on lui a donné un billet d'avion de première classe alors qu'il avait demandé un billet classe touriste

qu'on peut dire de nous à l'époque c'est que nous étions une famille parfaitement normale et de cette hauteur nous contemplions longuement le panorama gigantesque de la ville qui nous oppressait avec sa chasteté monstrueuse elle nous fascinait comme championne de ski nautique en effet sa sœur est très populaire ici notre pays est

un pays jeune qui encourage largement les jeunes et surtout les jeunes sportifs William est aussi un travailleur extraordinaire mais je peux vous assurer qu'il ne renonce à aucune des joies de la vie il est rare qu'il écoute un interlocuteur absent vous vous apercevez qu'il suit le fil d'autres idées maintenant quand il se trouve dans un bar il a toujours un admirateur qui veut payer sa consommation il n'était pas fiancé ou du moins je suppose que c'était sa situation et nous vivions exactement comme dans

ville américaine quelconque les sommets brillants des gratte-ciels resplendissent au soleil comme des cimes de montagnes en ce moment de popularité dans le vacarme qui entoure maintenant notre maison il vaut mieux qu'il prenne du champ c'est quelqu'un qui aime énormément dormir jusque tard quand il peut il dort le plus possible d'un sommeil de plomb puis cela l'amuse de rester un bon moment dans la salle de bains quand William s'est fiancé il m'a fait voir la bague à l'époque il n'a pas voulu me le dire par orgueil mais pour l'acheter il avait été obligé de vendre sa voiture la semaine dernière quand il se trouvait à Washington pour passer des tests psychologiques un inconnu l'a obligé à accepter 10 dollars moi j'aimais jouer aux cartes avec mes amies et lui au contraire il ne pouvait pas les supporter moi j'étais au comble de la joie mais j'avais même spécialement

comme s'il savait que ce ne serait jamais plus comme ça nous ne pourrions plus savourer cette stupeur cette innocence c'est un réajustement psychologique auquel chacun de nous doit se soumettre c'était l'incroyable en lui c'est qu'il peut être tout à la fois un enfant et un homme profond ce visage de l'enfant est la clé de sa personnalité puis tout à coup il t'arrive à l'improviste la chose qui change ta vie quand toute cette affaire s'est produite nous sommes sortis dîner ensemble et nous avons longtemps parlé comme de vieux amis il était très concentré dans ses pensées à l'époque je crois qu'il méditait profondément sur ce que lui réservait l'avenir l'autre jour pendant qu'il présentait un chèque dans une banque

de Washington le caissier s'est exclamé mais vous êtes vraiment le lieutenant Calley et le chèque a été payé immédiatement au point où nous en sommes il faut que je raconte des choses extrêmement intimes et délicates il faut que je décrive

2. DESCRIPTION

ENCORE UNE FOIS LA GUÉRILLA S'EST DÉCHAÎNÉE DANS LES JOURNAUX DE MILAN

La vie laborieuse de Milan a été bouleversée hier après-midi par une bourrasque soudaine de violence et de fureur sans précédent même aux plus sombres heures de l'histoire la plus récente de la ville. Pendant tout l'après-midi et jusque tard le soir les rues du centre ont été le théâtre d'échauffourées âpres acharnées farouches entre les forces de police et des groupes nombreux de manifestants appartenant à des groupes d'extrême-gauche. Des dizaines et des dizaines de blessures et de contusions de part et d'autre. Des barricades. Des autos renversées et brûlées. Des agents tirés hors de leurs voitures et durement frappés. Des grêles de cocktails molotov. D'âcres barrières de gaz lacrymogènes. Des barricades. Des files de trams aux vitres brisées.

Encore une fois la guérilla s'est déchaînée dans les rues de Milan. Pendant trois heures les quartiers du centre se sont transformés en champ de bataille. D'un côté les forces de l'ordre intervenues avec une extrême violence et de l'autre des extrémistes de gauche qui ont dévasté présume-t-on selon un plan préétabli tout ce qu'ils ont trouvé sur leur passage. Cela a été une attaque exacerbée très dure. Pendant trois heures les guérilleros armés de barres de fer de cailloux de billes de fer et de verre de fusées ont mis le feu à des automobiles construit des barricades placé des autobus en travers. Des centaines de cocktails molotov ont été lancés par les manifestants qui ont mis en œuvre la technique de la guérilla urbaine en se rassemblant tout à coup à un endroit et en attaquant la police et en s'éparpillant ensuite dans les rues latérales pour se retrouver plus tard.

Les manifestants ont porté la guérilla dans les rues du centre historique de Milan. Des heurts violents se sont succédé pendant plus de quatre heures avec la police. Il y a eu 49 blessés chez les forces de l'ordre. 22 carabiniers 5 officiers 3 sous-officiers et 19 policiers. Dans les différents hôpitaux continuent à affluer des civils dont un bon nombre appartiennent aux manifestants. Mais beaucoup d'entre eux ont préféré s'adresser à des médecins privés. La préfecture de police et les carabiniers ont arrêté 82 manifestants. L'immeuble du Corriere della Sera a été sérieusement touché. On fait un bilan des dommages. Des dizaines de voitures ont été incendiées.

La rue s'est déchaînée aujourd'hui à Milan. Une rue limitée à des groupes d'extrémistes de gauche mais qui ont suffi à créer des incidents très graves dont seul le bilan peut donner l'exacte mesure. Un passant est moribond. Il semble qu'il ait été frappé à la tête par un caillou ou par une grenade lacrymogène et qu'il se soit ensuite heurté à un poteau métallique de signalisation enfin sur la civière il a eu un infarctus. Il est hospitalisé dans un état très grave. Et puis des dizaines de blessés de nombreux incendies de voitures des jets de cocktails molotov partout des magasins pris d'assaut et à demi détruits des trams endommagés.

Jamais comme aujourd'hui peut-être la guérilla urbaine n'avait atteint à Milan de tels pics de férocité de violence organisée. La ville a été bouleversée non seulement à cause des affrontements des pierres des bâtons des charges et des bombes lacrymogènes mais aussi à cause des cocktails molotov des incendies des barricades érigées dans des dizaines de rues avec des automobiles de particuliers et des autobus de ligne. À cause des nombreux dommages dans un vaste secteur de la ville où les guérilleros ont continué des heures durant à mobiliser les forces de l'ordre avec des incursions rapides et soudaines de la police et à cause des trams à demi détruits à coup de bâtons et de pierres. À cause des dizaines et des dizaines de véhicules à moteur de jeeps et de bombes incendiaires.

De graves épisodes de provocation se sont produits cet après-midi dans le centre de Milan. Au cours d'échauffourées prolongées la police a attaqué violemment des groupes d'extrémistes. Un passant âgé touché par un fumigène au front a été hospitalisé dans des conditions désespérées à la polyclinique. Des groupes de provocateurs appartenant à des organisations soi-disant gauchistes ont commis des actes de délinquance dans différents quartiers de la ville et au Corriere della Sera. Une des guérillas urbaines les plus sanglantes qui se soient jamais déroulées à Milan. Elle a duré des heures et des heures et a fait tache d'huile. Il y a eu des dizaines de points chauds. Impossible de suivre un fil logique dans cette succession d'événements qui semblent pourtant avoir suivi un dessein préétabli de provocation.

Quelques minutes après 16 heures par via Cusani en provenance semble-t-il du corso Garibaldi est arrivé le défilé des gauchistes. La police lui a interdit l'accès au largo Cairoli en fermant l'entrée à la hauteur du Foro Bonaparte. Il y a eu une brève consultation entre fonctionnaires de police et organisateurs de la manifestation au bout de quelques minutes de face à face des deux groupes où il ne s'est rien passé. Tout laissait croire que la manifestation avait renoncé à poursuivre et se limitait à occuper la zone adjacente au largo Cairoli.

À 16 heures environ 5 000 personnes se sont amassées dans les rues adjacentes à Ponte Vetere un des quartiers anciens du centre de Milan. Quand il s'est agi de rejoindre largo Cairoli il y a eu une rencontre entre organisateurs de la manifestation et préfet de police qui exigeait que les participants abandonnent les manches des banderoles et tout autre objet qui pouvait se transformer en arme. Mais le comité d'organisation n'a pas été d'accord. Il ne voulait pas de perquisitions. Pendant ce temps tandis que la tête du défilé avait pris position via Cusani dans l'attente des décisions la queue s'est mise en route par via Broletto. Les organisateurs affirment qu'ils voulaient rejoindre via Dante et ensuite largo Cairoli en allongeant

le parcours. Quand les manifestants sont arrivés presque à la hauteur de piazza Cordusio ils ont été repoussés par les forces de l'ordre qui ont lancé beaucoup de lacrymogènes.

Les premiers incidents se sont produits vers 16 heures piazza Cordusio. Selon la version officielle la police qui occupait cette zone a remarqué un groupe de manifestants avec des casques et des manches de banderoles qui se dirigeaient vers largo Cairoli et leur a demandé de les abandonner. Toujours selon la version officielle les manifestants auraient soudain répliqué par un jet de pierres. C'est alors que les forces de l'ordre ont attaqué en poursuivant les gauchistes qui entre-temps s'étaient repliés dans via Broletto. Quelques minutes auparavant un autre groupe fourni de manifestants provenant de via Cusani avait rejoint largo Cairoli. Ceux-là aussi portaient des casques des mouchoirs et des banderoles avec des manches de bois. À ce moment sont arrivés les échos des bombes lacrymogènes que les forces de l'ordre avaient fait exploser piazza Cordusio. Peu après les deux groupes de gauchistes ont fait leur jonction.

Les groupuscules d'extrême-gauche avaient commencé à affluer pour rejoindre largo Cairoli. Mais via Dante avait été bloquée par la police. Les manifestants dont un bon nombre portaient des casques de motocyclistes et qui tenaient des manches de banderoles se sont dispersés dans les rues adjacentes après de brèves escarmouches et ont tenté de rejoindre largo Cairoli. Les premiers violents affrontements se sont produits au coin de via Cusani et de corso Garibaldi où la police avait tendu un solide cordon formé d'hommes et de camionnettes. Il y a eu un premier jet de lacrymogènes et les manifestants ont répondu en lançant des pierres et des cocktails molotov.

Des groupes de gauche postés au coin de via Dante et de via Giuliani sont partis les premiers cailloux contre le cordon d'agents qui les empêchait de rejoindre largo Cairoli. On aurait dit un épisode presque négligeable isolé. Il y a eu les coups de clairon et

puis une première charge. mais cela a été l'étincelle qui a déchaîné la violence. Une première bombe incendiaire a été mise à feu piazza Cordusio au bout de via Dante où arrivait la queue du défilé établi via Cusani. Les désordres ont éclaté ici aussi où déjà les guérilleros avaient monté des barricades en traînant au milieu de la rue de nombreuses autos de particuliers. De largo Cairoli sont parties toutes sirènes hurlantes les jeeps de la police une douzaine de voitures à toute vitesse.

Les manifestants se sont retirés mais en s'enfuyant ils se sont mis à dépaver la rue et en même temps à monter des barricades avec les voitures en stationnement. Quelques minutes plus tard le deuxième foyer a éclaté via Cusani dans l'espace que forme la confluence de via Broletto via Ponte Vetero et via dell'Orso. Au jet de cailloux et de billes de fer de la part des gauchistes les forces de l'ordre ont répondu par des fumigènes. Et c'est là qu'a commencé la guérilla. Barricades rues dépavées batailles à coups de pierres. Le tout sous la fumée noire des fumigènes tirés par les forces de l'ordre pour disperser les manifestants.

Les premiers incidents ont éclaté loin de via Cusani sur la place Cordusio où la police a chargé un groupe de gauchistes. C'est cela qui a été le début des désordres. Des charges très violentes se sont succédées le long de via Broletto via Dante via San Tommaso et via Rovello. Rapidement les affrontements se sont étendus dans tout le quartier avec des pics d'une particulière violence justement via Cusani où se trouvait le gros des manifestants. Des centaines de grenades lacrymogènes ont été lancées presque toutes à hauteur d'homme dont quelques-unes ont endommagé les trams et les autobus à l'arrêt. Des provocateurs s'occupaient à détruire de nombreuses autos en stationnement.

On a entendu un hurlement s'élever de la place les premières pierres ont croisé les premières bombes lacrymogènes les deux parties sont entrées en contact avec une furie effrayante dans des

moulinets de crosses de mousquets et de matraques avec l'accompagnement sinistre de l'explosion des bombes lacrymogènes et le bruit plus sourd des cocktails molotov. La bataille s'est rapidement fractionnée en corps à corps acharnés après que les rangs des manifestants avaient été balayés en une succession de mêlées serrées farouches sans exclusion de coups. L'air était plein de tiges de fer de boulons de billes de petits cubes de porphyre qu'on apercevait dans les volutes grises des lacrymogènes et les brasiers des premières voitures incendiées. Atteintes par les cocktails molotov une dizaine de voitures privées ont pris feu et beaucoup ont été mises en travers pour former des barricades.

À partir de 16 heures les rues du centre ont été ravagées par de très graves désordres. Des groupes de manifestants d'extrême-gauche ont affronté les forces de l'ordre. Cela a été une véritable guérilla dans les rues envahies par les fumées âcres des bombes lacrymogènes pendant que les gens pris au dépourvu dans les trams ou sur les trottoirs essayaient de trouver à tout prix un abri. Les guérilleros ont occupé longtemps les forces de l'ordre qui ont répondu avec fermeté en utilisant parfois leurs mousquets tenus par le canon et en s'en servant comme de massues. En plus d'une occasion des agents et des gendarmes ont été obligés de se retirer devant la pression des terroristes et leur tactique. Beaucoup de passants ont vécu des moments de panique beaucoup d'autres se sont réfugiés dans les portes cochères et dans pas mal d'immeubles les concierges ont fermé les grilles.

Commencés dans le dédale de petites rues voisines du largo Cairoli en face du Castello Sforzesco les désordres se sont rapidement étendus pour atteindre via Solferino où est le siège du Corriere della Sera. Précédant l'arrivée des détachements de police une centaine de gauchistes ont attaqué les quelques agents présents. Une dizaine de cocktails molotov ont été lancés contre les fenêtres du journal en particulier celles des faits divers au rez-de-chaussée. Des briques et des billes métalliques ont atteint aussi le premier étage où les

vitres des fenêtres de la rédaction et de la salle des télécopieurs ont été brisées. Flammes et fumée ont pénétré à l'intérieur. Puis à l'arrivée des forces de l'ordre les charges et les incursions se sont poursuivies dans les rues adjacentes.

En empoignant leurs mousquets par le canon les forces de l'ordre sont reparties à l'attaque et ont réussi à repousser les gauchistes qui se sont ensuite dirigés vers piazza del Carmine et les rues environnantes. Les trams bloqués servaient même d'abri aux gauchistes qui ont continué à faire pleuvoir sur les forces de l'ordre des pierres des billes d'acier et parfois à relancer les lacrymogènes qui n'avaient pas explosé. Dans cette phase la police a arrêté beaucoup de gens surtout des jeunes et des très jeunes certains poursuivis jusque sous les portes cochères des immeubles. Des garçons et des filles aux visages tuméfiés ont été emmenés à la police. Il n'était pas encore 17 heures. On pensait que désormais les incidents allaient se tarir mais c'est juste à ce moment-là qu'ils se sont soudain ranimés avec des épisodes extrêmement graves.

Les manifestants répartis en nombreux petits groupes se sont éloignés de la zone du largo Cairoli et écoulés vers Brera corso Garibaldi et les Bastions de Porta Volta. Poursuivis par les forces de l'ordre les manifestants ont mis le feu à de nombreuses voitures avec leurs cocktails molotov au Foro Bonaparte et via Legnano. Une jeep des carabinieri a été détruite. Beaucoup de celles de la police ont été mises hors d'usage. Dans un tram via Broletto est entrée une grenade fumigène. Pendant ce temps la bataille gagnait du terrain. Une soixantaine de jeunes ont rejoint le siège du Corriere della Sera et l'ont assailli à coups de cocktails molotov. Un autobus de la ligne 43 a été mis en travers de via Pontaccio. D'autres manifestants ont rejoint le siège d'un concessionnaire Renault sur les bastions de Porta Volta. Ils ont brisé les 8 vitrines ils ont à moitié démoli avec des molotov les voitures exposées.

À partir de ce moment les incidents se sont émiettés et ont concerné partiquement tout le centre et aussi quelques quartiers de banlieue. Pendant plus de trois heures on a eu des épisodes de violence des assauts également contre des magasins dans une ville complètement sens dessus dessous. Il est impossible de rapporter tous les épisodes. Le climat de guérilla vécu dans les rues du centre a été aggravé aussi par un épouvantable embouteillage de trams qui sont restés bloqués à la queue leu leu via Broletto aussi bien que via Ponte Vetero. Pendant que les gens s'enfuyaient terrorisés les transports publics sont restés sous un feu nourri de bombes lacrymogènes et de pierres. Beaucoup de véhicules publics ont été incendiés. Des dizaines de voitures ont ensuite été mises en travers et brûlées pour augmenter la pagaille.

Il n'était jamais arrivé qu'une portion aussi vaste de la ville soit envahie par la fumée âcre des gaz lacrymogènes mais cette fois ils ont été moins efficaces que d'ordinaire. Les manifestants ont en effet inventé pour l'occasion une arme nouvelle. De petits extincteurs utilisés pour couvrir de jets de mousse et rendre inoffensifs les lacrymogènes quand ceux-ci arrivaient par terre. Cela n'a pas été la seule innovation mise en œuvre par les gauchistes de jour en jour plus experts en techniques de guérilla urbaine de violence et de terreur. Il faut signaler les automobiles-pièges des voitures privées désarticulées arrosées d'essence à l'intérieur auxquelles on met soudain le feu à l'arrivée des agents. Les gros clous à 4 pointes jetés par terre devant les roues des véhicules militaires. Les câbles électriques des trams coupés à la cisaille pour empêcher les forces de l'ordre de procéder à leur évacuation.

Les gaz lacrymogènes ont d'abord envahi la place puis les rues adjacentes jusqu'à via Ponte Vetero où des bandes de voyous se déplaçaient rapidement en lançant des briques et de petits cubes de porphyre contre les pare-brises des trams peut-être une cinquantaine bloqués en une file interminable. De via Ponte Vetero au quartier de Brera au corso Garibaldi au Corriere della Sera et au quartier

environnant les guérilleros se sont déplacés rapidement par groupes sans cesser de mobiliser les forces de l'ordre en faisant éclater des cocktails molotov en élevant des barricades avec des automobiles et des bus de ligne dont ils faisaient descendre précipitamment employés et passagers.

Les forces de l'ordre ont essayé avec leurs jeeps petites et grandes de balayer les barricades mais la fumée des lacrymogènes et les jets de pierre des guérilleros ont fait avorter la manœuvre. Deux grosses jeeps sont entrées en collision. D'autres jeeps ont eu le même sort. Les agents ont été obligés de se retirer pour revenir à la charge peu après. Les tentatives ont été nombreuses et pas toutes réussies. Une jeep de la police a été détruite par le feu. Beaucoup d'autres débuts d'incendies se sont produits tant pour les véhicules de la police que pour les autos en stationnement dans le quartier.

Arrivés au bout de la rue les moyens motorisés se sont trouvés face aux barricades aux jets de pierres aux cocktails molotov. Ils ont dû faire marche arrière chacun télescopant son voisin de derrière heurtant ceux qui arrivaient à la rescousse en chargeant et en tournant en rond sur la chaussée et sur les trottoirs. Il y a au moins une trentaine de jeeps à demi détruites brûlées les portes arrachées et les vitres brisées. En revenant sur la place conduites tant bien que mal par les agents frappés meurtris le visage ensanglanté les jeeps ont failli plusieurs fois tamponner les dizaines d'ambulances qui venaient toutes sirènes hurlantes et repartaient aussitôt pour revenir enlever d'autres blessés.

Dans le quartier il y a eu des scènes de panique. Les trams bloqués au milieu des rails sont été la cible de cailloux et de billes lancées avec des frondes et beaucoup de vitres des fenêtres ont été détruites. Les passagers ont dû se défendre de leur mieux ceux qui n'avaient pas eu le temps de fuir ont été obligés de se coucher par terre. Après une courte trêve la bataille a repris de plus en plus violente. Via Pontaccio des groupes de jeunes se sont emparés d'un bus de la

ligne 43 ils l'ont placé en travers à côté d'un autre bus et ont bloqué complètement la rue. Via Legnano deux jeunes ont incendié avec des chiffons imbibés d'essence deux autos pendant que via Tivoli le feu a été mis à un distributeur d'essence. Les pompiers tout de suite accourus ont réussi à maîtriser les flammes. Via Broletto un tram de la ligne 8 a été frappé par un cocktail molotov.

Dans l'après-midi après les premiers affrontements on a vu que la guérilla était organisée avec une technique qui a plusieurs fois mis en difficulté les forces de l'ordre. Pour augmenter la pagaille et en même temps rendre difficiles les déplacements des véhicules de la police les guérilleros ont saboté les trams. Via Pontaccio a été bloqué un bus de la ligne 43. Passagers receveur et chauffeur ont été forcés à descendre et à s'éloigner. Le lourd véhicule a ensuite été mis en travers de la rue qui a ainsi été bloquée. Via Broletto via Tivoli piazza Cordusio via Pontaccio les trams ont été bloqués et cela a provoqué un gigantesque embouteillage. Pour empêcher que la police les fasse évacuer les manifestants ont même coupé à la cisaille les trolleys. Beaucoup de vitres ont été brisées à coups de cailloux.

Une autre technique de la guérilla expérimentée pour la première fois hier a été d'utiliser les autos trouvées dans la rue comme des pièges. De petits groupes de guérilleros armés de pied-de-biche et de flacons d'essence se sont déplacés dans les rues. Les voitures ont été ouvertes à l'aide du pied-de-biche et l'habitacle arrosé d'essence à l'intérieur. Quand les porcs de l'ordre s'approchaient un des gauchistes s'occupait d'enflammer l'essence et provoquait ainsi un obstacle soudain et dangereux sur le trajet des forces de l'ordre. Après la première série d'incidents les affrontements se sont poursuivis au carrefour de via Broletto via Ponte Vetero via Cusani et via dell'Orso. C'est là en effet qu'avait pris position le gros des manifestants.

Via Tivoli les manifestants ont mis le feu à un distributeur d'essence. Des barricades ont été construites un peu partout corso Garibaldi via Broletto. Même via Boito derrière la place de la Scala il y a eu des tentatives de barricades. Là s'est produit entre autres le douloureux épisode du passant qui a été hospitalisé à la polyclinique. Au parc près de l'Arena une voiture avec quelques carabinieri à bord a été prise d'assaut par un groupe de manifestants. Via Crispi aussi une autre voiture des carabinieri a subi le même sort. Via Broletto les manifestants ont attiré dans un guet-apens deux carabinieri qui étaient à la poursuite de deux jeunes avec des casques et des bâtons. De quelques portes cochères ont surgi à l'improviste de très nombreux autres guérilleros qui ont eu le dessus les carabinieri ont été sauvés quelques instants plus tard seulement par leurs camarades accourus.

Les affrontements entre manifestants et police ont continué le long du corso Garibaldi et du Foro Bonaparte jusqu'à via Legnano. Autour de 17 heures 15 un groupe de provocateurs s'est dirigé vers le siège du Corriere della Sera et l'a assailli à coups de cailloux de ronds à béton et de cocktails molotov. Les affrontements via Legnano ont été extrêmement durs. Un grand nombre d'autos en stationnement a subi des dégâts, une Alfa 1750 et une Taunus ont flambé devant l'institut Schiapparelli. De graves dommages ont été infligés aussi dans un autre quartier à la filiale Renault de porta Volta où les voitures en exposition ont été enlevées par des groupes d'extrémistes et utilisées pour former des barricades au milieu de la rue. Les derniers heurts d'une certaine gravité ont eu lieu piazza Lega Lombarda après quoi les manifestants se sont dispersés en petits défilés le long de via Bramante et de via Paolo Sarpi.

À 17 heures 30 alors que désormais piazza Castello et largo Cairoli avaient été évacués la guérilla s'était déplacée dans des dizaines d'autres lieux de la ville. Des heurts violents ont eu lieu aussi autour de l'Arena. Là juste au coin de via Bramante et de Piazza Lega Lombarda un des fumigènes lancés par les agents qui

essayaient de disperser les guérilleros a éclaté au milieu d'un magasin d'habillement pour enfants La Cicogna. Une cliente qui portait un enfant de deux ans pour échapper au gaz qui avait envahi les locaux est montée à l'étage supérieur. Mais la fumée âcre a bien vite envahi aussi ces pièces. La femme s'est mise à la fenêtre et a appelé à l'aide en couvrant de ses cris les hurlements de l'enfant terrorisé. Des agents de police ont installé une échelle sous la fenêtre et ont aidé à descendre la femme et l'enfant qui ont été hospitalisés pour intoxication et pour un léger état de choc.

De tous côtés des jets de cailloux de billes d'acier suivis des charges de la police qui avait du mal à suivre les différents commandos dans les petites rues du vieux Milan un quartier donc tout à fait adapté à la guérilla. Les gauchistes une fois chassés du centre se sont déplacés vers la banlieue place Lega Lombarda au Cimetière Monumental à l'Arc de la Paix corso Sempione. Au terme de la bataille toutes les rues du quartier étaient parsemées de cailloux de briques de barres d'acier de clous à 3 pointes pour bloquer les bus et les autos des particuliers. Un chaos indescriptible pendant qu'on entendait encore les hurlements des sirènes des ambulances qui emmenaient dans les hôpitaux les derniers blessés une cinquantaine entre civils agents et carabinieri et des autos de police qui emmenaient au commissariat les gens arrêtés une cinquantaine aussi.

Pendant ce temps les charges de police continuaient contre des citoyens parfaitement étrangers à la manifestation même après que les manifestants avaient été repoussés vers corso Garibaldi. C'est au cours de ces affrontements que s'est produit l'incident le plus grave de la journée. Un groupe de personnes tout à fait étrangères aux affrontements en cours se trouvait au coin de la place de la Scala avec via Verdi quand sont passées quelques jeeps de la police qui allaient vers le coin de via dell'Orso où se trouvait un groupe de manifestants. Alors donc que les charges se dirigeaient dans la direction opposée et que place de la Scala ne se trouvait aucun manifestant quelques policiers ont tiré en direction du groupe de

personnes quelques grenades lacrymogènes. La première a eu une trajectoire parabolique et atterri dans le parking situé autour du monument à Léonard de Vinci. La seconde tirée cette fois à hauteur d'homme a frappé en plein visage un retraité de 60 ans.

Le bilan des blessés des gens arrêtés et des dommages est impressionnant. Un retraité municipal de 60 ans est moribond au service de réanimation de la polyclinique où les médecins l'ont jugé cliniquement mort. Il se trouvait par hasard place de la Scala au coin de via Giuseppe Verdi quand il a été pris dans un des innombrables affrontements entre gauchistes et forces de l'ordre. Une grenade lacrymogène l'a frappé en plein front et lui a littéralement enlevé le cerveau. Il y a un total de 80 autres blessés parmi les civils et 51 parmi les forces de l'ordre tous avec des pronostics variables entre 4 et 30 jours. Il y a 92 interpellés pour violence résistance à officier public obstacle à la circulation dégradations et réunion séditeuse. 20 d'entre eux ont été arrêtés et incarcérés à San Vittore.

L'épisode le plus grave a eu lieu via Solferino. Une cinquantaine de manifestants ont attaqué le Corriere della Sera et provoqué de graves dégâts. Arrivés sur place par largo Treves le visage couvert de foulards rouges ils ont pris les pierres dans leurs besaces et ont brisé les vitres de l'entresol. Puis ils ont lancé une dizaine de cocktails molotov qui ont mis le feu aux châssis. Une bombe molotov a atterri dans un bureau. L'essence qui a giclé à l'intérieur a brûlé les meubles et les papiers. La fenêtre de la salle des téléscripteurs a aussi été touchée. Les heurts se sont poursuivis dans d'autres lieux de la ville jusqu'à 20 heures. Les lignes de plomb ont été mises sens dessus dessous. Le calme mais un calme très relatif parce que la tension n'a pas diminué de toute la soirée n'est revenu en ville qu'après 20 heures 30 quand le nuage de fumée a commencé à se dissiper.

3. DÉDUCTION

UNE NOUVELLE FACON DE PRODUIRE DANS L'ACIDE SULFURIQUE METTONS-Y LE PATRON

Alerte à cause d'un nuage de gaz qui poussé par les vents du quatrième quadrant a empesté l'air pendant des heures dans le centre historique. Le nuage méphitique n'est pas passé sans causer de dommages plusieurs personnes surtout des jeunes et des enfants dans les écoles entre 11 heures 30 et midi au moment culminant de la présence du nuage au-dessus de la ville ont eu des malaises surtout au niveau de l'appareil digestif.

Hier matin sous le hangar récemment construit un jeune ouvrier travaillait sur un échafaudage à monter une gouttière deux autres employés de l'entreprise travaillaient à l'intérieur et par une tragique coïncidence un quatrième travailleur de retour après un congé de maladie de plusieurs jours était allé au siège de l'entreprise retirer sa brioche de pâques. Juste au moment où il sortait des bureaux sa brioche à la main et où il se dirigeait vers l'échafaudage pour dire bonjour à son jeune camarade de travail le lourd hangar s'est effondré en se renversant littéralement sur la tête des deux hommes l'un a été totalement enseveli sous les décombres.

La visite tout à fait privée s'est faite au pied levé sans aucune annonce officielle le président est arrivé en avion à 11 heures un trajet en automobile par les rues de la ville sans aucune escorte puis l'entrée derrière les grilles de l'hôpital près duquel stationnent toujours les parents aux yeux rougis des malades les plus sérieux. À l'entrée de la villa de la direction le président s'arrête quelques instants à côté de la chaise roulante d'un garçon de 14 ans il a pour lui un mot de réconfort.

Hier les travailleurs de trois ateliers ont été obligés de s'enfuir précipitamment à deux reprises dès qu'ils se sont aperçus que l'air était infecté de gaz nocifs 9 d'entre eux ont été intoxiqués et ont été hospitalisés la fuite de gaz s'est passée dans la nuit de vendredi pendant qu'on remettait en marche les installations d'un atelier qui produit de la fibre vinylique. Une valve perdait de petites quantités de mercaptan liquide un gaz qui en s'évaporant est respiré par les ouvriers sans qu'ils s'en rendent compte et qui a un fort pouvoir nocif cette fois cela n'a pas été l'habituel nuage d'anhydride sulfureux qui a provoqué la panique et empoisonné les poumons des ouvriers il a suffi d'une fuite de rien du tout et 9 ouvriers ont atterri à l'infirmerie.

Il est mort immédiatement horriblement broyé le sternum écrasé et les jambes désarticulées le jeune lui a été précipité par terre et sa tête émergeait du tas de gravats le jeune homme n'est pas mort sur le coup et aux premiers sauveteurs s'est offert l'horrible spectacle du gars qui criait désespérément de douleur dès qu'il a été extrait des décombres il est mort. Un travailleur du bâtiment d'un chantier du coin a ramassé par terre des morceaux du hangar et en les brisant entre ses mains il s'est mis à pleurer et à jurer ça c'est pas du ciment a-t-il crié aux gens qui étaient là c'est du sable pour économiser quelques milliers de liras ces assassins ont tué deux travailleurs.

Blouse blanche stérile sur la tête un bonnet blanc les jambes dans des jambières en plastique et les mains dans une paire de gants chirurgicaux voilà comment le président est entré dans les salles du service d'isolement sa suite aussi a été obligée d'enfiler une combinaison de protection seul le président n'a pas remonté sur sa bouche le masque de protection que le personnel spécialisé lui avait noué derrière la nuque. Cela a été une tournée complète scrupuleuse qui a duré environ deux heures le directeur avait reçu le président dans son bureau nous étions sûrs monsieur le président que vous viendriez parce que nous connaissons votre sensibilité.

L'intoxication de 78 autres ouvriers dont 17 hospitalisés s'est produite mercredi soir très peu de temps après une autre fuite de gaz et a provoqué le refus des ouvriers de continuer à travailler dans les ateliers envahis par la fuite de gaz. Hier matin encore on sentait dans les ateliers la puanteur de l'anhydride sulfureux de plus pendant que se déroulait une assemblée un ouvrier chargé de l'entretien était gravement intoxiqué et devait être aussitôt hospitalisé.

Hier les soudeurs ont refusé de travailler dans une soude à 60° de température pendant 10 jours de plus avant-hier vendredi 5 autres ouvriers ont été gravement brûlés 10 tonnes de métal sont tombées d'un récipient qui s'est fendu. Les ouvriers qui se trouvaient à 10 mètres de hauteur sont tous hospitalisés avec des brûlures au premier et au deuxième degrés ils pouvaient devenir des torches humaines et ont eu la vie sauve seulement parce qu'ils se sont enfuis à temps en ôtant leurs vêtements.

Ensuite a commencé la visite systématique des salles ils essaient de lui enfiler une combinaison immunisante mais le président continue et entre dans la première pièce où deux petits vieux se plaignent aussitôt de la nourriture insuffisante mes amis vous devez manger peu pour bien vous porter réplique le président moi je ne suis pas compétent mais c'est ce que disent les médecins. On l'oblige sur insistance des médecins à porter une blouse blanche une femme qui a 18 enfants et dont nous n'avons pas saisi le nom lui dit merci président mais pensez aussi aux autres le président se montrait ému.

Durant les 20 derniers jours des intoxications des brûlures et divers incidents ont gravement blessé les ouvriers dont certains sont encore hospitalisés avec un pronostic de plus de 40 jours lundi a eu lieu une autre fuite d'ammoniaque hier mardi il y a eu l'énième fuite d'anhydride sulfureux 12 ouvriers ont été hospitalisés et un est en réanimation. Vendredi une énième fuite de SO₂ frappait 15 ouvriers dont trois étaient hospitalisés ce matin à 9 heures en provenance des mêmes installations de production de l'acide sulfurique un

véritable nuage d'anhydride sulfureux envahissait et recouvrait pendant des heures toute l'usine après que les premiers ouvriers se mettaient à tomber par terre en vomissant tous les autres ouvriers décidaient d'abandonner immédiatement les installations et de ne pas revenir à l'usine jusqu'à demain matin.

Un mort et dix personnes intoxiquées par l'anhydride carbonique constituent le grave bilan d'un incident qui s'est vérifié cet après-midi dans un tanker en cours d'aménagement sur un quai du port l'accident s'est produit à 14 heures 15 un groupe d'ouvriers des chantiers navals était occupé aux finitions de la salle des machines du bateau quand le tuyau de l'anhydride carbonique s'est cassé. Le mortel poison s'est immédiatement propagé dans les locaux de la salle des machines et il a assailli les ouvriers qui y travaillaient aux premiers cris des ouvriers qui se sentaient défaillir ont accouru d'autres de leurs camarades qui travaillaient sur le bateau et à leur tour ceux-ci ont subi l'intoxication par l'anhydride carbonique.

Dès qu'il entre dans le service il est salué par un petit vieux qui s'exclame bonjour mon commandant c'est un invalide de guerre plus loin un autre fait le salut romain quand il voit un groupe de petites filles hospitalisées le président commente eh bien eh bien je vois qu'il y a aussi des demoiselles vous n'avez pas l'air très malade je suis content tous mes vœux de guérison rapide. Dans un lit une femme très âgée priez dieu dit le président parce qu'avec ces médecins vous vous en sortirez la femme soulève la tête de son oreiller et demande mais vous qui êtes-vous c'est le directeur qui doit le lui dire mon dieu je ne vous avais pas reconnu.

Il y a eu presque une centaine de personnes intoxiquées dont 20 hospitalisées les installations auraient dû fonctionner au ralenti justement après la retentissante fuite de SO_2 qui en juillet dernier a touché 80 travailleurs. Mais la direction a mis en marche les installations et les a même renforcées avec un nouveau four en justifiant la chose par une hausse dérisoire des cheminées et c'est

justement par une de ces cheminées réhaussées que s'est échappé le nuage toxique.

Un ouvrier est mort et un autre a été légèrement blessé les deux travailleurs ont été écrasés sous une lourde presse qui s'est renversée en tombant du support fragile sur lequel elle avait été provisoirement placée les ouvriers étaient à l'ouvrage sur une énorme plate-forme surélevée de quelques mètres par rapport au rez-de-chaussée pour creuser un trou nécessaire à l'installation d'une presse. La lourde machine avait été transportée juste à proximité du trou autour duquel travaillaient les trois ouvriers en la faisant glisser sur les tuyaux qui n'avaient pas été enlevés et aucun système de blocage n'avait été prévu c'est ainsi probablement que du fait des vibrations de la plate-forme sur laquelle travaillaient des dizaines d'ouvriers et de lourdes machines à un certain moment la lourde presse s'est remise à glisser sur les tuyaux et a fini par tomber sur les ouvriers.

En se soulevant un peu sur les coudes la femme a eu du mal à fixer le président et lui a demandé et toi tu es qui aussitôt les accompagnateurs l'ont informée c'est le président en se recouchant à plat dans son lit la femme avait l'air de ne pas y croire beaucoup et elle a tiré le drap sur son visage. Un infirmier avec une pompe contenant du lysoforme et de l'ammonium quaternaire fait gicler de temps en temps un petit nuage de désinfectant sur le sol après le passage du président et des personnes qui le suivent dans une autre pièce il y a trois malades encore dans un état grave mais en voie d'amélioration.

En l'espace d'une semaine se sont produites deux fuites de gaz toxiques qui font monter à des centaines le nombre des ouvriers intoxiqués pendant les derniers mois mardi à midi a eu lieu le dernier épisode un nuage de gaz SO_2 est sorti d'un conduit et poussé par le vent a envahi l'usine. 12 ouvriers ont été hospitalisés et plus de cent soignés à l'infirmerie puis la nuée toxique s'est dispersée

sur la lagune mais on pouvait la voir se diriger vers les quartiers d'habitation tout près de la zone industrielle avec de très graves conséquences pour la population.

Hier on a enregistré d'autres accidents de nouveaux deuils trois électriciens sont morts foudroyés par une décharge de 9 000 volts et un quatrième est en état de choc c'est le bilan de la catastrophe survenue à 11 heures 06 hier matin comment l'accident s'est produit personne n'est capable d'en donner des explications. J'ai entendu un bruit assourdissant dit un des électriciens qui se trouvait au rez-de-chaussée au moment du drame tout à coup il n'y a plus eu de lumière un hurlement inhumain on ne comprenait pas d'où il provenait je suis descendu au sous-sol les hommes étaient là immobiles un debout collé au treillis de la structure les deux autres par terre le courant les avait projetés plus loin nous avons enlevé le courant pour pouvoir les détacher deux étaient déjà morts le troisième respirait encore.

Je m'adresse à vous de napolitain à napolitain je sais que maintenant vous allez mieux les trois malades applaudissent faiblement en souriant les yeux terriblement creusés ce n'est pas moi que vous devriez applaudir mais le directeur dit le président ensuite il dit bonjour à une femme qui a 7 enfants dont le dernier a deux mois je vais bien mais je veux rentrer à la maison le président la tranquillise dans un lit il y a une enfant et une femme qui pleure je suis contente je pleure de bonheur. Le triste cheminement se poursuit on apprend qu'avant de partir le médecin personnel du président lui a administré ainsi qu'à toute sa suite quelques comprimés d'antibiotique le président salue une touriste allemande de seize ans d'un affectueux auf wiedersehen.

Avant-hier les ouvriers ont imposé la fermeture d'un réacteur parce qu'il répandait continuellement depuis l'atelier Vt2 du chlorure de vinyle par tonnes les soudeurs ont interrompu leur travail parce qu'ils ne veulent plus intervenir dans une situation

insupportable où faute d'une quelconque mesure technique l'air est rendu irrespirable par la fumée des électrodes. Une fuite de gaz anhydride sulfureux a envahi l'usine proche et causé 82 intoxications à cause des services sanitaires inadaptés les personnes intoxiquées ont été hospitalisées dans trois établissements différents c'est l'accident le plus grave qui se soit produit jusqu'aujourd'hui il y a eu 240 intoxiqués pendant les trois derniers mois dans cette seule usine.

Trois ambulances de la croix-rouge sont arrivées et les ont emmenés à l'hôpital le plus proche durant le trajet le troisième ouvrier est mort peu avant 11 heures ils étaient arrivés presque à la fin du travail de remplacement de l'élément à changer une grosse lame ou barre de cuivre ce sont des éléments sujets à usure périodique. La lame était située sous un grand isolateur de porcelaine auquel dans chaque cabine est relié le couteau sélecteur constitué par une autre grosse barre qui doit être et elle l'avait été au préalable abaissée manuellement pour bien s'assurer sans automatismes que celui qui opère accomplit d'abord cette opération.

Une femme âgée tellement émue de voir le président se dresse sur ses oreillers en arrachant l'aiguille de sa perfusion et les médecins doivent accourir pour remettre les choses en place dans la même pièce une femme de 66 ans dit je suis au chômage veuve j'ai fait la demande d'une place pour ma fille de 18 ans mais je n'ai pas eu de réponse. Et elle montre une petite feuille froissée le président la prend aidons-la ordonne-t-il à son secrétaire trois personnes sur trois lits de camp l'une d'elles après avoir été vaccinée a mangé une belle portion de moules président ne vous faites pas de souci je n'en mangerai plus.

Aujourd'hui suite à l'éclatement d'une tuyauterie s'est formé un nuage de gaz phosgène qui a enveloppé les ouvriers qui travaillaient à proximité 7 ouvriers ont été intoxiqués et transportés à l'hôpital où l'un d'eux se trouve dans un état grave cent autres ouvriers ont fait recours aux urgences de l'entreprise. De l'atelier s'est échappé

un nuage d'anhydride sulfureux qui a envahi l'établissement et provoqué de nombreux cas d'empoisonnement parmi les ouvriers une vingtaine d'entre eux ont eu une forme grave d'intoxication et se trouvent encore hospitalisés dans les hôpitaux les plus proches soixante-dix autres environ ont subi une intoxication plus légère et ont été soignés à l'infirmierie d'entreprise ou ont quitté les urgences.

Les trois ouvriers étaient en train de finir de serrer les boulons de fixation de la barre remplacée sur le gros isolateur principal d'un côté et sur un deuxième isolateur du côté opposé quand pour des raisons qui devront être encore vérifiées le gros isolateur s'est fendu avec un bruit sec il y a eu comme une vibration le contrecoup a rejeté en arrière le couteau qui avait été abaissé au début du travail et cela a entraîné une épouvantable décharge un vrai arc voltaïque qui a saturé l'espace très réduit. Il est probable qu'un seul des ouvriers à ce moment-là touchait la barre remplacée mais les trois étaient si proches que pratiquement ils se touchaient la terrible décharge les a tous atteints seul le quatrième s'en est sorti par un coup de chance il a eu la force de remonter dans la grande salle en hurlant ils ont pris le jus ils ont pris le jus grouillez-vous j'étais là sans bouger je ne sais pas comment je m'en suis sorti.

Le président caresse deux enfants bientôt vous rentrerez chez vous une fille de vingt ans dit président il y a mon fiancé à la grille je veux sortir vous verrez que dans quelques jours vous serez dehors laissez-moi sortir président à la grille il y a mon fiancé qui m'attend si vous saviez comme nous nous aimons. Le président a levé les bras impuissant à exaucer ce désir attendez soyez patients l'amour est infini a-t-il répondu dans la pièce suivante une autre femme âgée répond aux vœux du président en disant des vœux de quoi président des vœux de rester couché mais non vous vous lèverez bientôt vous verrez que cela passera.

Hier se produisait une fuite d'anhydride sulfureux un peu auparavant déjà un couvercle de réservoir avait sauté et poussé

par le vent le gaz atteignait les ouvriers de l'usine tout de suite un ouvrier courait avertir qu'on sonne la sirène d'alarme mais le directeur s'opposait pour éviter que les ouvriers sortent et que l'usine s'arrête on a renvoyé au travail quelques ouvriers intoxiqués même s'ils n'étaient pas encore guéris c'est comme cela qu'un d'eux s'est évanoui et qu'il est tombé dans les escaliers chez lui un autre a fait un malaise en moto et a eu un grave accident. À 10 heures 15 a explosé la bombe du massacre ceux qui ont été touchés directement par l'explosion ce sont les gens qui se trouvaient sur la place du côté opposé à l'estrade du meeting le bilan du massacre est dramatique 6 morts et 94 blessés.

L'explosion a eu l'effet d'une bombe deux hangars de tuf et de ciment ont été rasés tout autour dans les champs des éclats de verre des briques des troncs d'arbres dévastés et des lambeaux de chair il n'y a eu d'intact qu'une petite grotte faite de lave dans laquelle est restée debout la statuette noircie d'une madone. Un noir champignon de fumée s'est élevé très noir dans le ciel des hurlements de gens terrorisés paralysés par la peur incapables de porter secours aux blessés les 11 victimes travaillaient dans les hangars utilisés comme magasins pour la poudre pyrique et pour y préparer les amorces ces petites capsules colorées que les enfants utilisent pour leurs pistolets et leurs fusils des engins apparemment inoffensifs mais qui entassés par quintaux ont provoqué un affreux massacre.

Il s'est arrêté devant un marchand de moules il a été gravement malade on redoutait le pire lui a murmuré le professeur mais maintenant il va mieux les moules laissez-les tranquilles une autre fois lui a dit le président en napolitain vous êtes la crème des hommes lui a répondu l'infortuné vendeur de moules. Une autre touriste anglaise par l'intermédiaire du fonctionnaire il lui présente ses vœux de rétablissement la jeune fille lui sourit et lui répond thank you d'une chambre sortent quelques femmes venez y a l'président un enfant pleure je veux ma maman le président le console.

Les établissements continuent à émettre des bouffées brûlantes de chlore la dernière c'était mardi soir elle a atteint une équipe d'entretien un ouvrier s'est retrouvé à l'hôpital et un autre à l'infirmierie hier après-midi une autre fuite de gaz non phosphogène cette fois a intoxiqué 9 autres ouvriers dont six ont été hospitalisés dans la nuit d'hier il y a eu une autre fuite de gaz dont on ne connaît pas à l'heure qu'il est les effets. Le correspondant qui a réussi à pénétrer dans le stade a vu 200 cadavres la plupart de jeunes ouvriers tués par des rafales de mitrailleuse tirées à bout portant à la gorge ou à la poitrine parmi les victimes il y avait aussi des femmes.

Les secours sont arrivés tout de suite pompiers carabiniers et police gens du cru à leur tête le maire qui après le premier instant de terreur s'est avancé. 6 corps étaient carbonisés enfouis sous les décombres trois autres ont été extraits pétris l'un dans l'autre fondus ensemble en un amas visqueux et uniforme deux étaient enlacés le bras du premier autour de la tête de l'autre pour les détacher les pompiers ont dû utiliser des scalpels le troisième uni aux autres dans cette masse de mort avaient les mains sur le visage le seul visage reconnaissable les paumes de ses mains avaient sauvé du feu quelques lambeaux de peau et une mèche de cheveux.

En sortant du service maladies infectieuses le président essaie de continuer dans le service médico-hospitalier mais on l'oblige à poser pour la photo de groupe avec les infirmières et puis l'affaire se complique parce que le directeur et ses collaborateurs veulent à tout prix revêtir le président d'une combinaison stérile quelqu'un lui enfle les pantalons un autre essaie en vain de lui enfiler des gants de plastique très fin qui se déchirent l'un après l'autre. Un troisième veut lui appliquer un masque sur la bouche tandis qu'une infirmière l'asperge de talc désinfectant le président se défend essuie sa sueur et laisse faire dès qu'il entre dans le service il est salué par un petit vieux qui s'exclame bonjour commandant c'est un invalide du travail il salue le président de la république fondée sur le travail.

Tous les travailleurs devront être munis d'un masque anti-gaz à filtre universel et les directions des usines sont tenues de veiller à ce que le personnel le porte toujours sur lui pendant le travail et sache l'utiliser en cas de besoin. À l'origine de cette mesure qui a eu un certain retentissement dans les entreprises il y a l'inquiétante fréquence des fuites de gaz nocifs provenant d'installations industrielles finalement quelqu'un s'est aperçu qu'il existe des normes légales pour défendre la santé des travailleurs dans les conditions de danger continuel où vivent un bon nombre d'entre eux.

Les deux autres corps en lambeaux ont été trouvés à 200 mètres de là dans les prés autour de l'usine eux aussi dévastés par le feu et par l'explosion un enfant a trouvé devant la porte de chez lui un doigt avec une bague il a vu briller quelque chose par terre et il l'a ramassé il a hurlé de peur. L'explosion a partiellement détruit aussi les trois autres hangars dans lesquels étaient installés les bureaux et les ateliers de confection des munitions-jouets sur l'esplanade intérieure toutes les autos stationnées ont été dévastées lancées en l'air par la déflagration et retombées en tas l'une contre l'autre tout autour dans un rayon de plusieurs mètres des pistolets des cartouches de différents modèles en éventail en ruban des arbres attaqués par les flammes hier fleuris ne sont restés que les troncs carbonisés.

Vous avez raison vous avez raison j'y suis passé moi aussi il y a dix ans mon fils a attrapé une hépatite virale en mangeant des moules nous allons faire comme a fait sainte claire après que les bœufs se sont échappés elle a mis des portes de fer à tous il souhaite de guérir vite de retourner vite au travail en bonne santé il dit au revoir à tout le monde en agitant la main et en faisant le geste de conjurer le sort il est salué de la même façon par tout le monde. Le président finit par faire une brève déclaration j'ai fait une visite volontairement tardive pour ne pas créer d'alarmisme dit-il je suis venu apporter à tous les vœux de la nation le personnel de la clinique applaudit et le président se dirige vers la sortie où des quantités de mains s'avancent pour le dévêtir désinfecter ses pantalons et ses

chaussures avec une bombe spray et puis il va rendre visite à un de ses patrons dans une autre clinique où il est en train de mourir dans le prochain chapitre.

4. DISSERTATION

SUR LA VIE LA MORT ET LA RÉPARTITION DU BUTIN DE MONSIEUR O

Il est mort seulement les femmes de sa vie sa fille et sa femme qui pourtant s'étaient remplacées à son chevet au cours des semaines précédentes n'étaient pas à ses côtés. Sa fille était chez elle occupée à discuter avec son fiancé. Sa femme était à New York avec les enfants nés de son premier mariage. Et pourtant toutes les deux savaient depuis 48 heures que la mort était imminente les médecins avaient averti depuis deux jours qu'il n'y avait pas d'espoir. La mort est survenue samedi 15 à 12 heures 30. Des rumeurs dans l'entourage insinuent que sa fille en téléphonant samedi à sa belle-mère aurait minimisé la gravité de son état justement pour être la seule à l'assister au moment suprême.

Il a trouvé sa fille détruite par la douleur et les veilles. En effet alors qu'au début de la maladie elle allait trouver son père deux fois par jour ces derniers temps elle ne quittait plus la clinique. Comme elle ne pouvait résister longtemps à la puanteur de la pièce elle vivait 24 heures sur 24 dans une pièce contiguë sans presque se nourrir sans pouvoir dormir. La fille et la veuve sont restées enfermées une matinée entière dans l'appartement de l'avenue Foch ce qu'elles ont pu se dire c'est un mystère. Au moment de la fermeture du cercueil la veuve était présente et pas la fille alors que le matin quand a eu lieu le transport funèbre de l'hôpital à l'aéroport la fille était seule.

La fortune reste cependant colossale c'est justement à cause de cette fortune que les deux femmes ne se sont jamais entendues toutes les deux cherchaient à en accaparer de son vivant la plus grosse portion. La vendetta entre les deux femmes n'a pas eu de

trêve même pendant les jours de sa mort. Les deux femmes c'est bien connu ont toujours été séparées par un rapport de méfiance réciproque le partage de l'héritage a aiguïté encore plus les vieilles rancœurs. Il y a deux mois elles ont été ensemble à côté de son lit pendant la période de l'opération on a eu l'impression que la douleur les rapprochait mais passé les premiers instants leurs rapports sont devenus encore plus tendus. Les derniers jours de la présence simultanée à Paris des deux femmes n'ont été qu'un combat cruel. L'animosité déjà existante et toujours restée cachée sous les bonnes manières s'est révélée au grand jour.

Les deux femmes sont descendues bras dessus bras dessous. La querelle la plus récente mais certainement pas la dernière a eu lieu durant le long cortège funèbre qui l'a accompagné jusqu'à la chapelle familiale. Elles sont montées dans la même voiture pour partir vers la jetée où étaient amarrés les canots à moteur qui devaient emmener la dépouille et la famille. Mais pendant le trajet elle a fait arrêter la voiture elle est descendue et a pris place dans la voiture suivante personne ne sait ce qui s'est produit. Elle a quitté précipitamment la voiture dans laquelle voyageait aussi sa belle-mère pour aller s'installer dans une autre voiture. Elles se sont disputées dans l'auto qui les emmenait à l'embarcadère soudain elle a fait arrêter la voiture elle est descendue et elle est montée dans l'automobile où voyageaient ses tantes.

La vendetta n'a pas eu beaucoup de trêves pendant les funérailles. Le cercueil qui contenait la dépouille a été transporté par jet dans l'avion avaient pris place aussi les deux femmes. À Paris les deux femmes qui lui étaient le plus proches ont soigneusement évité de se retrouver ensemble. Quelqu'un a raconté avoir entendu la fille crier à sa belle-mère quoi que ce soit qui arrive à mon père ça t'est bien égal tout ce qui t'intéresse c'est de penser à toi à ton apparence à ton coiffeur. Et elle aurait répondu si d'ici une semaine il n'est pas sur pied je rentrerai à New York parce que j'en ai assez de toi. Toujours selon les indiscretions qui ont filtré il a entendu les cris

des deux femmes et a dit avec un filet de voix je ne suis pas encore mort et je vous ordonne d'arrêter.

Il était indigné lui qui avait connu la pauvreté de voir qu'autour de lui il y avait tant de gaspillage. Les femmes avait-il dit tu en as besoin pour qu'elles te donnent un héritier ou pour t'amuser dans le deuxième cas tu ne les épouses pas. À partir de ce moment-là le décompte des millions qui se sont alignés sur le premier n'a plus eu de fin. Il a été arrêté pour l'escroquerie des navires fantômes achetés sous un faux nom et condamné à payer une amende de 7 millions de dollars 4 milliards et demi de liras. Souvent quand il était de bonne humeur il faisait part de ses pensées au premier qui passait à côté de lui que ce soit un roi ou un marin et il parlait de son passé. Il souffrait d'une obsession j'ai une seule peur c'est de devenir pauvre avait-il avoué un jour.

Comme des milliers d'émigrants il s'est embarqué à Naples pour les Amériques avec 1500 liras en poche. Il a décidé d'émigrer en Argentine pour y faire fortune le bateau parti d'Athènes est passé par Gênes et faisait route vers Marseille. Resté seul fils de cette famille il tente sa chance en Argentine il s'embarque sur un vapeur avec en poche à peine 60 dollars et un billet pour l'aller seulement. Il arrive à Buenos Aires et travaille comme docker le jour et comme standardiste la nuit. Il travaille comme téléphoniste polyglotte de nuit mais le jour au lieu de dormir il s'occupe de l'importation clandestine de tabac oriental. Il a cherché le manufacturier de tabac le plus important d'Amérique du Sud et l'a convaincu d'importer du tabac blond turc quand les argentins ne fumaient que du tabac noir.

Un jour qu'il répondait à une des innombrables questions inutiles qu'on lui adressait il dit j'ai un secret à moi pour devenir riche utiliser seulement l'argent des autres et ne pas payer ses impôts. Ce qui est d'ailleurs le secret de tous les riches. Quand les autres hésitent toi cours le risque c'était une autre de ses maximes il a été le premier à découvrir les pavillons de complaisance et à spéculer

dessus sans hésitation. Il a toujours répété je suis appelé au succès par vocation et par nature. Son souvenir d'émigrant sur le bateau était le plus vivace inoubliable. Il disait pendant tout le voyage je n'ai pas mangé autre chose que de la morue mais cela m'a aidé à apprécier le caviar. À 23 ans il a fêté son premier million en dollars naturellement. De lui-même il disait si quelqu'un se souvient de moi ce sera à cause de l'argent que j'ai su accumuler voilà pourquoi je ne veux pas qu'il finisse entre de mauvaises mains.

Il quitta sa place de téléphoniste et se consacra exclusivement au commerce du tabac il arriva à en vendre pour 2 millions de dollars avec un bénéfice personnel de 100 000 dollars. De toute sa vie il n'a jamais eu peur de rien les difficultés qui pouvaient sembler insurmontables aux autres pour lui devenaient des choses ordinaires. L'olympé clos des milliardaires il l'avait rejoint fruste mal dégrossi sans élégance il y entra de plein droit celui du compte en banque. Une seule chose lui causait de temps en temps quelques cauchemars nocturnes l'idée que le capital par lui amassé en 50 ans d'efforts pût être dispersé. La nuit il restait éveillé tard et souvent il demeurait jusqu'au matin à contempler la mer ceux qui le voyaient étaient persuadés qu'il était en train de songer à ses affaires.

Comme cadeau de noces il fit préparer le poids de son épouse en bijoux. On ne peut pas dire qu'il ait manqué de générosité à l'égard de son épouse. Jusqu'à présent à part les hommages floraux et des centaines de cadeaux extrêmement coûteux en gage d'affection il lui a offert 160 bracelets 60 paires de boucles d'oreilles 320 colliers 450 bagues et un demi millier de bijoux divers en pierres précieuses et en or finement ciselé par les plus célèbres orfèvres mondiaux. Il y a juste trois mois il lui avait offert carrément le gratte-ciel de 50 étages entre la cinquante-et-unième rue et la cinquième avenue. Aucune femme a dit une amie n'a jamais été autant aimée par un homme. Un amour coûteux 12 milliards et 600 millions la première année scintillant 90 diamants 68 boucles d'oreilles 76 colliers 150

bracelets parfumé pour le premier anniversaire de leur union il a survolé la maison en la couvrant d'une pluie de fleurs.

Elle a découvert qu'elle était de nouveau veuve au téléphone quelques minutes après 13 heures. Elle a enfilé ses lunettes noires pour cacher son regard et s'est envolée pour Paris. Seuls ses vêtements avaient rigoureusement l'allure de ceux d'une veuve foulard et bas gris fumée chaussures et manteau de cuir noir vastes lunettes noires elles aussi. Elle est rentrée à temps pour suivre la dépouille habillée correctement en noir les yeux cachés par des verres sombres. Alors que 6 heures suffisent pour passer de New York à la capitale française la veuve souriante a mis pas moins de 19 heures pour atterrir à Paris et encore 10 heures avant de rendre visite à la charogne. Sur son visage se lit une expression souriante que la presse a définie avec de généreuses acrobaties verbales rictus de tension.

Elle a retardé son départ de New York pour se donner le temps de consulter ses avocats et les amener avec elle à Paris. Elle est arrivée à Paris avec les 6 meilleurs experts en droit matrimonial et héréditaire tous vêtus de sombre avec de gros attachés-cases gonflés et sombres sous le bras des visages sombres et soucieux. Durant les premières heures de la semaine elle est restée à son chevet puis elle en a eu assez. On raconte à Paris que le jour où elle a quitté la capitale française pour New York elle avait eu une violente discussion avec un des administrateurs de son mari. Souriante elle est à New York dans ce fabuleux appartement que son mari lui a acheté où les tableaux accrochés aux murs valent à eux seuls autour de 2 milliards de lires. Elle se trouvait à New York pour affaires mais tout le monde savait que son mari n'avait qu'une chance sur mille de s'en tirer mais au bout de quelques jours elle en avait eu assez de rester à son chevet et elle était partie.

La veuve est dans l'auto qui la transporte de l'aéroport à sa résidence parisienne de l'avenue Foch tout de suite après son arrivée en France. Inexplicablement la veuve arbore un large sourire tandis

que son compagnon lève le pouce de la main droite avec un geste caractéristique qui signifie ok et quelqu'un s'approche de la fenêtre de la Mercedes. Il y a déjà un jour qu'il est mort mais la veuve ne rendra visite à la dépouille de son mari que vers la fin de l'après-midi après avoir fait halte chez elle avec les sœurs du défunt pendant quelques heures. Son sourire que les journalistes qui l'admirent ont courtoisement défini rictus de tension ne l'abandonnera même pas durant sa visite au mort et les funérailles.

La preuve la plus convaincante qu'elle ne se trouvait pas à New York pendant que son mari mourait mais en voyage d'agrément est dans le retard avec lequel elle est arrivée à Paris. Le lendemain et il y a des gens qui jurent l'avoir vue dîner avec un de ses soupirants. Même à New York quelqu'un a suivi ses faits et gestes et assure qu'elle n'a jamais cessé de fréquenter un monsieur très distingué aux tempes grises et au profil aristocratique. Mais était-elle vraiment chez elle ou comme quelques personnes le soupçonnent n'était-elle pas partie pour un week-end d'agrément. Ce n'est que dans l'après-midi que la veuve est allée voir la dépouille de son mari dans la chapelle ardente elle est restée à peine un quart d'heure. Elle a attendu 48 heures avant de faire une halte de 15 minutes devant la dépouille de son mari elle n'a pas pleuré.

Une fois montée à l'appartement du n° 88 de l'avenue Foch elle a attendu quelques heures avant de rejoindre la dépouille de son mari. Rentrée avenue Foch on ne la verra plus pendant encore 24 heures. À la sortie de la morgue son visage porte toujours le désormais célèbre rictus. En effet c'est à 17 heures 30 lundi qu'elle revient à la chapelle ardente accompagnée des sœurs de son mari et de la femme d'un des administrateurs du défunt pour assister à la fermeture du cercueil. C'est finalement à 17 heures 15 dimanche qu'elle sort de l'appartement de l'avenue Foch pour rejoindre la chapelle ardente installée dans la salle de marbre vert de l'hôpital. Elle s'arrête peu 3 minutes exactement pour dire adieu à l'homme qui a été son mari pendant 7 ans et qui l'a couverte d'or.

Les faits parlent d'eux-mêmes quand il meurt à 12 heures 30 samedi 14 mars il est pratiquement dans le coma depuis 24 heures et considéré comme perdu par le collège des médecins qui le soignent depuis une bonne semaine. Du reste sa survie n'est qu'un euphémisme depuis 7 jours il est de fait enfermé dans une épouvantable machine le poumon d'acier dans la chambre 274 du centre médical. Il est mort sans souffrir. Ainsi s'est conclue l'existence terrestre d'un des hommes les plus riches du monde de cet homme qui à dix-sept ans à peine avait quitté sa patrie pour chercher la fortune en Amérique comme avaient fait et comme faisaient encore des millions d'émigrants.

Son déclin physique avait commencé il y a 2 ans depuis on le voyait sur les photos fatigué amaigri vieilli brusquement d'au moins 10 ans. Il n'éprouvait plus d'enthousiasme pour son travail son cœur était las il ne s'intéressait même plus aux caprices de son épouse. Il y avait déjà un certain temps qu'il avait l'air souffrant il était devenu l'ombre de l'homme exubérant et plein de vitalité que tout le monde était habitué à voir dans les nights à bord de son fabuleux yacht s'entretenant avec ses collaborateurs les plus fidèles dînant avec son épouse et ses nombreux amis. 3 jours après son hospitalisation il avait subi une première intervention l'ablation de la vésicule biliaire le résultat semblait satisfaisant. Mais les premières complications étaient apparues le cœur du malade n'était pas en bon état son physique semblait ne plus réagir.

Il était entré à l'hôpital quelques jours après avoir eu 69 ans. Il avait une lithiase biliaire c'est-à-dire la présence de calculs dans les voies biliaires compliquée par des ictères internes par une myasthénie qui l'empêchait de contrôler totalement ses mouvements et par un état cardiaque depuis longtemps altéré. Il s'était laissé hospitaliser après s'être fait longuement prier. Ce jour-là il avait donné à tous la vision d'un déchet humain des cernes sous les yeux les joues creuses la bouche flétrie. Sa maladie la plus grave était la myasthénie une maladie un mal qui concerne tous les muscles qui

reçoivent leurs ordres du bulbe central. Les muscles deviennent alors flasques mous. Ce sont les muscles des paupières des yeux des lèvres de la déglutition et de la phonation avec comme conséquence de graves difficultés pour manger et parler.

Là-dessus était survenue une broncho-pneumonie il avait été mis sous une tente à oxygène. La mort est survenue justement du fait de ces complications broncho-pulmonaires qui sont très fréquentes dans des cas de ce genre. Il est mort de broncho-pneumonie disent les communiqués des médecins mais la broncho-pneumonie n'a été qu'une complication supplémentaire son état était grave depuis deux mois quand son épouse s'est occupée de le faire transporter d'urgence à Paris. Son état semblait stationnaire c'est une pure malchance qu'il se soit aggravé justement pendant l'absence de son épouse. Mais son état était stationnaire comme peut l'être celui d'un homme qui a besoin de la tente à oxygène pour respirer de la sonde pour se nourrir et pour tout autre besoin physique qui a une broncho-pneumonie et ne réagit plus aux antibiotiques.

Un autre problème c'est le partage de l'héritage selon la loi trois quarts devraient aller à sa fille un quart à sa veuve. Dès qu'elle a eu la nouvelle de la mort de son mari elle s'est envolée pour Paris. Quelles sont ses volontés authentiques il avait rédigé différents testaments en les changeant au gré des circonstances. Il semblerait qu'elle ait été exclue des consultations fébriles qui s'étaient déroulées entre parents avocats et curateurs au chevet de son mari et il est donc logique qu'elle ait cherché à s'occuper de ses propres affaires elle-même avec l'aide de quelques amis résidant à New York. À la fille devraient revenir la plupart des biens on parle des trois quarts du patrimoine à la veuve dit-on une rente d'un milliard par mois.

Les miettes dont devra se contenter la veuve ne sont pas rien des propriétés pour 72 milliards plus la collection de tableaux 6 milliards de livres pour chacun de ses enfants. Par contrat de mariage il devait laisser à sa veuve non pas une quote-part mais un chiffre fixe de

66 milliards de lires. Selon ce qui se dit la veuve devrait encaisser un chiffre qui tourne autour de 200 milliards. Un chèque mensuel de 30 millions de lires serait de toute façon versé à la veuve jusqu'à la majorité des deux enfants qu'elle a eus de son premier mari. Le fait est qu'on parle déjà d'un futur sentimental de la veuve qui aura un héritage de plus de 100 milliards et une rente mensuelle de 30 millions. Un quart de l'héritage et le droit aux apanages acquis par contrat lui garantissent un futur sans ombres l'interrogation *people est* qui sera son troisième mari.

De façon certaine la part la plus importante de son empire ira dans les mains de sa fille une partie au fils qui pourrait naître d'un éventuel mariage qu'elle ferait. Elle ne pourra entrer en possession du fabuleux héritage que lui a laissé son père que le jour de son trente-cinquième anniversaire. Alors que tous commençaient à parler de la fille la plus riche du monde voilà que tout à coup est révélée cette clause qui brise toutes les visées des possibles chasseurs de dot. Certains affirment que sa fille ne sera qu'indirectement héritière de sa fortune les biens iraient au premier de ses fils et elle n'en serait que l'administratrice. Il y a des gens qui assurent que quelques jours avant de mourir il avait pris des dispositions afin qu'une part considérable de son patrimoine aille à ses sœurs et une autre tranche de son empire au premier enfant de sexe mâle qu'aura sa fille.

En ce qui concerne le testament il y aurait de plus une clause sensationnelle tout à fait romanesque. Inquiet du caractère instable de sa fille victime de trop d'illusions sentimentales il aurait décidé de destiner la majeure partie de son immense fortune au premier enfant de sexe masculin qui naîtrait de ses futures noces. Elle ne pourra entrer en possession de l'héritage que dans 11 ans d'ici là elle devra se contenter d'une rente viagère. Il est hors de doute qu'à l'ouverture du testament se déchaînera une bataille entre les représentants légaux des héritiers. La bataille de l'héritage cela semble désormais certain sera gagnée par la fille qui deviendra

ainsi une des femmes les plus riches du monde. La jeune fille n'oubliait pas que son père lui avait amené chez eux une femme ambitieuse calculatrice. C'est une chasseuse de fric a-t-elle sorti dans une réception à Venise l'année dernière.

Les trois quarts des biens fabuleux évalués aux alentours de 600 milliards de liras reviennent à cette jeune fille éprouvée par un lourd destin la mort obscure de sa mère et de son frère un mariage raté le désert affectif. C'est une fille qui ne s'est jamais laissé impressionner par la puissance de l'argent. Je voudrais qu'un homme m'aime pour moi-même pas pour mon argent a-t-elle dit dans un moment de dépression il y a quelques années. À un ami qui lui demandait récemment si l'idée que son père lui confierait une immense richesse ne la mettait pas mal à l'aise elle répondit à quoi me servira tout cet argent est-ce qu'il pourra par hasard me rendre mon frère ma mère ou mon père.

Lorsqu'elle sort pour la dernière fois par la porte du 88 avenue Foch elle ne s'attarde pas comme d'habitude pour parler avec les journalistes. Pour échapper à deux photographes qui ont réussi à le suivre il ordonne au chauffeur d'aller prendre l'entrée de service celle par où sortent les convois funèbres. Personne n'a le droit d'entrer dans la chambre 274 à l'exclusion des médecins de garde et des parents les plus proches la fille et l'épouse. Avec sa fille la première à être accourue à son chevet il s'exprime par monosyllabes. Quand vraiment il n'en peut plus il prend dans sa main un bloc-notes et trace au crayon quelques phrases. Sa voix est revenue et il en profite pour laisser éclater un de ses habituels accès de colère cette fois dirigé contre un paparazzi qui essaie de le photographier depuis un toit proche. Il finit par se faire donner une autre chambre.

La courbe affichée au pied du lit montre une légère amélioration. Elle vient juste de rentrer de New York il l'a fait appeler elle ne reste que quelques instants dans la chambre du malade c'est la dernière fois qu'elle verra son mari vivant. Dans l'après-midi elle dira à une

amie il ne parlait pas il était calme je lui ai caressé doucement la main il a ouvert les yeux m'a regardée et m'a souri en me regardant d'une façon si douce si pleine de gentillesse. La fille est restée la seule à veiller son père avec les infirmières qui se succèdent toutes les 8 heures l'anesthésiste le chauffeur et le secrétaire. Ces deux derniers se tiennent toujours prêts à toute éventualité et dorment sur deux lits pliants dans la chambre d'à côté. Le médecin chef de l'hôpital communique qu'une opération à la vessie est nécessaire la fille donne sans hésiter son accord et il peut entrer au bloc opératoire.

Il se réveille regarde les murs blancs qui l'entourent les rares meubles qui ornent la pièce. Sa fille est en communication avec New York elle est en train de tranquilliser sa belle-mère qui demande des nouvelles quand elle se retourne son père est en train de la regarder. D'après l'hôpital il y aurait eu entre les deux femmes une autre communication téléphonique peu avant la définitive mais il semble que le ton de la première n'ait pas été alarmant tant et si bien que l'épouse n'avait pas décidé de partir précipitamment. Il remue lentement les lèvres il essaie de dire une dernière chose à sa fille qui ne concerne certainement pas son testament il a déjà pris toutes ses dispositions depuis belle lurette dans le moindre détail afin que rien ne se perde.

Cela a été une opération simple déclare le médecin-chef. Le malade est rentré dans sa chambre conscient et en respirant sans masque à oxygène. Il ne peut plus manger l'alimentation s'effectue par le moyen d'une sonde reliée à son estomac on ordonne le lavage du sang pendant 48 heures. Moment dramatique il ne réussit plus à respirer pour éviter qu'il s'étouffe on décide d'une autre intervention chirurgicale. La trachéotomie fonctionne mais il est indispensable de monter une tente à oxygène pour lui faciliter la respiration. Il ferme les yeux sa fille pensant qu'il s'est endormi en profite pour se rafraîchir et pour se reposer quelques instants elle est épuisée de douleur et de fatigue.

Il veut peut-être lui parler de son épouse qu'il a définie le jour de leur mariage belle comme une fleur intelligente et amoureuse en clouant le bec à ceux qui s'interrogeaient malignement sur les motifs qui l'avaient poussé à l'épouser. Ni la fille ni d'autres ne sauront exactement ce que signifiaient ces derniers soubresauts. C'est peut-être à ce moment-là justement qu'il meurt en serrant dans ses bras l'être le plus aimé qui l'attache encore à la vie. Les médecins ont accouru au complet il ne leur reste qu'à constater le décès et à préparer le bulletin à diffuser à la presse. Le directeur fait une déclaration il est mort le 15 mars à 12 heures 30 d'une infection broncho-pulmonaire qu'il a été impossible de contrôler avec une antibiothérapie spécifique. Son état s'est aggravé dans la nuit du 14 au 15.

Il laisse un patrimoine évalué à 600 milliards de lires. On a parlé de fortune fabuleuse 500 milliards de lires une flotte de pétroliers des chantiers navals des raffineries des concessions pétrolifères en Alaska des mines des banques des terrains des maisons des villas des appartements des îles des tableaux de maîtres. Il était de plus propriétaire d'une ligne aérienne 30 milliards d'un gratte-ciel sur la cinquième avenue à New York d'une industrie alimentaire qui produit des aliments pour enfants d'immeubles et de villas dans différentes nations de bijoux 5 milliards d'une imposante collection de tableaux 12 milliards. Et puis il y a sa grande villa d'Athènes ses 8 résidences officielles dont celles de Monte-Carlo Paris Londres et New York des appartements dans toutes les capitales du monde un grand domaine agricole à Montevideo en Uruguay et une propriété dans les Caraïbes. Il était de plus propriétaire d'un château dans le sud de la France et au Maroc il possédait la majorité des actions du casino de Tanger.

Parler de 200 milliards ou de 300 aujourd'hui n'a aucun sens. Personne ne peut en effet connaître le montant de la fortune accumulée. Il disposait d'un calculateur électronique qui mesurait seconde après seconde la croissance de son propre trésor. Des actions

à la hausse des intérêts bancaires des profits des rentes des exactions fiscales des évasions fiscales. Son empire financier comprend 50 pétroliers et 6 superpétroliers en construction pour un total de 6 millions de tonnes. Il était propriétaire aussi d'un chantier naval en Angleterre où travaillent 10 000 ouvriers de mines en Indonésie et en Afrique de quelques puits de pétrole en Alaska et au Canada et d'une banque à Genève. Dans la liste de ses biens la première place revient évidemment à sa flotte marchande elle est composée de plus de 200 bateaux dont 60 lui appartiennent officiellement tous les autres pour raisons fiscales arborent des pavillons de 5 pays différents.

D'une flotte de 46 pétroliers et 10 minéraliers à 217 dépôts bancaires dans le monde entier. Des participations dans 87 entreprises commerciales disséminées dans 12 nations au contrôle d'une compagnie sud-américaine de navigation. D'une vingtaine de sociétés aux États-Unis à celles du Japon de l'Iran du Brésil. Des entreprises maritimes européennes aux biens privés de sa famille. Un gratte-ciel à New York les appartements de Sutton Place à Manhattan de l'avenue Foch à Paris à Madrid. L'empire industriel navires pétroliers concessions pétrolières participations dans des sociétés de différentes nations minières industries du tabac. Les immeubles les villas les châteaux la collection de tableaux évaluée à 240 milliards de liras le yacht des bijoux et pierres précieuses des objets d'antiquité une île.

Calculer son héritage sera un travail vraiment difficile. Son immense empire se partage grosso modo en 3 parties l'argent liquide évalué à 500 milliards de liras déposés dans plus de 200 banques. Mais ces calculs sont faux il faudra plus de 2 ans avant qu'un groupe d'administrateurs réussisse à faire les comptes. Il a été calculé que lorsque son activité battait son plein il encaissait plus de 85 millions par jour une recette à jet continu au rythme de 60 mille liras la minute. Il laisse aussi un trésor personnel constitué d'or de pierres précieuses de diamants évalué à plus de 5 milliards de liras. Personne

n'est capable de calculer le montant exact du patrimoine laissé par le bandit il est toutefois certain que celui-ci dépasse largement le chiffre global de 100 milliards de liras.

5. DIVAGATION

C'EST QUOI UN HOLD-UP DANS UNE BANQUE À CÔTÉ DE LA FONDATION DE LA BANQUE ELLE-MÊME ?

Il y a trois bandits. D'après la totalité des témoignages ils sont arrivés sur place dans une voiture de moyenne cylindrée de couleur claire. L'un d'eux est resté au volant. Deux autres jeunes grands et minces sont entrés par la porte principale. Armes au poing. Il y a des gens qui jurent que les deux hommes ont eu comme complices deux femmes habillées de noir sur la quarantaine. L'une d'elles avait même un enfant dans les bras. Les deux femmes se seraient mises à monter la garde devant la banque. Elles se seraient enfuies au premier coup de feu en se dirigeant vers le marché. Mais voilà les bandits armés à l'intérieur de la banque. L'un d'eux est vêtu d'un imperméable gris. Il a le visage caché par un passe-montagne. Il porte des lunettes noires. Il tient deux pistolets. Le second est vêtu d'un imperméable vert. Il a le visage caché par une écharpe. Il tient à la main un revolver automatique.

Ils obligent les employés à se déplacer tous du côté droit du bâtiment. Et deux clients qui se trouvent à ce moment-là dans la banque. Les employés contre le mur mains levées. Les clients derrière le comptoir. Un des deux bandits se dirige vers le bureau du directeur. Celui qui a un seul pistolet. Il braque son arme. Il l'immobilise. Fouille dans les tiroirs. S'empare de presque 2 millions. Son complice tient en respect les employés. Et 6 autres clients qui entre-temps ont pénétré dans la banque. Le caissier s'est lentement éloigné de quelques mètres de sa table de travail. Il a en poche les clés de deux coffres-forts dernier modèle. Où sont conservés plusieurs dizaines de millions. Il tente ainsi de gagner du temps. De se mêler aux autres employés pour ne pas se laisser identifier.

La tragédie explose tout à coup à cause de la réaction d'un client. Qui était à la banque pour effectuer un versement pour le compte de son entreprise. En croyant saisir un instant d'inattention de la part du bandit aux deux pistolets. Qui tenait en respect clients et employés. L'homme robuste et vigoureux lui a sauté dessus. En essayant de l'immobiliser. Ce qui s'est exactement passé est difficile à reconstruire et à raconter. Dans la banque des coups de feu ont éclaté avec la participation des deux bandits. Un client a été touché au cœur par un projectile. Il est tombé foudroyé. Deux autres clients ont été touchés par d'autres projectiles. Le premier à la hanche et à la jambe droite. Le deuxième au côté droit. Une femme a eu le visage effleuré par un projectile et été blessée. Elle était entrée dans la banque avec une belle-sœur pour un retrait. Même chose pour un jeune homme qui avait accompagné son oncle à la banque. Et qui avait été éraflé par deux projectiles à la jambe droite. En tentant de réagir.

Il y a des hurlements de terreur. Il y a du sang. Il y a des corps de personnes étendues sur le sol de la banque. Les bandits tentent de s'enfuir. Une voiture est arrêtée à côté de la banque. L'un réussit à monter à bord. Le second lance son pistolet à travers la fenêtre. Deux ouvriers n'interviennent pas. Qui là tout près sont occupés à réparer la chaussée. Mais il est empoigné par quelques habitants et quelques employés de la banque elle-même. Sortis pour les poursuivre. Déjà touché à une main par un coup de chaise porté par un employé pendant la lutte à l'intérieur de la banque. Qui lui a fait lâcher un de ses pistolets. Le bandit est rejoint. Il est frappé jusqu'au sang par une deux dix vingt cinquante personnes. Ils lui écrasent sur la tête un panneau publicitaire. Le frappent avec une barre de fer. Le piétinent. S'acharnent avec une furie sauvage. Les carabiniers arrivent juste à temps pour le soustraire à une fin atroce.

Une grande salle à l'ameublement anonyme avec l'habituel comptoir ouvert. Derrière le comptoir 6 employés. De ce côté-ci deux clients. Il est 10 heures à peine passées. Quand s'arrête devant

l'entrée une vieille 1100. Trois hommes à bord. Il en descend deux en tenue de hold-up. Manteau sombre. Col relevé. Chapeau enfoncé sur les yeux. Lunettes noires. Echarpe de laine plaquée sur la bouche. Ils entrent. L'un se place sur le pas de la porte ses deux pistolets à la main. L'autre se dirige vers le comptoir un autre pistolet à la main. Le plus grand de taille athlétique environ un mètre 80. Puis la phrase rituelle énoncée sur un ton professionnel. C'est un hold-up personne ne bouge.

Le grand pousse les deux clients derrière le comptoir. Il les fait s'aligner dans un coin avec les employés. Puis il commence à visiter les bureaux de la banque. Rapide mais assez tranquille. Qui est le directeur demande le bandit. Le directeur s'avance. Ouvre tous les coffres-forts. Le directeur lentement en ouvre deux. Il dit ne pas avoir les clés du troisième. Grouille. Lui fait le bandit. Après on va à la chambre forte. Sur une table il y a des plis scellés. Le bandit fait le geste de les ouvrir. Là il n'y a pas d'argent. Explique le directeur. Laisse-moi faire je le sais bien où sont les sous.

De nouveaux clients entrent. Ils les poussent contre le mur de ce côté du comptoir. En 10 minutes il y en a déjà 16. Plus les deux premiers. Alignés avec les employés. Le dernier est un jeune homme de 31 ans. Massif et robuste ex-para. Il a un sac qui contient 1 million 700 000 liras. Laisse ton sac et mets-toi avec les autres. Lui ordonne le bandit qui fait le guet à la porte. Le fasciste lui obéit. Pendant qu'il s'ébranle du coin de l'œil il a un flash il s'aperçoit que le bandit est distrait. D'un bond d'athlète il se jette sur lui. Il le serre à la taille. L'autre réagit de façon foudroyante. Il écarte les bras. Il fait feu de ses deux pistolets à l'aveuglette. Un des otages s'écroule frappé mortellement. À côté de lui tombe son neveu. Blessé par deux projectiles à la jambe droite.

Dans la confusion les clients réagissent immédiatement. Avec le courage du désespoir. Pendant que les projectiles fusent de tous les côtés. Ils se jettent eux aussi sur le bandit. Qui continue à faire

feu. Ils tentent de l'immobiliser. Il y a encore du sang qui coule. Un jeune homme est blessé à la cuisse droite par un projectile. Qui lui déchire l'artère fémorale. Un autre a le foie traversé par un autre projectile. Qui lui sort par la hanche droite. Le bandit essaie de se défendre contre l'assaut des clients. Désormais déchaînés. Il a du mal à se libérer. Il frappe une femme à la tête avec la crosse de son pistolet. Elle tombe évanouie sur le sol. Il gagne précipitamment la sortie.

L'autre voleur abandonne le sachet en plastique rouge. Où il a accumulé 5 millions. Barbotés dans les tiroirs et les deux coffres-forts. Il saute agilement par-dessus le comptoir. Il file comme un lièvre. Mais il est rapidement rattrapé par un des deux premiers clients pris en otages. Qui saute lui aussi sur le comptoir. Il brandit un tabouret et le lui brise sur la tête. L'homme perd l'équilibre. Quelques secondes juste ce qu'il faut pour que tous lui tombent dessus. Et se mettent à le massacrer à coups de poings. De pieds. Avec les débris de la chaise. Un furieux passage à tabac auquel le bandit a du mal à se soustraire. Le visage tuméfié. Un horrible masque sanglant. En se traînant vers la rue. Sous la furie implacable des autres.

Et là dans la rue c'est le directeur de l'agence qui le bloque. Sorti à temps par une porte secondaire pour empêcher sa fuite. Il appelle avec de grands gestes deux cantonniers. Pour l'aider à arrêter le bandit. Ils sont en train de dépaver la rue. Il s'empare d'un tableau d'affichage du cinéma. Les deux hommes observent la scène sans bouger. Il le détache du mur de l'édifice. Et le fracasse sur la tête du voleur. Qui essayait de monter dans la voiture. Qui s'éloigne avec à son bord les deux autres malfaiteurs. Pendant ce temps est accouru sur les lieux un gardien. Qui se fraie un chemin à travers la foule. Il met en joue le bandit. Et lui évite un lynchage assuré.

Il est 10 heures et quart ou quelques minutes plus tard. Quand une 1100 s'arrête devant la banque. À ce moment-là s'y trouvaient 7 personnes. Le directeur. Trois employés. Le caissier. Un commis.

Et un seul client. Des trois bandits l'un reste au volant de l'auto moteur allumé. Les deux autres entrent en mettant des lunettes noires. Et en se cachant le visage l'un avec un passe-montagne gris. L'autre avec une écharpe de la même couleur. Tous les deux ont un pistolet à la main. Ils parlent peu. Face au mur en rang. Les canons des armes montrent le mur à droite de l'entrée. C'est là que les employés s'alignent. Les mains sur la tête. Le client reste lui adossé au comptoir.

Un bandit passe par-dessus le comptoir. Pistolet au poing. Il s'arrête un instant devant le box de la caisse vide. Le caissier s'est dépêché de se mélanger avec les autres employés. Il a dans sa poche les clés du coffre-fort. Il vide les tiroirs. Des billets pour 4 ou 5 millions. Qu'il enfle dans le sac en plastique d'un supermarché. Puis il entre dans le bureau du directeur. Le directeur tape à la machine. Il lève les yeux. Il se trouve face au bandit cagoulé et armé. Qui lui intime. Les clés du coffre-fort vite. Le directeur essaie de gagner du temps. Ce n'est pas moi qui les ai. C'est le commis en ce moment il est absent il est sorti. Furieux le bandit se met à fourrager dans les tiroirs. De temps à autre il agite son pistolet de façon menaçante. Si elles ne sortent pas ces clés je tire.

L'autre bandit pendant ce temps est resté planté. Devant l'entrée. Dès qu'il est entré il a sorti un autre pistolet. Maintenant il brandit les deux canons menaçants d'un beretta. Et d'un revolver à barillet calibre 32. Les minutes passent lentement. Interrompues seulement par les fréquentes ouvertures de la porte. Des clients qui entrent. Et qui se trouvent tout de suite nez à nez avec les pistolets. Pendant qu'une voix péremptoire intime. Là alignez-vous avec les autres. À côté du premier client. Appuyés contre le comptoir. Il y a ainsi 7 ou 8 personnes alignées. Les mains sur la tête.

Il est presque 10 heures et demie. Quand arrive un nouveau client. Il est venu pour un versement. Il a laissé son épouse dans sa voiture. Il est entré avec un sac contenant 1 million 700 000 livres.

Lui aussi se trouve devant les pistolets et l'ordre péremptoire. Là alignez-vous avec les autres. Mais pendant qu'il passe à côté du bandit celui-ci tend la main. Il lui arrache son sac avec l'argent. Et l'enfile sous son imperméable. Le client pâle se met dans la file. Il n'est pas disposé à renoncer à cet argent. Il attend l'occasion favorable. Et il épie les canons alternativement braqués sur le groupe des clients. Et sur celui des employés. Soudain il bondit. Il réussit à prendre le bandit par surprise. En lui serrant les poignets.

Mais il ne réussit pas à garder l'avantage. Le bandit réussit à s'esquiver il recule d'un pas. Libère une main. Le frappe plusieurs fois sur la tête avec la crosse de son pistolet. Puis il appuie sur la détente. Et le client tombe sans connaissance. Un seul tir qui atteint au cœur un autre client. Il le foudroie. On le voit vaciller un instant puis s'effondrer. Il est mort avant d'arriver à terre. Son neveu s'élanche en direction du bandit. Aveuglé par une colère sauvage. Il ne s'aperçoit même pas que celui-ci appuie de nouveau sur la détente. Une balle lui crame les cheveux. Lui ouvre un sillon dans la peau de la tempe. Il le prend à la gorge. Une autre balle frappe le neveu du mort. Lui érafle la cheville. Mais il ne lâche pas prise.

Un instant seulement plus tard un autre client s'élanche. C'est un homme massif d'âge moyen. Ses poings lourds comme des massues s'abattent deux ou trois fois sur le visage du bandit. Qui semble flancher. Tout à coup c'est l'enfer. Deux clients sont en train de s'affaisser. Les mains crispées sur leurs blessures. D'autres se lancent dans la mêlée. Le bandit continue à presser la détente. Jusqu'au moment où un client empoigne un tabouret métallique. Il le lui balance de toutes ses forces sur l'avant-bras droit. Et lui fait lâcher son pistolet à barillet. Qu'il éloigne d'un coup de pied. Le tout n'a duré que quelques instants. Le bandit va être écrasé. Mais arrive à la rescousse l'autre malfrat qui sort du bureau du directeur. Il traîne le sac avec l'argent. Dans l'autre main il tient son beretta. Il tire dans le tas.

Quelques témoins diront qu'il visait son camarade. Pour éliminer un témoin dangereux. Son intervention réussit à déconcerter le groupe des clients. Qui se disperse. Le bandit réussit à avoir un instant de répit. Il se relève. D'un bond il atteint la porte. L'autre aussi saute par-dessus le comptoir. Il se précipite dans la rue. Pendant que son camarade plus chanceux a pu sauter dans la voiture. Mais lui reste à pied. Il a juste eu le temps de jeter son pistolet sur le siège. Deux maçons le regardent immobiles sans intervenir. La 1100 accélère parce que de toutes parts des gens arrivent.

Le bandit essaie de monter mais en vain. Un passant l'a rattrapé. Ceinturé à la taille. Un instant plus tard à côté de lui il y a un autre passant. Qui transporte une bouteille de gaz. Il en frappe le bandit à la tête. Ensuite ce sont dix vingt mains. Qui le saisissent. Par ses habits. Par les cheveux. Qui frappent à l'aveuglette. Le bandit tombe. Il est englouti par un grouillement hurlant. Un homme arrache un panneau publicitaire. Et utilise le poteau qui le porte comme une massue. On voit dans la mêlée un autre bâton. Peut-être une barre de fer sortie de nulle part. S'élever et s'abaisser quatre ou cinq fois. Jusqu'à ce que l'homme couvert de sang cesse de se débattre. Il s'affaisse évanoui.

10 heures 30. Dans le local de la banque une quinzaine de clients vaquent à leurs opérations. Entrent deux individus. À qui personne ne prête attention. Ils ont le visage recouvert d'une écharpe. Un chapeau enfoncé sur les yeux. L'un d'eux crie la phrase habituelle. Que personne ne bouge c'est un hold-up. Sous la menace de leurs pistolets. Ils exigent la remise de l'argent. Qu'ils gardent braqués sur les employés et les clients. Un des deux franchit le comptoir des employés. Et se dirige vers le caissier. En lui intimant l'ordre d'ouvrir le coffre-fort. L'autre oblige les clients à s'entasser contre un mur. Pour mieux les contrôler.

Entre un client. Qui doit déposer 1 million de lires pour l'entreprise où il travaille. Et il se trouve derrière le bandit. Qui tient en

respect clients et employés. Le nouveau venu fait un geste. Qui précipite les choses. D'un bras il ceinture à la gorge le voleur. Il tente de lui enlever son pistolet de la main. De l'autre côté du comptoir le complice fait feu. La balle atteint à la poitrine un des clients aux mains levées. Sans un cri le malheureux le cœur éclaté glisse par terre. Presque aux pieds du directeur de l'agence. Il mourra en quelques minutes. Pendant qu'une vague de terreur se répand dans la pièce. Dans un coin une femme s'évanouit. Les clients amassés contre le mur n'arrivent plus à rester immobiles. Même les bandits hésitent. Le directeur s'empare d'un tabouret. Il le jette de toutes ses forces contre l'assassin. Le lourd objet contondant atteint en plein la nuque du bandit. Par un coin. Qui tombe par terre assommé.

Tout le monde se jette désespérément sur le bandit qui est par terre. Qui n'est plus en état de réagir. Et en quelques minutes il y a sur lui un grouillement de gens enragés. Qui portent des coups au hasard de tous côtés au milieu de cris inhumains. Le complice de l'assassin s'approche du tas de bras et de jambes. Qui font un tourbillon. Il appuie sur la détente à l'aveuglette. Une deux cinq fois. Il voulait peut-être libérer son compagnon. Peut-être voulait-il le tuer. Parce qu'il avait compris que pour lui il n'y avait plus de salut. Il voulait éviter qu'après la capture il parle et le dénonce. Deux personnes sont tombées sur le sol. En perdant du sang. Le premier est touché à la cheville gauche. Le second à la jambe. L'artère fémorale coupée entraîne une forte hémorragie. D'autres balles ricochent sur le sol. Une atterrit même au plafond de la pièce. Le bandit gagne la sortie. Toujours son arme au poing. En se frayant un passage à coups de coude. Il saute dans une voiture noire. Où l'attend un complice. Et il s'enfuit.

L'assassin aussi cherche la fuite. Laissé momentanément libre. Il se traîne à quatre pattes sur le sol. En direction de la porte. Mais il ne réussit pas à y arriver. Encore une fois les gens présents sont sur lui. Ils le frappent sans pitié. Pendant le lynchage aucun des présents ne pense à sortir dans la rue. Ne serait-ce que pour lire la

plaque de la voiture qui s'enfuit. Son visage désormais n'est plus qu'un masque de sang. Quand les carabiniers réussissent à libérer l'assassin. Il a les cheveux arrachés. Les vêtements en lambeaux. Des traces de coups sur tout le corps. Il y a du sang même sur les pieds de l'escabeau qui l'avait assommé. Et qui a été de nouveau utilisé pour le frapper. Deux maçons habitant le quartier ont été insultés par le directeur. Qui étaient en train de travailler aux alentours de la banque. Pour n'avoir pas essayé d'arrêter l'auto des bandits en fuite.

6. DÉPORTATION

VISEZ LES POINTS NOIRS OU C'EST DES FASCISTES OU C'EST DES CARABINIERS

...

Le quartier se trouve dans la partie est de la ville face à une longue vallée d'herbe sèche de l'autre côté une couronne de petites usines d'ateliers de champs de carcasses de voitures les désordres ont commencé hier soir en sourdine de modestes échauffourées entre les forces de l'ordre et les occupants 12 familles de deux immeubles rien de sérieux après l'évacuation la nuit s'est passée tranquillement mais seulement en apparence on savait déjà que ce matin la police et les carabinieri procéderaient à la récupération de 6 autres immeubles les bâtiments sont habités par 134 familles toutes nombreuses en seulement 10 mois dans ces maisons sont nés 60 enfants.

Vers 6 heures ont été installés les premiers barrages routiers des centaines de personnes ont pris position dans la zone en attendant l'arrivée de la police mais à 7 heures quand les premiers contingents d'agents sont arrivés sur place étaient déjà survenus des épisodes isolés de violence un autobus a été bloqué par un groupe de manifestants ils ont obligé le conducteur le receveur et la dizaine de passagers qui étaient à bord à descendre ils ont aspergé d'essence le véhicule et lui ont mis le feu puis ont été incendiées aussi deux autos et une fourgonnette la fumée des pneus utilisés pour les barricades auxquelles ont été mis le feu et celle des gaz lacrymogènes s'est répandue dans presque tout le quartier.

Quand les forces de l'ordre ce matin à 8 heures se sont présentées pour libérer les appartements elles ont trouvé les routes barrées par des pierres des bouteilles de gaz de gros blocs de ciment des poutres

des pneus une foule de jeunes a attendu que les premiers agents descendent des camions et commencent à enlever les barrages à cet instant même a commencé la bataille cailloux cocktails molotov boulons lancés avec des lance-pierres ont plu sur les forces de l'ordre c'étaient de rapides incursions suivies de retraites tout aussi rapides on a entendu aussi des coups de pistolet agents et carabiniers se sont défendus avec les grenades lacrymogènes des renforts ont été demandés à 10 heures toute la zone était entourée et sous surveillance policière mais les désordres ont continué.

Quand les premières camionnettes sont apparues dans le quartier la résistance était prête organisée au cours d'une nuit fébrile l'accès au quartier était bloqué par des barricades faites de pneus et de carcasses d'automobiles de vieux meubles de voitures d'enfants de sacs d'ordures les 300 agents et carabiniers envoyés par le commissariat ont franchi le barrage mais se sont trouvés confrontés à un tir nourri de pierres et d'objets de toutes sortes lancés des fenêtres ils ont riposté en tirant quelques centaines de bombes lacrymogènes qui ont rendu l'air irrespirable il y a eu des charges très dures au cours des irruptions des agents dans les appartements il y aurait eu aussi des épisodes de vandalisme qui sont démentis par la police.

Une centaine d'agents a essayé d'arriver jusqu'aux 7 bâtiments mais ils ont été repoussés par un jet dru de cocktails molotov la police a répliqué avec des lacrymogènes puis elle a tenté de rejoindre les appartements occupés la bataille a fait rage à coups de cailloux de billes de verre lancées au lance-pierres d'un côté et avec un lancer de grenades lacrymogènes et des charges de l'autre on a continué jusqu'à presque 11 heures avec de véritables actions de guérilla menées par les manifestants pendant que la police pénétrait dans les immeubles et repoussait les occupants dans un vaste terrain vague qui se trouve derrière.

Il a été donné ordre aux agents d'entrer dans les immeubles et de les évacuer l'ordre a été exécuté mais soutiennent les squatters

de façon brutale une femme mère de trois enfants qui squatte depuis 10 mois a dit ça a été une agression légale ils ont cassé mes meubles défoncé les portes ils ont bu les liqueurs ils sont entrés en hurlant vous avez blessé trois de nos hommes ils m'ont poussée dans les escaliers un maçon avec sa mère sa femme et deux enfants dit ils ont cassé mes tableaux d'un coup de matraque ils ont brisé la petite statue de la madonne sur le lit et les jouets des enfants ils ont détruit les meubles et versé le vin sur la table une jeune femme de 17 ans mère de deux enfants et sa sœur de 20 ans mère d'un petit garçon disent nous voilà à la rue nous n'arrivons à penser à rien nous sommes sonnées.

Pendant plus de 4 heures de 7 heures à 11 heures et demie la zone a été littéralement sens dessus dessous barricades incendies jets de cocktails molotov de billes de boulons caillassages charges de la police lanciers de lacrymogènes et corps à corps furieux vers midi les forces de l'ordre ont repris le contrôle de la situation l'évacuation a commencé pour 5 des 7 immeubles les deux autres restent occupés la situation est encore très tendue et on redoute de nouveaux incidents les blessés sans gravité hospitalisés à la polyclinique sont une enfant de 12 ans un manifestant un carabinier et deux policiers quelques dizaines de blessés légers et des contusions tant chez les manifestants que chez les forces de l'ordre.

À 11 heures sont arrivées d'autres unités de policiers et de carabinieri et on a eu une nouvelle et violente charge au terme de laquelle dans 5 des 7 immeubles ont commencé les opérations d'évacuation les manifestants et quelques représentants du comité de lutte pour le logement soutiennent que beaucoup d'agents pendant les charges ont frappé aussi bien des femmes que des enfants et ont lancé des dizaines de lacrymogènes à hauteur d'homme la situation est cependant vraiment dramatique pour les 500 autres personnes qui hier déjà ont été obligées de quitter les appartements parmi les occupants restés dans les deux derniers immeubles qui

seront probablement évacués ce matin il y aussi une petite fille née l'autre nuit.

Trêve peut-être jusqu'à demain matin dans le quartier les 5 immeubles évacués vendredi dernier par la police ont été réoccupés la trêve a été décidée hier après-midi après une instance présentée au juge de première instance tout est donc redevenu comme avant même les 8 familles dont l'appartement avait déjà été vidé de ses meubles sont en effet rentrées dans leurs habitations la situation reste très tendue environ 300 policiers sont restés pour surveiller la zone hier après-midi ils ont longtemps fait face aux occupants auxquels s'étaient joints de nombreux habitants du quartier des jeunes gauchistes et des membres des conseils d'usines et d'entreprises de la zone.

Depuis hier à l'aube et pendant presque toute la journée le quartier s'est de nouveau transformé en champ de bataille du fait de l'évacuation imprévue des squatters des immeubles hlm et des actions de guérilla des gauchistes et des violences perpétrées par des groupes de jeunes infiltrés par des éléments de la pègre et des voyous vers le soir les guérilleros ont malheureusement ouvert le feu avec des pistolets calibre 22 et 7,65 contre les forces de l'ordre et il s'en est fallu de peu que la tragédie ne prenne des proportions encore plus graves tout a commencé dans les premières heures de la matinée pendant que sur la vaste esplanade éclatait le drame de centaines de personnes délogées des 135 appartements.

Depuis 7 heures ce matin les hostilités entre manifestants et police avaient repris quand les policiers et les carabiniers avaient recommencé l'évacuation forcée et libéré en une demie heure les logements encore habités par leurs occupants la réaction des expulsés avait été immédiate d'abord ils avaient attaqué et incendié un camion de ramassage des ordures puis ils s'étaient emparés d'un camion-citerne des pompiers après avoir obligé les pompiers à descendre sous la menace de couteaux et de barres de fer les manifestants

avaient enlevé du camion deux appareils émetteurs-récepteurs et s'étaient enfuis l'objectif suivant pour les manifestants qui avaient été une centaine à se regrouper avait été la caserne des carabinieri attaquée à coups de cailloux et de cocktails molotov les militaires étaient immédiatement sortis en tirant en l'air et avaient ainsi mis fin à l'assaut.

Le jeune a dû être touché quand à 19 heures se sont ranimés les affrontements entre la police et les habitants du quartier les maisons étaient enveloppées d'un nuage de fumée provoquée par les lacrymogènes dans les rues où on apercevait des véhicules renversés avaient repris les corps à corps les caillassages les tirs de grenades lacrymogènes les coups de matraque à tort et à travers un millier de policiers et de carabinieri faisaient face à la marée des manifestants l'exaspération d'avoir été forcée d'abandonner son logement avait conduit ce matin une femme de 24 ans à tirer sur la police avec un fusil de chasse elle a été arrêtée et conduite en prison.

Tout a commencé quand 1000 carabinieri et agents de police ont entouré à l'aube les immeubles il est 7 heures lorsque commencent les opérations d'évacuation qui se déroulent sans incidents vers 8 heures le premier incident grave d'une fenêtre des immeubles environnants une femme de 24 ans ouvre le feu contre les points noirs deux coups de fusil les agents interviennent et l'immobilisent pour la femme aussitôt transférée à Rebibbia les imputations sont lourdes tentative d'homicide multiple et lésions à officier public dans l'exercice de ses fonctions en effet un commissaire adjoint est légèrement blessé dans le quartier on entend d'autres tirs isolés d'armes à feu deux personnes sont appréhendées.

Par une décision soudaine et imprévue après les assurances données la veille au soir hier matin à 7 heures les évacuations d'appartements ont repris 1000 agents et carabinieri selon le bulletin de guerre de la police ont entouré la zone et rapidement chassé de leur logement les habitants surpris dans leur sommeil

une seule tentative désespérée de réaction a failli mal finir une femme a fait feu avec un fusil de chasse par la fenêtre elle a peut-être tiré au hasard mais elle a éraflé le commissaire adjoint et effleuré les agents qui étaient avec lui elle a été arrêtée pour tentative d'homicide multiple.

La réaction à l'ordre d'évacuation absurde et dangereusement provocateur a eu lieu une heure plus tard et a continué pratiquement sans trêve durant toute la journée avec quelques moments de pause on a enregistré un épisode absurde et grave 5 membres du comité des occupants ont été arrêtés pendant qu'ils se trouvaient dans le commissariat et tentaient de trouver un accord pour éviter des incidents plus graves et ils ont été enfermés dans un fourgon stationné dans un pré au soleil ils y ont été laissés jusqu'à ce que l'intervention d'un avocat à 13 heures débloque la situation.

À 8 heures des groupes de jeunes du même quartier et en provenance d'autres zones de la ville commencent à affluer il y a les premières réactions divers affrontements se succèdent et font tache d'huile à partir de l'endroit où s'élèvent les immeubles à l'intérieur du quartier à 9 heures à l'entrée du quartier ont lieu les épisodes les plus graves un groupe de manifestants renverse et incendie un camion de ramassage des ordures et essaie de l'utiliser pour en faire une barricade 9 heures 20 les carabiniers de la caserne du coin tentent une sortie pour essayer d'éteindre l'incendie mais pris pour cibles de jets de cocktails molotov par des manifestants ils sont obligés de rentrer bref assaut à la caserne jusqu'au moment où en tirant quelques rafales de mitrailleuse en l'air les soldats réussissent à disperser les manifestants.

À 8 heures 40 la police commence des rodéos de jeeps contre quelques groupes de manifestants qui s'étaient rassemblés autour des immeubles évacués à 9 heures arrivent les camions pour le transport des premiers mobiliers beaucoup de femmes se trouvent mal et pleurent désespérément face aux logements qu'elles occupaient il

y a quelques minutes encore le personnel des ambulances militaires les assiste ainsi qu'un manifestant qui s'était blessé avec des éclats de verre presque à la même heure commencent dans une autre zone les violences et les actes de vandalisme des poteaux électriques sont abattus des conduites d'eau sont abîmées tandis qu'à la hauteur du périphérique quelques dizaines de jeunes bloquent l'autobus ils obligent conducteur et passagers à descendre et placent l'autobus en travers de la route.

9 heures 30 les manifestants repoussés s'éparpillent dans le quartier des poteaux électriques sont arrachés les conduites d'eau détériorées ils mettent le feu à deux jeeps de la police et un autre camion de ramassage des ordures est renversé en plusieurs endroits on dresse des barricades 10 heures un camion des pompiers appelé pour éteindre les foyers d'incendie arrive sur place l'autopompe assaillie par une centaine de jeunes est arrêtée et mise à sac 11 heures le front de la bataille s'est élargi et déplacé dans la zone des appartements évacués depuis peu tous les coins du quartier sont le théâtre d'échauffourées d'un côté on lance les premiers lacrymogènes de l'autre on répond avec les premiers cocktails molotov jusqu'à midi la guérilla continue sans interruption en se déplaçant d'une rue à l'autre.

Le véhicule avait été envoyé à la suite d'un appel téléphonique signalant un incendie il est 9 heures 25 quand l'autopompe arrive dans le quartier mais une centaine de jeunes armés de barres de fer et de bâtons oblige l'équipage à descendre après avoir éteint la radio de bord puis quelques voyous montent dans le véhicule et s'éloignent toutes sirènes hurlantes pour une équipée sauvage à travers les rues du quartier on retrouve plus tard la voiture littéralement mise à sac sans la radio ni les autres appareillages ni les masques les casques les bouteilles de plongée il a aussi ses pneus tout tailladés c'est en vain que les pompiers avaient fait remarquer qu'eux étaient dans le quartier uniquement parce qu'ils devaient sauvegarder la vie des personnes menacées par un incendie.

Il est 10 heures quand les incidents se déplacent dans la zone des logements qui viennent d'être évacués la guérilla commence police carabiniers et groupes de gauchistes se font face dans les rues qui avoisinent l'église du quartier c'est un grand quadrilatère où chaque croisement devient un théâtre de bataille entre les forces de l'ordre et des groupes de jeunes la police tire les premiers lacrymogènes mais presque aussitôt un caillassage dru s'abat sur les agents ce sont des moments de lourde tension entre autres parce que la réponse de la police est extrêmement ferme des dizaines et des dizaines de lacrymogènes atteignent même les façades de quelques hlm et on assiste à des débuts d'incendies à l'intérieur des habitations une fumée noire et âcre couvre toute la zone.

Chaque carrefour devient un théâtre de bataille entre les forces de l'ordre et des groupes de jeunes la police tire les premiers lacrymogènes mais presque aussitôt un caillassage dru s'abat sur les agents à 10 heures 30 les forces de l'ordre tentent quelques charges pour alléger la pression mais les manifestants se déplacent rapidement dans une autre rue les premiers molotov explosent et quelques engins touchent deux jeeps remplies d'agents il y a une petite trêve mais à 11 heures la guérilla se rallume désormais il est presque 13 heures quand des rangs des manifestants part le dernier lancer de molotov de boulons de billes d'acier et de plomb de verre et de ferrailles la police répond toujours à coups de lacrymogènes et se contente maintenant de surveiller tous les croisements du quartier.

Les gens du coin savent que plus tard il y aura une nouvelle manifestation on parle de 18 heures la police et les carabiniers aussi savent que quelque chose couve les jeunes gauchistes s'étaient en effet réunis sur la place en face de l'église ils sont un peu plus de 200 tous avec leur foulard sur la bouche pour faire écran aux fumées des lacrymogènes beaucoup sont casqués quelques-uns ont des cocktails molotov sous le bras des bocaux de deux litres aux trois quarts pleins et la mèche collée au sparadrap mais il y a aussi des bâtons et des lance-pierres on voit dépasser des poches deux

ou trois lance-roquettes premières escarmouches 10 minutes après 6 heures au bout d'une rue il y a un petit groupe un peu d'agitation et tout de suite les hommes de la police lancent une douzaine de grenades lacrymogènes.

L'épisode qui est à l'origine de la tragédie a eu lieu dans l'après-midi après 5 heures deux personnes auraient fait feu contre la police déployée en force autour des logements évacués deux pétards beaucoup de bruit mais pas de dégâts et par bonheur les agents n'ont pas répondu à la provocation mais il n'y a pas d'explication pour ce qui selon les témoignages recueillis par nos reporters s'est passé environ trois quarts d'heure plus tard à cette heure-là en effet sur la place s'étaient réunis quelques centaines de jeunes et d'habitants du quartier qui attendaient l'arrivée des ex-occupants des logements pour une assemblée la plupart des manifestants étaient assis et soudain d'un peloton de policiers sont partis quelques lacrymogènes il y a eu une réaction des manifestants et là est née l'étincelle qui a déchaîné de nouveau les affrontements.

Le calme revient celui qui précède la tempête qui se déchaînera à 19 heures cette fois l'attaque est plus massive il pleut des dizaines de grenades lacrymogènes que des commandos de manifestants se chargent de relancer vers la police il vole des cailloux des plombs de pêche de 25 grammes lancés avec des frondes très vite les agents doivent faire retraite parce qu'ils ont terminé leurs stocks de lacrymogènes ils se replient en désordre en jetant des grenades lacrymogènes et en lançant des cailloux les gauchistes s'avancent il est 19 heures 15 un jeune homme porte ses mains à sa poitrine et tombe ramassé par quelques camarades sous un arbre il est transporté à bras à la polyclinique en taxi il arrivera mort selon une version le tireur serait un agent qui avec deux de ses collègues avait été débordé par l'avancée des manifestants.

La bataille a repris peu après 19 heures ils recommenceront à la tombée de la nuit avait dit un policier sur le pied de guerre et

c'est bien comme cela que ça s'est passé à 19 heures 15 un groupe de squatters a essayé de rentrer en possession des habitations libérées dans la matinée les affrontements ont été tout de suite violents d'un côté les sans-logis munis de cailloux et de bâtons de l'autre la police qui a fait un large usage de grenades lacrymogènes la totalité du quartier pendant plus d'une heure est restée enveloppée dans la fumée blanche des lacrymogènes tandis que les manifestants chassés loin des habitations mettaient le feu à la bâche d'une jeep et à une camionnette garée sur le boulevard théâtre de la bataille.

En très peu de temps la rue devant l'église s'est remplie de la fumée noire des lacrymogènes les pelotons d'agents s'étaient positionnés au bout de la rue là la bataille a été plus violente à chaque jet de lacrymogènes on répondait avec des cailloux des cocktails molotov et des lance-roquettes à un moment donné les agents ont terminé les grenades lacrymogènes et les manifestants environ 200 ont essayé d'enfoncer leurs lignes ils sont arrivés à 50 mètres des agents le jeune était parmi ceux des premiers rangs et soudain il s'est écroulé il y en a parmi les présents qui soutiennent avoir vu un agent agenouillé faire feu avec son pistolet.

Le jeune homme a tout de suite été ramassé par son frère et par d'autres jeunes et emmené en taxi à l'hôpital le projectile qui l'a frappé l'a atteint à la poitrine dans la région hémithoracique droite selon les témoins c'était une blessure nette et propre le sang aurait tout de suite inondé le poumon donc lorsque le jeune homme est arrivé à la polyclinique il était déjà mort pendant ce temps dans le quartier le bruit de la mort du garçon s'est rapidement propagé ravivant la tension et très vite la situation s'est accélérée des toits selon certains témoignages des personnes ont fait feu contre la police tandis que les agents étaient engagés dans une série d'affrontements avec les manifestants.

La pagaille augmente les jeunes gauchistes avancent au cri de policiers assassins le fracas des pétards couvre le bruit sec du fusil

qui tire les fumigènes et puis deux trois des quantités de cocktails molotov qui flambent chez les forces de l'ordre c'est la panique avant les fumigènes suivaient des tirs paraboliques maintenant leur trajectoire est droite à hauteur d'homme au coin d'une rue désormais on tire des fumigènes dans trois directions l'un deux atterrit dans un appartement qui prend feu immédiatement puis arrivent les renforts environ 200 policiers toutes sirènes hurlantes donnent l'assaut aux manifestants qui se dispersent et se replient la police se poste aux extrémités des deux places et contrôle la situation.

À 20 heures 10 quelques escarmouches puis les assassins choisissent une retraite tactique pour être moins exposés des barrages de police se forment à la hauteur des carrefours c'est là qu'arrivent au bout de quelques minutes le préfet de police adjoint le chef de l'équipe politique et d'autres fonctionnaires de haut grade le bruit s'était répandu qu'un jeune était mort tué par un tir d'arme à feu par radio arrive l'ordre d'inspecter les armes des agents le préfet adjoint réunit les officiers et donne ses instructions pour les différents détachements résultat négatif dit le préfet adjoint à 20 heures 50 ils se sont tirés dessus entre eux est le commentaire unanime des policiers.

La police se rend compte que les forces dont elle dispose sont insuffisantes arrivent donc 6 grosses jeeps avec des renforts les heurts les plus violents se produisent dans un quadrilatère de rues en plein centre du quartier un cordon de policiers empêche quiconque d'entrer selon une stratégie qui visait à isoler les camarades et de fait pas longtemps après 200 d'entre eux parmi les plus enflammés étaient encerclés et obligés de se réfugier dans l'église vers 22 heures les heurts très violents ont repris un capitaine de la police a été blessé à la tête par un tir d'arme à feu et il est dans un état très grave à la polyclinique deux agents aussi sont gravement blessés cette nuit il va encore s'en passer d'autres avait dit un habitant du quartier au point où on en est la situation est irrécupérable.

C'est pendant cette deuxième phase des affrontements quand la rage a explosé de façon très violente dans tous les coins du quartier que de nombreux agents ont été blessés par des tirs d'armes à feu les plus mal en point sont un agent qui a été blessé dans la région mammaire assez gravement et un autre des agents a été hospitalisé dans un état très grave un coup de pistolet lui a traversé la poitrine de part en part et sa vie est en danger un capitaine aussi a été gravement blessé peu après 22 heures alors qu'il escortait des photographes il a été blessé à la mâchoire par un projectile de calibre 22 il n'a pas de graves lésions et sa vie n'est pas en danger un autre agent touché au ventre par un projectile est lui aussi dans un état très grave et un autre a été touché dans la région lombaire.

Une nouvelle phase de la bataille commencera à 22 heures lorsque pour contrôler les positions des rebelles c'est le nom qui leur est donné dans les communications radio on allume un réflecteur pour éclairer le bout d'une rue où tous les réverbères avaient été détruits quand deux sifflements déchirent l'air le policier qui était au réflecteur s'enfuit d'autres coups de pistolet calibre 7,35 semble-t-il le capitaine se précipite au micro ici on est en train de tirer sur les forces de l'ordre crie-t-il les policiers tirent des fumigènes mais le vent rabat la fumée âcre sur eux les manifestants profitent de l'occasion pour tenter une sortie un caillassage dru des pétards et des molotov et encore des coups de pistolet tous tirés du haut vers le bas.

À 22 heures 20 le capitaine tombe en se tenant le visage dans les mains tout de suite après tombe un agent touché à la poitrine les agents se retirent en désordre parce qu'ils ne veulent pas mourir comme à l'abattoir au bout de la rue un groupe se révolte contre les ordres de son officier et lorsqu'il les menace de prison ils répondent par des injures ce sont des moments de grave tension ça tire dans tous les sens on n'y comprend rien parce qu'il n'y a plus que la fumée des lacrymogènes on entend des chargeurs entiers vidés avec un bruit sec et finalement à 23 heures 10 arrivent de nouveaux renforts la police décide de se replier autour des logements évacués à minuit

quand tout est calme les rues du quartier montrent les signes des deux batailles probablement ce ne seront pas les dernières journées aussi peu tranquilles et sereines.

7. DÉCLARATION

DU DOCTEUR CARUSO TERRIBLEMENT ÉMU APRÈS UNE JOURNÉE SI TRANQUILLE ET SEREINE

Il était environ 22 heures quand j'ai entendu sonner le téléphone je vais répondre et j'entends une voix faible qui me dit c'est moi. Je suis arrivé à la gare Principe sans que personne s'en soit aperçu. Je vais prendre un taxi et venir chez toi. Voilà comment le docteur Caruso a raconté avoir appris la nouvelle. Avant de prendre congé il m'a dit avertis l'avocat qu'il vienne chez toi. Mais moi je suis tout de suite descendu dans l'entrée de l'immeuble. Peu après est arrivé un taxi. Il en est descendu en titubant un peu il avait la barbe très longue et des lunettes noires. Nous sommes montés à la maison. Moi qui ne bois pas d'alcool j'ai bu deux petits verres et lui en a bu trois. Puis il m'a dit arrange-moi un peu je ne veux pas me présenter comme ça à ma femme et à mes fillettes. Pendant que j'essayais de le raser l'avocat est arrivé. Ils se sont embrassés et quelques instants plus tard nous sommes allés chez lui. De via della Libertà où j'habite au Fort de San Giuliano il y a moins d'un kilomètre. Cela m'a semblé un très long trajet.

Quand nous sommes arrivés cela a été une scène indescriptible. Ses petites filles et son épouse l'ont presque étouffé et l'ont mouillé de leurs larmes. Lui parlait très peu. Il semble que dans l'après-midi d'hier ses ravisseurs lui aient fait boire quelque chose en lui disant c'est un calmant. Mais après avoir bu il s'est senti très faible et s'est endormi. Pendant combien de temps il a dormi il est dans l'incapacité totale de le dire. Il se souvient seulement s'être réveillé au fond d'un véhicule peut-être une automobile. Il avait les bras et les jambes libres mais deux sparadraps l'un sur la bouche et l'autre sur les yeux

l'empêchaient de parler et de voir. Il paraît aussi que quelqu'un assis à côté de lui lui aurait dit ne bouge pas on te transporte.

Peu de temps après le véhicule s'est arrêté. Deux personnes l'ont pris l'un par les pieds l'autre par les bras et l'ont transporté comme cela sur un banc. Ensuite une personne lui a enlevé les sparadraps et puis s'est éloignée. Une fois libéré il est resté assommé encore quelques minutes. Puis il a regardé autour de lui. Ses premières minutes de liberté avaient un goût étrange de peur et de joie mêlées. Encore incrédule il a regardé autour de lui les maisons les arbres le soleil. Puis il a fait l'inventaire de ce qu'il avait en poche. Un billet de première classe Milan-Gênes. Resté assis sur le banc encore quelque temps puis il a demandé excusez-moi où est-ce que je me trouve. Milan a été la réponse d'un passant légèrement surpris par cette question insolite. Lui s'est levé a arrêté un taxi qui passait et s'est fait emmener à la gare centrale.

Il a pris l'express de 19 heures 45 et il est arrivé à la gare Principe de Gênes à 21 heures 46. Le magistrat avait une barbe longue et une grosse paire de lunettes noires. Personne ne l'a reconnu. Une fois à Gênes il a téléphoné à son ami et médecin légiste le docteur Caruso. Il était environ 22 heures a dit le docteur quand j'ai entendu sonner le téléphone. Je vais répondre et j'entends une voix faible qui me dit c'est moi. Qui a hurlé le médecin. Moi. Où es-tu a hurlé Caruso. Je suis arrivé à la gare Principe sans que personne s'en soit aperçu. Hier après le repas il devait être 13 ou 14 heures la porte de la petite pièce s'est ouverte. Deux ou peut-être trois personnes sont entrées je ne les ai pas vues parce que peu avant on m'avait mis un ruban adhésif aux yeux et un autre à la bouche.

À un certain moment un des mes gardiens m'a invité à boire un calmant. J'ai bu mais ça devait être de la drogue. Je me suis aussitôt endormi et on était à coup sûr en fin de matinée ou en début d'après-midi à ce qu'il m'a semblé. Après avoir bu ce truc-là j'ai senti que je perdais conscience. J'ai plongé dans le sommeil.

Quand je me suis réveillé je sentais que j'étais de nouveau dans un fourgon semblable à celui dans lequel je m'étais trouvé au moment de mon enlèvement. Je sentais l'arrivée des tournants je sentais la route asphaltée et celle qui était pavée. Je ne pouvais ni voir ni parler. J'avais un sparadrap sur les yeux et un autre sur la bouche. Quelqu'un m'a pris par le bras et m'a dit viens. Je me suis levé et je me suis aperçu que j'avais les jambes libres.

Ils m'ont fait descendre du véhicule et j'ai senti l'air libre pour la première fois sur mon visage au bout de 35 jours. Quelqu'un me guidait dans un endroit humide. J'ai compris que c'était de l'herbe que j'écrasais sous mes pieds. Assieds-toi a dit mon accompagnateur. Je me suis assis et j'ai senti qu'on m'arrachait le sparadrap de la bouche et des yeux. Quand j'ai réussi à bien voir mon accompagnateur m'avait déjà tourné le dos et était en train de monter dans le fourgon. Je n'ai pas pu voir quelle tête il avait. Le fourgon est parti à toute allure. J'ai regardé autour de moi. J'étais assis sur un banc de marbre d'un jardin public peu fréquenté. Dans le lointain j'ai aperçu un passant. J'avais peur que ce soit un de mes surveillants et je ne l'ai pas appelé.

Un homme plus âgé est passé. J'ai pris mon courage à deux mains et je l'ai abordé. J'ai demandé s'il-vous-plaît c'est quoi cet endroit. Où sommes-nous. C'est Porta Ticinese à Milan monsieur. Vous ne vous sentez pas bien a demandé le passant. Je vais très bien merci lui ai-je répondu. Mon gardien-accompagnateur m'avait remis quelque chose. J'ai regardé et j'ai trouvé dans ma main le billet de première classe du train Milan-Gênes. J'ai palpé mes poches. Ils m'avaient remis mon portefeuille avec tout mon argent. Je ne voulais pas être entouré de curieux. J'avais très peur. J'avais et j'ai encore peur. J'ai marché sans me faire remarquer jusqu'à une station de taxis. Je me suis fait emmener à la Gare Centrale de Milan. Je suis monté dans l'express et sans éveiller l'attention je suis arrivé à Gênes.

Dès que je l'ai vu j'ai senti mon cœur faire un bond a-t-il raconté. J'ai senti mes jambes flageoler mais lui non plus ne se sentait pas mieux. Nous avons eu tous les deux un coup de faiblesse. En nous soutenant l'un l'autre nous sommes montés chez moi. Moi je ne bois pas d'alcool lui non plus n'est pas un grand buveur. Nous avons avalé deux whiskies. Quand il s'est senti mieux il a demandé un rasoir. Il avait la barbe longue. Il s'est rasé et il est resté avec les moustaches qu'il avait au moment du rapt. À cette heure-là toujours d'après l'avocat il n'avait pas encore téléphoné à sa femme. Pendant ce temps chez Caruso était arrivé l'avocat. Dans la voiture de son avocat une Fiat 128 il a rejoint via al Forte di San Giuliano un kilomètre à vol d'oiseau 5 minutes en auto même dans les moments de circulation la plus intense.

Il était encore dans ce qu'on appelait prison du peuple vers 14 heures hier. C'est l'heure à laquelle un de ses gardiens lui a donné une boisson à avaler. C'est un calmant vous en aurez besoin vu que l'affaire va durer encore un certain temps a dit l'inconnu. Lui a bu. Un instant plus tard il s'est endormi. À l'évidence c'est un somnifère qu'il avait ingéré. Il allait se réveiller bien plus tard. Il était dans un véhicule en mouvement d'après le récit de son avocat. Il était à ce point assommé qu'il n'a même pas réussi à comprendre s'il était au fond du coffre d'une auto ou dans le caisson d'une fourgonnette.

Il n'y a qu'une chose qu'il se rappelle bien il avait la bouche et les yeux serrés par des sparadraps. En revanche ses mains et ses bras étaient libres. Les conducteurs du véhicule se sont rendu compte tout de suite qu'il avait repris ses sens. Ils lui ont conseillé de ne pas bouger du tout dans son propre intérêt poursuit le récit du médecin. Et il a obéi. Il est resté immobile jusqu'au moment où le véhicule s'est arrêté. Quelques instants plus tard il s'est trouvé assis sur un banc dans la banlieue d'une ville. Les deux jeunes l'y avaient accompagné et assis. Lui assommé comme il était n'y serait pas arrivé tout seul.

Il n'y avait personne aux alentours. Il ne faisait pas encore nuit. Les deux jeunes lui ont enlevé ses sparadraps. Ils ont fait demi-tour toujours selon le récit du docteur Caruso et pendant qu'ils retournaient au véhicule ils lui ont intimé l'ordre de ne pas bouger pendant quelques minutes et de ne pas appeler à l'aide. Puis le véhicule a disparu sans qu'il puisse voir le visage des jeunes gens qui l'avaient accompagné. C'est alors seulement qu'il s'est aperçu qu'il avait en main un billet de train de première classe Milan-Gênes. Dans ses poches il avait une paire de lunettes noires et la même somme d'argent qu'il portait sur lui au moment du rapt.

Il n'a pas eu la force de bouger tout de suite dit encore le médecin. Il est resté comme hébété sur le banc. Personne n'aurait remarqué cet homme qui était assis comme abandonné. À la fin il se serait levé pesamment. Il aurait demandé à un passant où il se trouvait. À Porta Ticinese aurait été la réponse. Porta Ticinese est presque au cœur de la ville. À pied en titubant le magistrat aurait rejoint une station de taxis. Le chauffeur ne l'a pas reconnu pas plus que ne l'ont reconnu malgré sa barbe longue et ses vêtements déchirés les nombreux passagers qui allaient et venaient à l'intérieur de la gare centrale. Il est monté dans le premier train pour Gênes. Un voyage de deux heures terminus à la gare Principe.

Il ne sait même pas dire à quelle heure il est arrivé à Gênes. En tout cas à 22 heures précises le téléphone a sonné chez le docteur Caruso médecin légiste du tribunal de Gênes son ami de longue date. Le médecin a répondu. C'est moi viens me prendre s'est-il entendu dire. J'ai été un instant paralysé un véritable choc a raconté ensuite le médecin. Lui s'en est aperçu. Laisse tomber c'est moi qui vais venir chez toi. Toi occupe-toi d'appeler mon avocat. J'ai raccroché et j'ai fait ce qu'il m'avait dit. Au bout d'à peine 5 minutes il était déjà chez moi. Le docteur attendait devant la porte cochère de l'immeuble au numéro 5 via della Libertà en plein centre de Gênes.

Le médecin a déclaré par la suite qu'il lui a trouvé bonne mine il avait seulement une barbe un peu longue un bouc. Tous les deux ont eu un léger malaise. Ils sont montés à l'appartement du docteur où bien que n'étant ni l'un ni l'autre buveurs d'alcool ils ont avalé quelques whiskies. Puis il s'est rasé en gardant seulement une longue paire de moustaches. Ensuite avec la 128 de l'avocat qui entre-temps était arrivé ils sont allés jusqu'à son domicile de via al Forte di San Giuliano. Pendant ce bref laps de temps il a juste dit ils m'ont lâché à Milan. J'ai pris le train et je suis revenu à Gênes. Selon le compte-rendu fait par le docteur Caruso il avait été chargé le matin sur une camionnette après qu'on lui avait fait boire une boisson qui l'avait assommé. Dans la camionnette on lui avait posé des sparadraps sur la bouche et sur les yeux.

La camionnette a roulé très longtemps même si le prisonnier n'a pas été en mesure d'évaluer la distance parcourue. À un moment donné le véhicule s'est arrêté. On l'a fait descendre. En le portant parce qu'ayant été longuement attaché il avait les jambes et les bras engourdis. On lui a enlevé ses sparadraps et on lui a remis un billet de chemin de fer en l'invitant à attendre quelques minutes avant de bouger. Quand il a décidé de se remettre en route il a demandé à un passant où il se trouvait. Il lui a été répondu qu'il se trouvait à Milan à Porta Ticinese. Il a remarqué que son billet de première classe était pour la ligne Milan-Gênes. Il avait encore en poche l'argent qu'il avait sur lui le jour où il avait été enlevé. Il a pris un taxi et s'est fait emmener à la gare où il a pris le premier train pour Gênes.

Aussitôt descendu à la gare Principe il n'a pas téléphoné chez lui mais à un ami de famille le docteur Caruso un médecin légiste son intime. Il lui a dit c'est moi je suis revenu j'arrive sous peu ne dis rien à personne je prends un taxi. Il était environ 22 heures. Le médecin habite via della Libertà pas très loin et lui est arrivé quelques minutes après. J'étais plus ému que lui a raconté le docteur Caruso je ne savais pas quoi faire. Sa condition physique n'était pas bonne.

Cela se voyait. Je dirais même qu'il était en très mauvaise forme. Il titubait. Il ne trouvait pas les mots justes. Je ne bois pas d'alcool mais je suis allé prendre une bouteille de whisky et j'en ai bu aussi avec lui. Je l'ai ranimé et il s'est repris. Puis je l'ai emmené à la salle de bains et je l'ai rasé moi-même avec un rasoir mécanique. Il m'a demandé s'il pouvait téléphoner à son avocat nous l'avons attendu et ensemble nous l'avons accompagné chez lui avec ma voiture.

Ils l'ont relâché cet après-midi. Un calmant lui a été administré. C'est du moins ce qu'on lui a dit. Mais c'était une étrange mixture une potion de quelque chose qui l'a tout de suite fait sombrer dans une profonde torpeur. Quelques minutes auparavant on lui avait dit que les choses allaient durer longtemps qu'en tout cas il ne devait pas s'inquiéter. Il s'est senti pris d'un profond sommeil. Il a à peine eu le temps de s'apercevoir qu'il avait été transféré à l'extérieur de sa prison et déposé au fond d'un véhicule mais il ne sait pas s'il s'agit d'une camionnette ou d'une automobile. Quand il s'est réveillé il a senti ses mains libres. Mais il avait encore un bâillon à la bouche et les yeux fermés par du sparadrap.

On l'a averti qu'il ne devait pas bouger qu'il avait intérêt à ne pas bouger. Il était assommé. Ils l'ont déchargé de la voiture en le portant et l'ont fait s'asseoir sur un banc. Ils lui ont enlevé ses sparadraps et se sont éloignés. Il a vu un instant ses accompagnateurs mais seulement de dos. L'étourdissement continuait. Il a trouvé un billet de train l'a lu a compris qu'il était dans la banlieue d'une grande ville. Il a demandé à un passant où il était. Il lui a répondu qu'il était à Porta Ticinese. C'est comme cela qu'il a su qu'il était à Milan. Il n'a dit à personne qui il était personne ne l'a reconnu.

J'ai été la première personne à le voir. Il est arrivé à la gare de chemin de fer de Gênes Principe après vingt-deux heures. Il venait de Milan. Il m'a téléphoné. Allô c'est toi. C'est moi. Qui. Mais c'est moi tu ne me reconnais pas. Le docteur continue. J'ai crié. Où es-tu. Je suis à la gare Principe je prends un taxi. Il est arrivé chez moi

quinze minutes plus tard. Il avait la barbe longue mais son aspect m'a fait bonne impression. Lui aussi m'a confirmé qu'il allait bien il a seulement ajouté qu'il avait perdu cinq kilos. Je lui ai donné des cardiotoniques et puis un grand verre de whisky.

Le récit a été partiellement rapporté ensuite par le médecin qui est sorti ému de l'appartement et qui a fait cette déclaration. Il est arrivé chez lui à 22 heures 15 donc je pense qu'il a pris le direct de 19 heures 45 à Milano Centrale. Voici ce qu'il m'a raconté. Aujourd'hui ils m'ont donné une boisson peut-être un calmant ou un somnifère. Ils m'ont averti que les choses allaient un peu traîner en longueur qu'il fallait du temps et de la patience. J'ai senti une bouffée de chaleur puis je me suis endormi. Je me suis réveillé couché par terre dans un fourgon peut-être une voiture.

J'avais les bras et les jambes libres mais ils m'avaient fermé la bouche et les yeux avec des morceaux de sparadrap. Quand je suis descendu mes jambes ne me portaient pas quelqu'un m'a tenu debout m'a accompagné jusqu'à un banc. J'ai senti l'air sur mon visage. Ils m'ont fait m'asseoir puis m'ont ôté mes bâillons. Pendant quelques secondes je suis resté assommé puis je me suis retourné et j'ai vu une silhouette d'homme peut-être un jeune homme. Il se dirigeait d'un pas rapide vers un fourgon ou une auto qui est repartie tout de suite. Avant de s'en aller il m'avait mis entre les mains un bristol. Je l'ai regardé et je me suis aperçu que c'était un billet de première classe Milan-Gênes. Alors j'ai compris dans quelle ville j'étais mais je ne savais pas dans quel quartier.

En fouillant dans mes poches j'ai trouvé mon argent tout ce que j'avais quand ils m'ont enlevé. J'ai demandé à un passant où nous étions il m'a répondu que nous étions du côté de Porta Ticinese. J'ai pris un taxi et je me suis fait emmener à la gare j'ai regardé ma montre et j'ai attendu le train un court moment. Puis je suis monté je suis allé voir le contrôleur pour être plus sûr que le train allait vraiment à Gênes. Dans mes poches ils m'avaient mis aussi

une paire de lunettes de soleil. Je craignais que quelqu'un me reconnaisse et je les ai enfilées. J'ai cherché une place tranquille et j'ai fait semblant de dormir.

Je me suis réveillé sur le plancher d'une fourgonnette. Ce n'était pas une auto il n'y avait pas de sièges arrière. Reste tranquille m'a dit une voix c'est ta vie qui est en jeu. Dans ton intérêt ne bouge pas. Le trajet que j'ai conscience d'avoir parcouru a duré un quart d'heure 20 minutes. Je ne peux pas dire combien de route nous avons faite avant. Je ne voyais rien. À un moment donné on m'a fait descendre. Ils m'ont fait asseoir et m'ont dit que j'étais sur un banc. Compte jusqu'à cent m'ont-ils ordonné et puis enlève tes sparadraps. Prends un bus et va à la gare de Milan. On t'a mis un billet de train dans la poche. J'ai fait ce qu'ils me disaient. Quand j'ai enlevé les sparadraps j'ai vu que j'étais dans un parc de la banlieue de Milan.

J'ai demandé quel était ce quartier. J'ai fouillé dans ma poche et j'ai trouvé tout l'argent que j'avais au moment où j'étais parti. 5000 liras et de la menue monnaie. En plus un billet de première classe Milan-Gênes. Il y avait aussi une paire de lunettes de soleil. Je les ai mises. J'avais la barbe longue. J'avais ma montre mais je n'ai pas pensé à regarder quelle heure il était. Personne ne m'a reconnu. J'ai pris un taxi et je suis allé à la gare centrale. D'après l'indication sur le quai j'ai trouvé le train pour Gênes. Je l'ai pris. Sur le train non plus personne ne m'a reconnu. Je suis descendu à la gare Principe. Je craignais en téléphonant chez moi de créer un bouleversement. J'ai acheté un jeton et d'une cabine j'ai appelé le docteur Caruso. Je lui ai dit c'est moi. Qui m'a répondu Caruso. J'ai répété et j'ai ajouté attends-moi je viens chez toi.

Le docteur Caruso qui habite via della Libertà 5/2 nous a déclaré. C'est moi qui l'ai vu libre le premier. Il venait de Milan. Une voix au téléphone peu après 22 heures 30 m'a dit allô c'est toi. C'est moi. Qui moi ai-je demandé étonné. Mais c'est moi tu ne me reconnais pas. En entendant cette voix poursuit le médecin légiste j'ai failli

m'évanouir. Je me suis senti perdre conscience. J'ai crié où es-tu. Puis j'ai ajouté je viens te chercher. Il y a eu un instant de silence. Lui a ajouté non c'est moi qui viens chez toi en taxi. Ces minutes d'attente ont été interminables. Je n'osais même pas téléphoner à sa femme de peur que tout ne soit qu'un terrible canular. Mais il est arrivé environ un quart d'heure plus tard. Il avait la barbe longue nous nous sommes embrassés. Son aspect m'a fait dans l'ensemble bonne impression même s'il était un peu hagard. Il a dit sur le ton de la plaisanterie qu'il avait perdu 5 kg.

Je lui ai tout de suite donné des cardiotoniques et je lui ai fait boire une gorgée de whisky. Puis il m'a demandé de le raser. Ce que j'ai fait. Et quand j'ai vu qu'il avait partiellement repris ses esprits nous sommes sortis ensemble et nous sommes allés via al Forte di San Giuliano. Je ne peux pas décrire la scène d'émotion et de joie à laquelle j'ai assisté quand il a sonné chez lui et que sa femme a ouvert la porte. Tout le monde s'est précipité sur lui et l'a longuement étreint et embrassé. Enfin la porte s'est fermée. Il est resté dans sa chambre et je ne l'ai plus vu. Pendant que nous roulions en voiture pour aller chez lui il a seulement ajouté que durant le trajet de Milan à Gênes personne ne l'avait reconnu mais c'est aussi qu'il avait mis une paire de lunettes noires et qu'il n'avait adressé la parole à personne. Il avait acheté un journal.

Ils m'ont fait sortir de la petite pièce et en me tenant par les bras ils m'ont accompagné à un véhicule a-t-il raconté. Je ne peux pas dire si c'était une voiture ou une petite fourgonnette. Ils m'ont installé par terre dans l'espace entre les sièges. Mais avant ils m'ont fait boire dans un verre. Fais ce qu'on te dit et ne bouge pas. C'est ta vie qui est en jeu m'a intimé l'un d'eux. Dans ce breuvage il y avait certainement de la drogue. Une fois le liquide avalé j'ai senti que je m'engourdissais je ne tenais plus sur mes jambes je n'arrivais pas à penser. L'auto ou la fourgonnette suit un parcours sur la longueur duquel il ne peut pas se prononcer et s'arrête. Il est encore capable de se rendre compte de ce qui se passe sa mémoire est confuse. À

deux ils le saisissent l'un par les bras l'autre par les jambes et le transportent hors du véhicule. Ils le font asseoir sur le banc.

Vous vous souvenez de l'endroit. Je sais seulement que c'était un parc solitaire. Ceux qui m'ont aidé à m'asseoir sur le banc m'ont dit maintenant compte jusqu'à cent après enlève les sparadraps de tes yeux et de ta bouche et va-t'en où tu veux. J'ai fait exactement ce qu'ils m'avaient ordonné. Cela n'a pas été difficile pour moi parce qu'ils m'avaient laissé les mains libres. Mais cela m'a demandé un effort. J'étais sous l'effet d'une drogue et je continuais à faire des mouvements lents. Une fois libre et seul je me suis levé du banc et me suis mis à marcher le long d'une allée. J'ai rencontré une personne. Je lui ai demandé où je me trouvais dans quelle ville. Mais à Milan a répondu le passant très étonné. Et il a ajouté près de Porta Ticinese.

Il est environ 17 heures. En mettant les mains dans ses poches il trouve un billet de première classe Milan-Gênes la même quantité d'argent qu'il avait le soir où il a été enlevé 5 000 lire et de la menue monnaie et ses lunettes noires. Il fait quelques centaines de mètres à pied et finit par trouver un taxi. Il se fait emmener à la gare centrale de Milan monte dans l'express pour Gênes. L'horaire de départ il l'a vu au panneau d'affichage en bout de quai. Le voyage dure deux heures. Le train arrive de Milan à 22 heures à la gare Principe. Dès son arrivée il appelle un de ses amis le médecin légiste Caruso. Voici le coup de téléphone. Allô je suis bien chez Caruso. Est-ce que le docteur est là. C'est moi. Qui. Moi. Toi. Mais c'est une blague. Non c'est bien moi tu ne reconnais pas ma voix. Viens me chercher je suis à la gare Principe près du kiosque à journaux dans le hall entre les deux rampes d'escalier.

Le médecin va le chercher à la gare l'accompagne en auto chez lui. Il le remonte avec deux ou trois whiskies il le rase lui donne une chemise propre. Puis à son invitation il appelle au téléphone son avocat. Chez le docteur et avec l'avocat il reste une vingtaine

de minutes. Ensuite on l'accompagne en auto chez lui. Il faut suspendre l'entretien entre autres pour permettre qu'il soit soumis à une nouvelle visite médicale. Il a perdu 5 kg il a le visage fripé mais son état général de santé est assez bon. Il dit encore merci à tous il me semble que je viens de naître. C'est une expérience que je n'oublierai jamais.

Le docteur Caruso a été la première personne qu'il a rencontrée à Gênes. Comment ça s'est passé. Je me trouvais chez moi il était environ 10 heures 22 heures il me semble. J'entends sonner le téléphone je vais répondre il dit c'est moi. Mais moi qui. Moi. Mais comment toi. Oui c'est moi j'arrive chez toi ventre à terre. J'ai été évidemment très ému. Où habitez-vous. J'habite via della Libertà au numéro 5 et comme je suis son médecin c'est probablement pour cela qu'il m'a téléphoné. Je viens en taxi a-t-il dit donc je suis descendu je l'ai attendu il est venu chez moi. Nous sommes montés il a fait un brin de toilette. Je l'ai un peu remonté il s'est lavé nous avons bu du whisky. Puis il m'a dit accompagne-moi à la maison et entre-temps il m'a dit avertis aussi l'avocat. Il est arrivé quelques instants plus tard et nous sommes allés chez lui.

Physiquement quelle apparence lui avez-vous trouvée. Plutôt bonne en somme. Un peu amaigri une barbiche. C'est vous qui la lui avez coupée. Il m'a demandé de le raser et je ne sais pas quel résultat a donné ma tentative. Puis je l'ai accompagné chez lui dans la voiture de l'avocat et ensuite je l'ai laissé en pâture aux autres. Quelle impression vous a-t-il faite au premier coup d'œil. Je l'ai trouvé un peu amaigri mais en bonne forme tout compte fait en bonne forme. Et son caractère. Toujours le même. Je n'ai pas trouvé de modifications importantes. Qu'est-ce qu'il vous a dit. Il m'a dit ils m'ont relâché et je suis venu te trouver parce que tu es mon médecin.

Et où l'ont-ils laissé est-ce qu'il vous l'a dit. Il me semble qu'il m'a dit à Milan parce que vous savez sous le coup de l'émotion à

un moment donné je ne suis plus sûr de ce qu'il m'a dit en tout cas il me semble qu'il m'a dit ils m'ont relâché à Milan. Comment est-il venu de Milan à Gênes. En train. Comment a-t-il fait. Ah ça je ne le sais pas. Il est venu en train et il m'a téléphoné de Principe. Je ne saurais pas vous dire autre chose parce que j'ai été moi-même très ému. Franchement j'ai été terriblement ému parce que je m'attendais à tout sauf à ce coup de téléphone en début de semaine une journée tranquille une journée si sereine.

8. DOCUMENTATION

À LA VIOLENCE RÉACTIONNAIRE DES INSTITUTIONS BOURGEOISES RÉPONDONS PAR LA VIOLENCE RÉVOLUTIONNAIRE

Cela a commencé au début de la semaine les ouvriers se sont rendu compte qu'il fallait trouver des formes de lutte qui montrent leur force propre cela a commencé avec ce qui a divisé les cortèges et les ateliers chacun faisait son petit tour et terminé. Un jour de septembre l'air sentait les vaches et le vin deux italiens qui s'appelaient Maria et Giovanni se sont mariés dans une église où il y avait des morceaux de fresques en haut des murs de briques. Alors on s'est mis à proposer un nettoyage des délégués et d'éliminer ceux qui ne sont pas d'accord il y a 5 mois qu'on est en lutte on les connaît tous et il y en a eu tellement des délégués que j'ai jamais vus sauf quand il faut faire une motion contre les gauchistes.

Ils étaient jeunes tous les deux Maria avait 18 ans Giovanni 25 ils se connaissaient depuis qu'ils étaient petits leurs familles aussi se connaissaient et avaient une certaine familiarité entre elles le père de Giovanni dit à son fils tout de suite après les noces ne fais confiance à personne. On a pris une série de contacts avec les ouvriers des ateliers mécaniques pour qu'ils viennent chez nous lundi après la manif on est arrivés à la porte II qui est la plus importante celle par où entrent les TIR les containers la douane. Tout le monde dit que l'honneur ça ne compte pas mais ça compte plus que la vie sans honneur personne ne te respecte drôle de discours le jour des noces mais Giovanni a très bien compris même s'il ne le comprenait pas le discours de son père que tout le monde croyait une bonne pâte.

Et là on a trouvé les machines on a demandé les clés aux gardiens il y avait le chef qui téléphonait à la direction mais les machines n'ont pas attendu on a reculé un peu les gardiens ont téléphoné allô je vous passe quelqu'un bonsoir et ils se sont tirés. Ils ne se rappelaient plus quand ils avaient commencé à pêcher mais ils étaient sûrement très jeunes Maria devait avoir 13 ans ils se bécotaient beaucoup les soirs de printemps dans une carrière de tuf à côté de petites sources cachées au milieu de touffes de capillaires qui gouttaient dans une odeur d'humidité et de terre. Puis la grille a sauté elle s'est ouverte toute grande et ça a été embrassons-nous folleville il y a eu un peu de flottement parce qu'on ne savait pas où aller une partie des délégués et les ouvriers voulaient emmener ceux des mécaniques à l'atelier parce qu'il y avait une ligne qui fonctionnait.

Cela a dû être parmi ces buissons et peut-être près de la source mais tout est très confus à cause du temps passé Maria a pleuré deux ou trois fois on ne sait pas bien pourquoi du moment qu'elle le serrait de près enlacée à lui par les bras et aussi les jambes entre les étoiles et le goutte à goutte du capillaire. Alors je suis monté sur un tertre avec de l'herbe où il y a un arbre que Fiat entretient pour faire voir que l'écologie ils y tiennent des touffes d'herbe au milieu du béton j'ai dit que maintenant si les deux sections étaient unies il fallait continuer à bloquer les grilles du moins celles où passaient les voitures les portes IO et II. Il y avait beaucoup d'odeurs et de saveurs qui plaisaient à l'un et à l'autre comme l'odeur des langues de terre dans la lagune de Venise la saveur de la pastèque plus que tout la saveur du pain et celle des frites.

Et j'ai encore répété qu'il faut éliminer ceux qui ne tiennent pas compte des exigences de la masse et je leur ai dit de ne pas continuer avec l'histoire des 8 échelons parce qu'on se bat pour les 5 échelons avec avancement automatique et ça a rendu fous deux ou trois délégués des ateliers de mécanique. Ils étaient trop jeunes ils n'avaient pas encore appris à aimer l'odeur des herbes la menthe sauvage le romarin la sauge l'ail ils se mettraient à les aimer plus

tard l'huile d'olive aussi ils l'ont aimée plus tard à l'âge mûr. Les camarades avaient pris les directives et se sont partagé les portes là on a bloqué pendant deux heures et on a compris tout de suite au nombre de camions qui restaient embouteillés devant les portes l'efficacité de notre lutte.

C'est à cette époque qu'ils ont commencé à manger plus souvent du poisson et à éprouver du plaisir dans les eaux profondes dans les mers du sud de l'Italie ils avaient bien le sens de l'honneur dont avait parlé le père de Giovanni le jour de son mariage. À la fin de la grève syndicale on est rentré de nouveau et on a fait le nettoyage là où il y avait des toutes petites minorités qui travaillaient et on a expliqué à ceux qui étaient restés à l'intérieur la nouvelle forme de lutte et notre satisfaction. L'honneur signifie la fidélité de l'un à l'autre ne jamais dire de soi quelque chose qui ne serait pas à un des deux et à personne d'autre par habitude ancestrale ils savaient que l'honneur ne permettrait à personne de ne pas les respecter c'est pourquoi tous les deux ils aimaient beaucoup dormir la nuit dans le même lit.

Mercredi la première équipe a fait ses trois heures normales de grève la seconde équipe au montage à 14 heures 30 n'a même pas commencé à travailler elle a fait un défilé à l'intérieur puis à 15 heures 30 Fiat a renvoyé chez eux tous ceux de la peinture. Ils plongeaient dans un profond sommeil sous la protection de l'honneur parmi leurs odeurs et leurs saveurs parce que dans ces années-là et du fait de leur éducation ils ne se lavaient pas énormément comme aujourd'hui mais modérément juste ce qu'il faut aujourd'hui on les traiterait de sales. Je suis sorti de l'atelier à 16 heures et il y avait déjà une porte bloquée par les containers des ouvriers qui bloquaient les camions avec leurs voitures chargées des discussions avec les chauffeurs des centaines de petits groupes des gens étendus sur les fameuses pelouses enfin ça bouillonnait.

Des années ont passé c'était toujours des années de jeunesse et donc c'était comme si elles ne passaient pas parce que rien ne changeait en eux qui étaient profondément enracinés dans leur région même s'ils s'étaient mis à voyager. On est allés bloquer au carrefour des allées internes qui mènent à la grille II un autre tronçon de cortège est arrivé il avait continué à tourner à l'intérieur on s'est partagés les tâches on a décidé que la carrosserie prolongeait la grève jusqu'à II heures. Les autres régions d'Italie étaient un peu comme des états étrangers mais petit à petit ils ont compris que les citoyens de ces états étrangers étaient eux aussi italiens et que tous chacun sur un mode différent étaient comme enveloppés dans un honneur régional à eux.

Tout à coup on a vu des bicyclettes on ne savait pas bien à qui elles étaient puis on a compris que c'était celles des jaunes les ouvriers n'avaient fait que les ôter de leur support. Souvent ils avaient des moments de silence tous les deux ils ne savaient pas quoi se dire et Giovanni comme un petit garçon avec un copain prenait la main de Maria et de son autre main lui donnait des petits coups sur le dos voilà quelle était la familiarité tellement proche et semblable à l'honneur ils ont compris combien il était vrai que la seule personne à qui ils pouvaient se fier c'était l'un et l'autre. On a organisé les estafettes moi je suis parti avec un groupe de camarades pour aller dans les réfectoires expliquer à ceux qui mangeaient la nouvelle forme de lutte c'était un groupe de camarades très jeunes et combatifs.

Ce n'est pas qu'ils aient eu une idée précise de l'institution de la famille ou du mariage comme on l'entend ils avaient simplement la pratique de la vie ensemble et la conscience de plus en plus grande que dans les autres italiens comme eux on pouvait avoir confiance oui assez mais pas beaucoup mieux valait en avoir peu. On a fait la tournée des réfectoires table après table pour recueillir les adhésions et ils nous disaient ah enfin il a fallu 5 mois pour le comprendre comme si c'était moi le délégué et alors on leur a fait

notre discours sur le délégué c'est-à-dire qu'on s'est organisé tout seuls. Ce que ça voulait dire avoir confiance ils ne le savaient pas bien parce qu'ils étaient encore jeunes et parfois ils étaient tentés de faire confiance mais c'était quelque chose de vague le contraire d'une autre chose vague la trahison si bien que le rapport avec les autres même avec leurs amis d'enfance était très sincère mais aucun des deux ne disait tout il fallait se taire pour vivre.

Des délégués on a gardé les bons ceux qui sont délégués de fait les autres de fait se sont marginalisés tout seuls ceux qui allaient chercher leurs ordres dans les différentes centrales c'est là qu'on a vu des délégués qui jouaient aux cartes les ouvriers nous les présentaient le voilà notre délégué. Ils ont eu un enfant qu'ils ont appelé Francesco ils étaient doués pour vivre ils avaient ce génie italien mais que tous les italiens n'ont pas de bouger de marcher et de sourire qui est comme baigné par la mer Méditerranée. Puis de nouveau à la carrosserie il y avait des groupes qui se dirigeaient vers les portes qui disaient on va à la 10 c'est où la 10 on va soutenir la 9 ils sont que trois nous on leur montrait la route en vélo parce que Fiat c'est grand et ils ne connaissaient pas le chemin.

À 9 heures sont arrivés les ouvriers des fonderies pour demander des informations alors on a utilisé les téléphones des gardiens et on s'est donné rendez-vous à la relève des équipes devant la porte ou pour faire le point de la situation. La complicité était due à un grand naturel né peut-être de mariages entre arrière-grands-parents et grands-parents et elle est liée à des gestes communs qu'on fait quand on est jeune dans le même terroir quand on mange et qu'on dort ensemble dans une maison et à un air de famille qu'avaient dans ces années-là tant d'italiens. L'ag un délégué de la gauche du syndicat a dit que cette bataille c'est bien espérons qu'ils auront la force de la mener etc moi j'ai parlé après en disant quelque chose de plus j'ai parlé aussi de l'autre équipe j'étais sûr qu'ils continuaient et qu'il fallait organiser l'autre équipe aussi parce qu'ils ont les mêmes besoins.

Giovanni conservait dans son corps comme Maria du reste les muscles les nerfs les sommeils et la faim d'un gamin Francesco était comme lui parfois ses amis se moquaient de Giovanni parce que durant le travail il serrait sur lui sa blouse assis à côté d'un gars au microscope il appuyait sa tête sur son épaule et il dormait. À 9 heures jeudi je dormais un camarade m'a téléphoné et m'a dit tout Mirafiori est occupé il y a des piquets à toutes les portes à 10 heures 30 j'arrive avec ma femme et le petit parce qu'elle aussi voulait savoir ce que c'était une occupation parce qu'à la maison je raconte toujours les batailles qui se font. Ils ne se disputaient jamais Maria n'a jamais eu un autre homme et Giovanni n'a jamais eu une autre femme ils ne se sont jamais disputés par jalousie du fait qu'ils s'aimaient de façon toujours différente au fil du temps et toujours l'un pensant à l'honneur de l'autre.

Mon fils a 6 ans on a visité toutes les portes une par une il y avait les drapeaux qui flottaient lui me demandait mais qui c'est les gens sur les toits avec les drapeaux et moi c'est les ouvriers ils veulent battre le patron. Ils ont eu une petite fille qu'ils ont appelée Silvia comme la grand-mère de Giovanni elle était née avec un léger défaut physique à la hanche et en grandissant elle s'est mise à boîter un peu très peu les parents se sont fait beaucoup de souci mais quand Silvia a eu 13 ans et qu'on a commencé à voir toute sa beauté mi-russe mi-tartare ils ont cessé de se faire du souci. Et lui mais il n'est pas là le patron tu sais le patron il n'y est jamais dans les usines il se peut qu'en ce moment il soit dans son hélicoptère personnel en train de regarder d'en haut son usine qui lui file entre les mains.

Maintenant ils n'étaient plus jeunes mais leur peau leur chair leur salive et leurs cheveux étaient encore assez jeunes Giovanni avait le visage vieilli il avait des cheveux gris des cernes sous les yeux et deux plis durs de chaque côté de son petit nez enfantin. Alors on a rencontré un autre camarade avec son fils et on les a fait jouer ensemble au moment où la lutte commence à t'appartenir c'est un

moment de fête prolétaire où tout le monde réussit à acquérir sa propre identité ce n'est plus des rouages c'est une série de cerveaux qui se coordonnent et se dirigent eux-mêmes et les autres. Maria n'avait pas grossi mais elle aussi avait quelques cheveux gris et ses seins et sa chair n'étaient plus vraiment les mêmes il n'y avait plus de fermeté Giovanni qui les touchait toujours depuis qu'il était gamin en blaguant et sérieusement cessa de le faire par discrétion.

Autrement quel sens ça aurait d'occuper une usine il y avait les jaunes qui sont tellement imbibés des sornettes du patron qu'ils venaient demander s'il y avait besoin d'une permission écrite pour sortir ou rentrer moi je leur disais tu sais ici on n'est pas des contremaîtres. Maria comprit cette discrétion mais la comprendre fut une chose sombre et de temps en temps en se regardant dans le miroir et dans la salle de bains nue elle se disait à voix haute je suis vieille et elle se couvrait aussi pour elle-même parce que sa jeunesse s'en était allée. Je lui ai expliqué que les ennemis de classe on les frappe directement on n'utilise pas comme fait le patron tous ses instruments nous on suspend de fait ceux qui sont contre nous.

Chaque été ils allaient à la mer et quelquefois ils faisaient des voyages en Italie dans leur esprit Capoue venait tout de suite avant Porta Capuana parce qu'ils avaient visité les deux endroits l'un après l'autre ils se souvenaient de Cumes et des solfatares. Au moment de la relève des équipes a eu lieu l'épisode le plus chouette aux portes des carrosseries ils ont pris la décision de relayer les piquets aux grilles pour garantir que le blocage continue à être compact pendant toute la durée du poste moi je n'ai jamais vu une chose pareille. Ces voyages en Italie sont restés bien nets dans leur esprit même si à chaque année qui passait leurs sens avaient de moins en moins de force les odeurs de l'air les saveurs des aliments et les profondeurs des mers étaient chaque année moins surprenants même s'ils étaient plus doux à la vue et plus doux encore à la pensée et au souvenir.

Les ouvriers arrivaient et voyaient tous ces drapeaux rouges les ouvriers en bleus sur les grilles et sur tout le mur enfin quelque chose d'un peu différent de l'ordinaire mais la chose la plus enthousiasmante et celle qui te donne l'idée de la force et de la conscience des ouvriers ça a été le filtre. Eux ne le savaient pas mais une très légère lassitude de leurs sens c'est-à-dire de la vie s'était infiltrée dans leurs corps et dans leurs pensées d'autres années passèrent aussi rapidement que passait lentement un jour de leur lointaine jeunesse Silvia était très aimée une des femmes les plus aimées d'Italie et Francesco devint dirigeant syndical d'un parti politique quand il était très jeune c'était un idéaliste. On avait décidé que n'entraient que les ouvriers et pas les chefs tout le monde aux portes disait aujourd'hui il y a que les camarades qui entrent les lièvres dehors et comme ça le blocage a fonctionné aussi pour les jaunes tu aurais vu ça il y avait tous les camarades qui contrôlaient les cartes à l'entrée par la grille entrouverte.

Un jour Giovanni à un collègue français qui s'inquiétait du sort de l'Italie a dit *Tout se tient en Italie** oui mais pour combien de temps pour toujours quand il disait cela Giovanni était dans un restaurant de la place Santa Maria in Trastevere à Rome au milieu des lumières des flashes et des scintillements dorés. Ils entraient un à un et tous devaient en passer par le jugement des ouvriers en lutte la rumeur s'est répandue sur toute l'esplanade pendant que ceux qui étaient aux grilles et sur le mur signalaient aux portes l'arrivée des ouvriers des chefs ou des lièvres les plus connus. Il vit comme s'éclairer devant lui la totalité du territoire italien et il eut l'impression qu'églises tours coupoles ruines et gorges campagnes et oliveraies ventées cuisaient au soleil entourées par la mer l'omerta était un concept difficile à expliquer à un étranger et Giovanni laissa tomber.

Il n'y avait pas eu besoin d'être violents le chef arrivait et tous lui criaient en chœur dehors dehors aujourd'hui c'est nous qui

* En français dans le texte.

commandons ici entrent seulement les camarades travailleurs eux ils faisaient un petit sourire forcé et s'en allaient en hochant la tête. Giovanni et Maria vieillirent d'un coup mais comme toujours du fait de cette miséricordieuse lassitude qu'ils avaient tous deux héritée des illusions infinies de l'Eglise catholique sans le savoir aucun des deux ne s'en aperçut vraiment. Il y en a qui ont voulu hausser le ton ils sont partis à coups de pied dans le derrière mais avec les jaunes c'était différent il y avait même des procès populaires on leur rappelait tout ce qu'ils ont fait en 5 mois pour nous nuire.

Aucun des deux ne s'aperçut qu'ils avaient déjà vécu toute leur vie depuis déjà quelque temps et ils n'eurent pas l'impression de voir les ciels de Rome le matin l'après-midi au Lido de Venise quand les plagistes commencent à rouler les tentes pour la nuit ou les palmiers du mois d'août piazza di Spagna pour les dernières fois. Ceux qui étaient encroûtés s'en allaient ceux qui par exemple avaient fait grève une fois sur deux étaient rééduqués il y avait tous leurs camarades d'équipe qui leur rappelaient tous les épisodes parce que les ouvriers ont la mémoire longue parfois ils les leur rappelaient sans ménagement. Maria s'aperçut un jour de juin qu'en parlant elle oubliait ses phrases qui restaient dans sa pensée et Maria s'exprimait d'une façon confuse et souvent incompréhensible quand il l'entendit dire ces phrases qui n'avaient pas de sens Giovanni devint très sérieux et il fut pris d'une douleur infinie parce qu'il comprit qu'elle allait mourir et en effet Maria mourut et il ne resta rien d'elle chez eux.

Puis ils lui demandaient s'il avait changé d'idée et si oui ils lui donnaient une petite tape et le laissaient entrer tandis qu'eux disaient qu'ils ne le feraient jamais plus et alors c'était des applaudissements qui venaient de tous ceux qui étaient sur les murs et tous les drapeaux qui volaient au vent. Giovanni vécut encore 11 ans il marchait beaucoup et travailla toujours mais la chose s'était cassée et la vie continua à passer même après que Giovanni mourut et que personne ne voyait plus les deux époux depuis longtemps. Il y a eu quelques délégués qui ont râlé en disant que c'était pas

démocratique mais ils ont été submergés et l'autre chose la plus belle a été qu'ils devaient tous aller pointer et puis revenir aux grilles ils entraient conscients et contents de ce qu'ils faisaient les poings fermés les bras tendus.

9. DIRECTION

QUE MILLE BRAS SE TENDENT POUR RECUEILLIR SON FUSIL

À 10 heures 45 l'expert commence l'autopsie elle se conclura vers 13 heures avec ce résultat la jeune fille a été frappée par deux projectiles un l'a atteinte à l'épaule gauche l'autre qui a été mortel lui a transpercé le thorax. L'officier descend il dit à ses hommes de rester loin il part en direction de la ferme qui devrait être abandonnée d'après les informations précédemment recueillies. Trois heures de tension s'écoulent tandis que s'enchevêtrent doutes interrogations hypothèses à 16 heures 30 arrivent à la caserne des carabinieri les deux sœurs dans une Giulia elles rejoignent l'hôpital quelques minutes avant 17 heures. Une tentative de fuite à bord d'une 127 rouge et d'une 128 blanche avait été tout de suite bloquée par les carabinieri mais alors que la femme avait rebondi par terre en sortant par la portière gauche côté chauffeur curieusement l'homme était descendu par celle de droite c'est-à-dire du côté le plus exposé à la menace des armes des ennemis.

Un cadavre sans nom le corps est celui d'une femme de 35 à 40 ans avec des cheveux et des mèches roussâtres habillée d'un petit pull beige de jeans délavés et de sandales rouges à haut talon en corde. Le lieutenant avance jusque devant la ferme il est sur le point de lorgner par une fenêtre du rez-de-chaussée c'est à ce moment-là que de l'étage supérieur quelqu'un lance une grenade de type SRCM*. Elles se lèvent et avancent lentement vers la chapelle ardente sur le seuil les attend le procureur de la république elles ne trahissent pas d'émotion elles restent impassibles quand crépitent les flashes la porte se ferme derrière elles. Alors tout à coup les portières de la

* Modèle de grenade utilisé par l'armée italienne.

voiture des bandits s'ouvrent toutes grandes une grêle de coups de feu éclate car les malfaiteurs disposent d'un sten et de deux pistolets.

Elle a un visage étrange dans la mort comme étonné elle porte des jeans très étroits et un tee-shirt beige mais tout taché de rouge si bien que la couleur il faut plus la deviner que la voir. Puis il est allé frapper à la porte en disant nous sommes des carabiniers à ce moment-là s'est ouverte une fenêtre du premier étage d'où une femme a répondu qu'est-ce que vous voulez l'officier a insisté et d'une autre fenêtre a été lancée la première grenade SRCM. L'attente ne dure pas longtemps à 17 heures 15 le procureur sort fait signe que oui c'est elle dit-il elles l'ont reconnue tout de suite il a suffi d'un regard sur son visage. Ils sont restés coincés la 127 rouge a même embouti la 128 blanche ça a été les derniers instants de violence les ravisseurs ont de nouveau sauté hors de la voiture et ont dévalé le pré en courant.

Sur le terrain de l'affrontement armé une bataille sanglante qui a duré plus d'une demie heure une jeune femme appartenant au groupe des ravisseurs a été tuée. Le lieutenant a appelé est-ce qu'il y a quelqu'un sortez en guise de réponse une fenêtre s'est ouverte au premier étage et deux grenades SRCM lancées à la fois ont éclaté et déchiqueté de leurs éclats le bras et le visage de l'officier. Il y aurait eu de toutes façons d'autres éléments qui auraient permis l'identification en particulier une petite bague ses sœurs en ont une pareille leur mère en avait offert une à chacune des trois il y a une dizaine d'années. De l'intérieur de la voiture la femme et son complice tirent encore sur le carabinier puis en voyant que la fuite est impossible l'accès par la route est également bloqué par la 127 bleue de la patrouille les brigadistes s'élancent en courant en direction des fourrés et remontent le pré qui entoure la ferme.

Le corps renversé sur la pente de la colline ses cheveux roux étalés sur le vert le visage défiguré ainsi s'est refermée dans le tumulte des coups de feu de l'explosion des grenades de la fuite désespérée

interrompue par une rafale de mitraillette sa brève existence. À ce moment-là d'une fenêtre du premier étage vole une grenade qui éclate à quelques pas du lieutenant et lui tranche un bras et le blesse aux yeux. La terroriste tuée au cours du conflit armé d'hier à la ferme a finalement un nom. Le carabinier en voyant que les malfaiteurs ne se rendent pas tire à son tour une rafale une première grêle de tirs à l'air de faire peur aux deux qui sont complètement à découvert.

Le noyau central de l'enquête a été représenté par les quelques mètres carrés d'une pièce de la morgue où était étendu le corps de la brigadiste encore sans nom. L'explosion coupe net le bras gauche de l'officier les éclats l'atteignent aussi à l'œil il s'écroule comme une masse pendant qu'une flaque de sang se dessine autour de son corps. Il ne semble pas facile d'arriver à donner un prénom et un nom à la femme sur elle on avait trouvé une carte d'identité toute neuve provenant d'un stock de papiers d'identité volés. En faisant le tour de la ferme ils se sont trouvés nez à nez avec notre 127 en essayant de l'éviter ils sont sortis de la route alors ils sont descendus les mains en l'air on se rend ils étaient à une dizaine de mètres de moi dans l'herbe j'ai braqué mon pistolet l'homme se tenait derrière la femme.

Qui est la femme morte la question est restée sans réponse jusqu'à ce matin mais en vérité son nom a été évoqué presque tout de suite. L'adjudant et le caporal-chef accourent mais ils doivent se jeter à terre car de la ferme quelqu'un lance une seconde grenade qui les blesse tous les deux. Les photos signalétiques que possédaient les carabiniers par ailleurs n'avaient pas l'air de ressembler beaucoup à la victime de la ferme la femme pour ne pas être reconnue avait fait couper ses très longs cheveux noirs. Tout à coup l'homme s'est retourné ça suffit on se rend a-t-il crié et presque en même temps il a lâché une rafale en direction de l'adjudant qui entre-temps avait déjà été blessé et du carabinier.

Il y a une attente chargée de tension c'est un moment très important celui qui peut donner un apport décisif à l'enquête permettre la reconstruction de l'identikit du commando de brigadistes. Cela a été le début de furieux échanges de coups de feu des rafales et des coups isolés de l'intérieur deux femmes et un homme tiraient peut-être aussi un autre homme qui aurait réussi à s'envoler le premier. Elle s'était fait faire des mèches rousses de plus ses traits s'étaient durcis du fait de la vie éreintante qu'elle avait menée au cours des longues années où elle a dû se tenir cachée. Jusqu'au moment où les autres ont hurlé qu'ils allaient se rendre en braquant son pistolet le carabinier les a faits avancer légèrement la femme devant l'homme derrière.

Le commandement affirme que les quatre carabiniers de la patrouille se sont trouvés sous le feu d'un homme et d'une troisième personne la femme avait ensuite été tuée tandis que le complice blessé lui aussi avait réussi à gagner le maquis. La porte s'ouvre toute grande font irruption dans la cour la femme et un homme qui lancent un autre engin ils brandissent leurs mitraillettes et tirent au petit bonheur l'adjudant et le caporal-chef tombent. Le nom qui scellait l'identification officielle a été prononcé pour la première fois aujourd'hui à 17 heures 10 devant la morgue de l'hôpital civil. Ils lèvent les mains et crient on se rend mais au lieu de rester immobiles ou d'avancer les filles tiennent leur pistolet en main l'autre a toujours son sten les bandits reculent.

Combien de complices deux hommes et une femme deux femmes et un homme un homme et une femme hier soir c'est la deuxième version qui avait cours. Il y a aussi une rafale de mitraillette et un des coups atteint le caporal-adjoint à la tête l'adjudant aussi est blessé aux jambes. Elle a été reconnue par ses sœurs qui ne la voyaient pas depuis 5 ans sur la base de quelques signes particuliers une petite cicatrice sur la lèvre quelques grains de beauté et aussi grâce à une bague montée de la même façon que les trois filles avaient en commun avec leur mère. La femme et son complice sont descendus

et le carabinier leur a intimé haut les mains les brigadistes ont levé les mains et l'homme a crié ça suffit je suis blessé je me rends mais en même temps il a baissé les mains jusqu'à sa ceinture.

Les carabiniers qui ont commencé à échanger des coups de feu avec les hôtes de la ferme affirment qu'ils ont vu seulement un homme et une femme on a parlé de deux femmes d'un autre individu qui aurait été vus ou qu'on aurait entendus s'enfuir après les tirs d'armes à feu. Aussitôt après la même femme a jeté la deuxième grenade combien ils étaient on ne le sait pas mais on sait que la femme est montée dans la I27 orange et son autre complice dans la I28 blanche puis les deux voitures se sont embouties et ont terminé dans le fossé. La reconnaissance officielle a été faite par les deux sœurs de la femme elles ne la voyaient pas depuis 5 ans ont-elles dit mais elles l'ont identifiée tout de suite grâce à quelques caractéristiques surtout à cause de quelques grains de beauté. Soudain l'homme s'arrête se retourne lève les mains et crie ça suffit je suis blessé je me rends mais immédiatement il baisse de nouveau les bras détache de sa ceinture une grenade et la lance contre le carabinier.

Là-haut à la ferme une branche de cerisier cassée par une rafale de mitraillette est le témoignage vivant du combat sanglant entre carabiniers et bandits. C'était un homme et une femme qui étaient sortis de la ferme après le lancer de la grenade qui avait culbuté le lieutenant ils tiraient dans tous les sens et après avoir fauché aussi le caporal-adjoint ils avaient rejoint et fait démarrer la I27 et la I28. Avant de rejoindre la chambre mortuaire de l'hôpital à la caserne des carabiniers elles avaient déjà reconnu sa bague identique aux leurs c'est leur mère qui les leur avait offertes. Tout à coup dès que le carabinier baisse le canon ils tentent le tout pour le tout dans sa main gauche le malfaiteur tient encore une grenade toujours une SRCM et il lance aussi celle-là cette fois seulement contre le carabinier.

On trouve d'autres traces de la bataille dans les vitres brisées aux fenêtres dans un volet dégonflé par les éclats d'une SRCM dans l'herbe où la femme a été abattue le sang semble être de la rouille. Puis les bandits en balayant aussi le caporal-adjoint d'une rafale ont tenté leur sortie en essayant de fuir dans leurs voitures pour éviter l'obstacle de la 127 bleue des carabiniers ils se sont jetés dans le fossé qui longe le sentier. L'identification a eu lieu à 17 heures 10 à la morgue de l'hôpital civil c'est l'heure à laquelle étaient arrivées ses deux sœurs elles sont entrées dans la petite pièce avec le procureur de la république. On aurait dit qu'il voulait se faire un rempart de son corps à elle je l'ai vu enfler une main dans son blouson j'ai pensé qu'il voulait en extraire une arme mais il a sorti une autre grenade et l'a lancée contre moi.

Sur les carrosseries les trous des projectiles la 127 a son pare-brise en miettes la 128 la lunette arrière ébréchée et un gros trou sur la gauche un coup de calibre 9. Il y a un moment de pause dans la jeep le chauffeur s'empare du micro établit un contact radio avec sa compagnie quelques mots venez vite je suis ici il répète la phrase trois fois. En voyant le corps nu de la femme marqué par les incisions de l'autopsie plus que par les traits du visage elles ne la voyaient pas depuis 5 ans. J'ai fait un bond en avant elle a éclaté derrière moi j'avais fini mes munitions je me suis penché sur le corps du caporal-adjoint j'ai pris le chargeur de son pistolet je l'ai enfilé dans le mien.

Il y a encore les deux voitures qui devaient servir pour la fuite in extremis de la bande c'est une 127 rouge et une 128 blanche on dirait qu'elles sont collées l'une derrière l'autre et à moitié versées dans un fossé. Pendant ce temps de l'autre main il brandit son pistolet d'ordonnance et se précipite à son tour en direction de la ferme tandis que deux femmes et un homme courent vers une voiture. Elles ont procédé à l'identification en constatant la présence de certains grains de beauté et d'une coupure sur les lèvres un détail qui les a définitivement convaincues a été une petite bague que le

cadavre portait encore à l'annulaire de la main gauche. Quand un des deux a sorti brusquement une grenade et l'a lancée contre le carabinier il s'est écarté brusquement a fait un bond en avant en se baissant et a échappé ainsi aux effets de l'explosion.

Ici se trouvent quelques perruques avec des cheveux de différentes couleurs utilisées par la jeune femme dans ses déguisements de gang des postiches. Le chauffeur accourt c'est un militaire de cinquante-et-un ans marié et père de 4 enfants calme réfléchi courageux il saisit son pistolet d'ordonnance calibre 9 à 7 coups il voit ses camarades par terre défigurés les nerfs solides il n'a pas un instant d'incertitude. Une petite alliance en or avec trois petites pierres noires c'était un souvenir de leur mère elle en a offert une pareille à chacune de ses filles et en a acheté une pour elle-même ainsi la sarabande des hypothèses sur son identité s'est achevée. L'homme avait crié ça suffit je suis blessé je me rends mais presque en même temps il avait lancé une autre grenade et le chauffeur de la patrouille en se baissant pour l'éviter avait fait feu contre la femme qui a été tuée tandis que l'homme réussissait à s'enfuir.

C'est elle qui mène le commando de brigadistes qui fait irruption dans la prison c'est elle qui sonne à la porte et qui court vers la cellule une courte mitraillette sous le bras pendant que ses compagnons immobilisent les gardiens de service. Le carabinier tire une fois mais loin au-dessus de leurs têtes en guise de sommation comme l'exige le règlement les fuyards ne s'arrêtent pas ils rejoignent une 127 stationnée sous les arbres et essaient de s'échapper. L'identification de la femme a été faite aujourd'hui vers 17 heures 30 à la morgue où le corps avait été transporté par les deux sœurs. Et il en a retiré une grenade qu'il a lancée contre le carabiniers celui-ci a saisi ce qui était en train de se passer il s'est jeté en avant en évitant la grenade qui a éclaté derrière lui il a tiré avec son pistolet et blessé la femme.

À partir de ce jour de mi-février sa trace se perd de nouveau elle ne sera retrouvée que jeudi en se refermant sur l'image de la

jeune femme étendue par terre morte après le combat à coups de grenades avec les carabiniers. Entre les malfaiteurs et le carabinier qui entre-temps avait sorti son pistolet et s'était jeté à terre sur la gauche pour se protéger derrière l'auto il y a eu un échange de tirs d'armes à feu. Les signes de reconnaissance qui ont permis l'identification de la dépouille ont été une série de grains de beauté que la femme présentait sur le dos une lèvre fendue et une bague qu'elle portait au doigt. Le carabinier plonge vers l'avant et pendant que l'engin passe au-dessus de lui et va éclater derrière lui il tire avec son revolver d'ordonnance calibre 9 la femme est dans sa ligne de tir et tombe frappée de deux projectiles qui lui transpercent le thorax et le bras droit.

Des femmes armées des femmes qui font des hold-up des raptus qui donnent l'assaut à des prisons qui tirent sur les représentants de la loi et du pouvoir des femmes qui ont suivi leur chemin jusqu'au bout et sont passées de l'emploi d'acolytes et de consolatrices de leurs compagnons à celui de premiers rôles. L'homme et la femme raconte-t-il d'une voix basse à peine fêlée par l'émotion qui maintenant s'est emparée de lui après la tragédie sont montés dans la 128 et la 127 garées dans la cour ils sont partis au quart de tour ils pensaient peut-être avoir éliminé toute la patrouille. Ce dernier détail a été décisif il s'agit en effet d'une bague où étaient serties trois pierres et qui avait été offerte par la mère à chacune des trois sœurs. Alors a eu lieu un autre échange de coups de feu au cours duquel la femme a été blessée à ce moment-là selon la fausse version du commandement le carabinier s'est retrouvé sans cartouches et l'autre en a profité pour s'évaporer.

Sur le terrain devant la ferme à l'endroit où elle est tombée sur le sol mortellement blessée ce matin on a trouvé six roses rouges. Tout de suite après il a vu arriver les deux autos des brigadistes qui essayaient de dépasser l'auto des carabiniers qui bouchait le passage mais ils sont sortis de la route et ont basculé dans le caniveau. Oui c'est elle ont dit au magistrat ses deux sœurs cela faisait 5 ans que

nous ne l'avions pas vue debout s'étreignant elles fixaient la morte et pleuraient en silence le corps de la femme était étendu nu sur la table de marbre. C'est de la mitrailleuse de ce dernier qu'est sortie la rafale en retour qui a frappé de plein fouet la femme et qui a atteint l'homme lequel malgré cette balle dans le corps a réussi à arriver à la première rangée d'arbres et à disparaître dans les fourrés.

Naturellement personne ne sait qui a déposé le bouquet de roses rouges personne n'a rien vu et aucun paysan du coin n'a remarqué des gens venus d'ailleurs. Mais ils trouvent un obstacle sur leur route devant eux se trouve la 128 des carabiniers garée en travers du chemin les malfaiteurs n'ont pas le temps de faire une demi-tour. Une tache de sang au milieu de la poitrine une autre sur le bras gauche les doigts de la main droite noircis et contractés comme raidis dans le geste de s'agripper à la terre la main gauche ornée d'une bague en or avec trois petites pierres. Et je me suis remis à tirer et j'ai abattu la fille qui hurlait comme une folle l'homme aussi s'est mis à crier je suis blessé il s'est enfui dans les champs et a disparu.

Pendant toute la journée s'est poursuivi le ratissage des fourrés une opération à laquelle continuent à prendre part 300 carabiniers 80 agents 20 douaniers 6 hélicoptères et de nombreux chiens policiers. Le carabinier tire une deuxième fois et on présume qu'il touche l'homme qui était sur le siège arrière de la 127 où on retrouvera une tache de sang. Ses cheveux noirs dans la pénombre de la chambre mortuaire et non pas tirant sur le roux comme ils étaient apparus de loin hier sous les reflets du soleil entre les arbres sur la lèvre une petite cicatrice. Il se retrouve sain et sauf et vide les coups restés dans son chargeur une des filles est tuée pendant que le soldat essaie de recharger son arme les complices réussissent à se faire la belle sur la poitrine de la jeune femme il y a trois trous la démonstration.

10. DÉMONSTRATION

ÉCRITURE ET DESTRUCTION ÉCRITURE ET LIBÉRATION

La sensation que ta tête éclate la sensation que ton crâne puisse t'être arraché en explosant la sensation que ta moelle épinière se comprime toute dans le cerveau la sensation que ton cerveau se fripe que ton âme soit pissée hors de ton corps. L'exigence de s'emparer de l'objet de la plus petite distance possible dans l'enquête ou mieux dans l'illustration dans la reproduction. On ne peut pas identifier la signification des mots on réussit seulement à deviner l'usage de sons sifflants c'est absolument insupportable matons visites cours on dirait un film mal de tête flashes incontrôlables la construction des phrases la grammaire la syntaxe.

Sans équivoque possible la reproduction telle que la propose le langage des journaux se différencie du texte littéraire l'unicité et la durée s'enchevêtrent très étroitement dans ce dernier autant que la labilité et la répétibilité dans la première. La sensation de partir en cendres intérieurement la sensation que si tu réussissais à dire ce qui est en train de se passer tout sortirait comme un jet d'eau bouillante qui bout pendant la vie entière. À la place de la fondation de l'écriture dans le rituel s'instaure la fondation sur une autre pratique c'est-à-dire qu'elle se fonde sur le politique.

La sensation que le temps et l'espace s'encastrent l'un dans l'autre la sensation de se trouver dans l'espace d'un miroir déformé vacillement puis épouvantable euphorie quand on sent quelque chose. Une dizaine de cocktails molotov ont été lancés contre les fenêtres du journal en particulier celles des faits divers au rez-de-chaussée les flammes et la fumée ont pénétré à l'intérieur des briques et

des billes ont même atteint le premier étage où ont été brisées les vitres des fenêtres de la rédaction et de la salle des télécopieurs. La sensation qu'on t'a arraché la peau tourbillonnement dans les oreilles comme si on allait être frappé la sensation de bouger au ralenti la sensation de se trouver suspendu dans le vide comme si on était fait de plomb puis un choc comme si tu avais reçu une plaque d'acier sur la tête.

J'étais sous l'effet d'une drogue et je continuais à bouger au ralenti une fois libre et seul je me suis levé du banc et me suis mis à marcher dans une allée j'ai rencontré quelqu'un je lui ai demandé où je me trouvais dans quelle ville mais à Milan m'a répondu le passant très étonné. À 10 heures 15 la bombe du massacre a explosé ceux qui ont été frappés directement par l'explosion ce sont les personnes qui se trouvaient sur la place du côté opposé à l'estrade du meeting le bilan du massacre est dramatique 6 morts et 94 blessés. Je sais avec précision que ma vraie place est à la maison avec mes enfants et mon devoir est de sauvegarder leur amour et leur innocence et de conserver la paix et la beauté dans ce coin de paradis où nous vivons.

D'une fenêtre des immeubles environnants une femme de 24 ans tire sur les forces de l'ordre deux coups de fusil les agents interviennent et l'immobilisent. Il arrache un panneau publicitaire et utilise le poteau qui le porte comme massue on voit dans la mêlée un autre bâton peut-être une barre de fer arrivée on ne sait comment se lever et s'abattre quatre ou cinq fois jusqu'à ce que l'homme couvert de sang cesse de se débattre et s'affaisse évanoui. Le carabinier se jette en avant et pendant que l'engin passe au-dessus de lui et va éclater dans son dos il tire avec son revolver d'ordonnance calibre 9 la femme est dans sa ligne de tir et tombe touchée par deux projectiles qui lui traversent le thorax et le bras gauche.

Une seule chose lui procurait de temps en temps quelques cauchemars nocturnes la pensée que le capital amassé par lui en 50 ans d'efforts risquait de disparaître la nuit il restait éveillé jusque

tard et souvent il restait jusqu'au matin à contempler la mer ceux qui le voyaient étaient persuadés qu'il était en train de penser à ses affaires. Nous avons toujours eu je ne dis pas le superflu mais assez pour vivre pas trop d'argent mais toujours la possibilité de mener une bonne vie. Il est venu pour déposer de l'argent a laissé sa femme dans la voiture il est entré avec une serviette qui contient 1 million 700 000 livres lui aussi se trouve nez à nez avec les pistolets et l'ordre sèchement asséné là-bas aligne-toi avec les autres mais pendant qu'il passe à côté du bandit celui-ci tend une main et lui arrache la serviette contenant l'argent.

Un jour Giovanni à un collègue français qui s'inquiétait du sort de l'Italie dit *tout se tient en Italie* oui mais pour combien de temps pour toujours quand Giovanni disait cela c'était le soir dans un restaurant de la place Santa Maria in Trastevere à Rome sous les lumières les flashes et les scintillements dorés. On a entendu un hurlement s'élever de la place les premiers cailloux ont croisé les premières grenades lacrymogènes les deux parties sont entrées en contact avec une furie effroyable dans un tourbillon de crosses de mousquetons et de matraques avec le sinistre accompagnement des explosions de grenades lacrymogènes et de celles plus sourdes des cocktails molotov. Ce n'est que maintenant que je peux comprendre tout à fait et parfois avec amertume ce que signifie vivre la sale guerre comme disent actuellement les gens pour qui avant c'était seulement notre guerre.

Sur le terrain devant la ferme à l'endroit où blessée mortellement elle est tombée ce matin on a trouvé six roses rouges. Dans le quartier la résistance était prête organisée au cours d'une nuit fébrile l'accès au quartier était bloqué par des barricades faites de pneus et de carcasses d'autos de vieux meubles de voitures d'enfants de tas d'ordures. Nous avons fait la tournée de toutes les portes il y avait les drapeaux qui claquaient au vent lui me demandait mais c'est qui ceux-là sur les toits avec leurs drapeaux et moi c'est les ouvriers qui veulent battre le patron.

Dès que je les ai vus j'ai senti mon cœur se décrocher a-t-il raconté mes jambes ne me portaient plus mais lui n'allait pas mieux nous avons eu tous les deux un malaise en nous cramponnant l'un à l'autre nous sommes montés chez moi je ne bois pas d'alcool lui non plus n'est pas un grand buveur nous avons avalé deux rasades de whisky. Il a été calculé que lorsqu'il était au top de son activité il encaissait plus de 85 millions par jour une recette ininterrompue au rythme de 60 mille liras minute. Blouse stérile sur la tête une coiffe blanche les jambes enfilées dans des jambières de plastique une paire de gants de chirurgien sur les mains c'est comme cela que le bandit est entré dans les salles du service des maladies infectieuses.

Il brandit un tabouret et le lui casse sur la tête l'homme perd l'équilibre pendant quelques secondes juste ce qu'il faut pour que tout le monde lui tombe dessus et se mette à le massacrer à coups de poings de pieds avec les débris de la chaise un furieux passage à tabac auquel le président a grand-peine à se soustraire le visage tuméfié un horrible masque sanglant. On te donnera un calmant lui avaient-ils dit mais ce n'était pas un calmant il était assommé ils l'avaient drogué dès qu'il est revenu à lui il a regardé avec surprise ce qui l'entourait et reconnu un monde normal les gens normaux. Des dizaines et des dizaines de blessures et de contusions d'un côté et de l'autre des barricades des automobiles renversées et incendiées des agents arrachés à leurs voitures et durement frappés des grêles de cocktails molotov d'âcres barrières de lacrymogènes des barricades des files de trams aux vitres brisées.

Ce jour-là il avait donné à tout le monde l'image d'un débris humain des poches sous les yeux les joues creuses la bouche flétrie sa maladie la plus grave était la myasthénie une maladie un mal qui concerne tous les muscles qui reçoivent leurs ordres du bulbe central. Giovanni a vécu encore 11 ans il marchait beaucoup et a toujours travaillé mais la chose s'était cassée et la vie a continué à passer aussi après que Giovanni est mort et personne ne voyait plus les deux époux depuis bien longtemps. Le nuage méphitique

n'est pas passé sans son lot de dommages plusieurs personnes surtout des jeunes et des enfants dans les écoles entre 11 heures 30 et midi au moment culminant de la présence du nuage au-dessus de la ville ont éprouvé des malaises particulièrement au niveau de l'appareil digestif.

Ils ont essayé de percer les lignes ils sont arrivés jusqu'à 50 mètres des agents le jeune homme était parmi ceux des premiers rangs et soudain il s'est affaissé certains des présents soutiennent avoir vu un agent agenouillé tirer avec son pistolet. Des milliers d'ouvriers provenant de toutes les usines se concentrent cet après-midi dans les rues du centre pendant que d'autres encore continuent à affluer. C'est elle qui est à la tête du commando de brigadistes qui fait irruption dans la prison c'est elle qui sonne à la porte et court vers la cellule une courte mitrailleuse sous le bras pendant que ses compagnons immobilisent les gardiens de service.

L'appel général a été lancé directement par les conseils d'usine et par les camarades on a commencé à utiliser les porte-voix pour appeler les ouvriers à la grève et à être présents au centre notre appel a eu une formidable réponse. À l'intérieur de la classe ouvrière la conscience diffuse que le mode de production capitaliste s'approche de sa fin que la présence de la classe ouvrière n'est pas un élément de valorisation mais de croissance d'implacable destruction du système. Les usines se sont arrêtées et les ouvriers sont déjà arrivés ou se dirigent vers le centre ville ce sont des cortèges extrêmement nombreux et combatifs qui partent de l'intérieur des ateliers.

Seule la lutte armée transforme l'usage capitaliste de la suppression de la loi de la valeur en lutte ouvrière pour la suppression réelle du commandement du capital et du travail seule la lutte armée parle aujourd'hui de communisme. À l'intérieur des usines les comités d'atelier se réunissent atelier par atelier devant les grilles il y a déjà des milliers d'ouvriers arrivent ceux du second poste ils laissent entrer aussi les voitures avec leurs klaxons pour avertir tous

les secteurs l'usine est immense le temps presse. Ils ne craignent ni crise ni violence ils sont une réalité qui tire non pas du désespoir mais du désir de la jouissance de la richesse la raison de sa haine pour les patrons et de l'inflexibilité de sa lutte.

Les ouvriers sortent immédiatement même pas le temps de prendre la banderole les ouvriers veulent courir dans la rue ils attrapent le nécessaire pour l'assaut à 14 heures 30 le cortège s'ébranle ils sont tous armés. Au milieu des milliers de personnes pas moyen de voir un seul uniforme soldats policiers fonctionnaires se sont mis en civil sur les casernes de police abandonnées sur les bâtiments publics sur les banques aux fenêtres de nombreux immeubles flottent des draps des chiffons des foulards blancs. Remplissant les rues de leurs combinaisons bleues des banderoles des conseils d'usine et de leurs drapeaux rouges une manifestation insolite pas du tout encadrée les ouvriers avancent en cordons ou en grappes au petit bonheur.

On a vu l'ambassadeur le drapeau à rayures et étoiles sous le bras grimper à toute vitesse à bord d'un hélicoptère américain arrivé exprès pour emmener en lieu sûr ce qui restait du corps diplomatique des États-Unis. À 17 heures ce sont des dizaines de milliers d'ouvriers qui occupent piazza del Duomo par via Mascagni ils sont rejoints par le cortège qui se dirige sur San Babila où tous les bars refuges des fascistes sont nettoyés. Des officiels du régime des policiers des forces de répression des collabos de toute sorte en proie à la panique et à la colère d'avoir été abandonnés prenaient littéralement d'assaut le siège de l'ambassade américaine.

Puis le cortège va à la préfecture pour retourner ensuite à nouveau à l'Anpi* où se tiennent de brefs meetings le cortège repart et se dirige encore une fois sur San Babila avec le même traitement. Des scènes d'enthousiasme se déroulent dans les rues

* Associazione Nazionale Partigiani d'Italia: Association constituée en juin 1944, toujours active, elle œuvre pour la défense des valeurs de la Résistance.

où les libérateurs sont embrassés par les citoyens émus et heureux les drapeaux du gouvernement révolutionnaire provisoire flottent sur tous les bâtiments publics y compris le palais présidentiel et aux fenêtres de milliers d'habitations. En une heure et demie le centre ville est complètement occupé par les ouvriers il est impossible de les compter ils ne cessent pas d'arriver à 18 heures encore ils arrivent sur la place provenant des usines qui ont été averties tard.

À 13 heures 20 trois chars de 50 tonnes et deux chenillettes de fabrication américaine sur lesquels étaient ammassés une centaine de soldats du Gouvernement Provisoire Révolutionnaire descendaient le long de la rue *Pasteur** en direction du palais présidentiel. De Pirelli, d'Innocenti, de Magneti, de Gpe, d'Om, de Carlo Erba d'Alfa Romeo les ouvriers sont partis à pied en tram et en métro ils se sont déversés dans le centre ville. Le premier char s'est montré dans la rue devant le palais et a tiré un coup de canon vers l'extrémité opposée de l'artère puis le char est allé heurter un des piliers d'acier qui soutiennent la grille et l'a abattu.

Pendant toute l'après-midi à partir de 15 heures le centre est complètement aux mains des ouvriers le gros du cortège est arrivé en moins d'une heure depuis la plus lointaine banlieue en métro en tram en voiture. Un soldat avec un drapeau du GPR a sauté hors du blindé et s'est dirigé en courant vers le palais il a agité le drapeau rouge et bleu depuis un balcon du premier étage de l'édifice. De tous les quartiers de la ville l'un après l'autre arrivent les cortèges les groupes dispersés les délégations tout le centre se remplit en une heure de banderoles des conseils d'usine de drapeaux rouges de tout.

Une chaude sensation de sueur sur tout le corps comme un bain chaud de plaisir je me sens très détendue et en même temps très ardente c'est une sensation très intense une tension physique qui devient de plus en plus forte et de plus en plus vibrante. Ils sont des dizaines de milliers impossible de les compter éparpillés et combattifs

* En français dans le texte. La scène est à Saïgon.

comme ils étaient accourus tout seuls de leurs usines venus en car de la province encore en bleu de travail aucun travailleur n'est resté à l'usine. Une sensation ample et complète je la désire et j'y suis prête tout mon corps réagit il est tendu en attendant que continue le plaisir qui le fait frémir et palpiter et je sens qu'il implique tout mon corps jusqu'au centre comme une note très aiguë.

À la tête de tout le cortège il y a les ouvriers de Pirelli Bicocca sortis en masse de l'usine puis les ouvriers de Loro Parisini qui ont réquisitionné un tram pour arriver plus vite à la manif. Je sens une chaleur diffuse dans tout mon corps et cela continue au fur et à mesure qu'augmente aussi l'intensité une sensation de profondeur ou de signification une zone plus ample de sensations agréables elle produit un désir ou une faim. Puis Magneti avec des cordons de service d'ordre en tête Sit Siemens Om Innocenti Carlo Erba suivis d'Ercole Marelli de Face Standard un grand nombre d'hospitaliers du San Carlo.

Une agréable montée de tension physique tout mon corps vibre je suis très excitée les sensations sont toutes concentrées en un point unique une sensation de légèreté une étincelle presque frémissante je sens une espèce d'électricité. Puis les ouvriers d'Aem d'Autelco de Fargas et de bien d'autres usines de plus en plus nombreux les étudiants continuent à affluer la police est complètement absente de tout le quartier le centre ville est complètement aux mains des ouvriers dans une atmosphère enthousiasmante. Une sensation de vertige de perte de moi-même comme si je n'existais pas en tant que corps mais seulement comme sensation comme si chaque nerf de mon corps devenait vivant et se mettait à penser la sensation d'un nœud dur qui éclate et fluctue soudain et j'apprécie beaucoup cette sensation et je suis pleine d'amour.

POSTFACE

Faire œuvre d'historien ne signifie pas savoir « comment les choses se sont réellement passées ». Cela signifie s'emparer d'un souvenir, tel qu'il surgit à l'instant du danger.¹

WALTER BENJAMIN

BALESTRINI, OU DU ROMAN CONTRE-HISTORIQUE – Épique. Aujourd'hui on en parle beaucoup – ce qui n'est certes pas un mal, au contraire. (Dommage que, récemment, la qualification ait fini par être attribuée à la production « sérielle » et commerciale la plus insipide). Mais en 1999 déjà – alors qu'il s'apprêtait à rassembler en un volume unique trois de ses romans: *Nous voulons tout* de 1971, *Les invisibles* de 1987 et *L'éditeur* de 1989 – Aldo Nove saluait en Balestrini « l'unique poète épique du xx^e siècle italien ». Et – par-delà l'excès de zèle du brevet d'unicité (qui ne tient pas compte, pour ne citer que deux noms de la génération précédant la sienne, du Pagliarini de la *Ballata di Rudi* ni du Roversi de *l'Italia sepolta sotto la neve*) – à juste raison, sans aucun doute: s'il est vrai que le corpus poético-narratif de Balestrini est au nombre des rares œuvres – pas seulement italiennes – du vingtième siècle qui placent en leur centre l'Histoire *au moment même où elle se déroule*.

Par ailleurs, la lecture de Nove n'était pas tout à fait inédite: Mario Spinella déjà, lisant *Nous voulons tout* à sa parution, put le comparer, et ce n'est pas un hasard, à la *Chanson de Roland*. Mais c'est l'intéressé lui-même qui l'a dit mieux que tout le monde, dans une récente interview, en parlant justement de *Nous voulons tout*:

J'ai fait la connaissance d'Alfonso, un ouvrier méridional qui m'a raconté son histoire. De là m'est venue l'idée de faire un livre en racontant son parcours par sa voix. Une voix collective, qui parle de ses expériences, mais elles sont

1. W. BENJAMIN, *Sur le concept d'histoire* (1940), trad. française par Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch in *Œuvres*, tome III, Gallimard, Folio Essais, 2000. [NdT]

absolument semblables à celles de milliers d'autres ouvriers comme lui. Je l'ai vu comme un roman épique: tandis que dans le roman bourgeois le héros est celui qui est différent des autres, qui lutte pour affirmer son individualité, ici le héros est un héros collectif, qui représente une lutte collective. [...] J'ai essayé de raconter une histoire comme celles des poèmes épiques, faites de luttes, de batailles et de héros, mais qui se manifeste dans le quotidien des luttes de l'« ouvrier-masse ». Avec une structure verbale fondée sur des règles formelles, comme dans les poèmes. Comme on peut le voir, par exemple, par la division en laisses, qui ont un même nombre de lignes, etc.

C'est de toute évidence aussi une structure de poème que celle de la *Violence illustrée*, qui compose chacun de ses neuf épisodes d'un nombre semblable de « laisses », à la longueur elle aussi tendanciellement uniforme; épisodes portant tous pour titres des termes formant une allitération en « d », et qui se rapportent à diverses formes d'écriture (*Déposition, Description, Déduction, Dissertation, Divagation, Déportation, Déclaration, Documentation, Direction*; le goût de l'auteur pour la combinatoire et le « moyen-âge » se complaît aussi à mimer les *coblas capcaudadas* des anciennes compositions provençales – chaque épisode commence par un mot-clé prélevé dans l'épisode qui le précède – et adjoint en conclusion, à la fin, un dixième épisode qui a la fonction d'une stricte récapitulation de « l'envoi », dans la plus virtuose et combinatoire des formes poétiques médiévales, la sextine lyrique à *retrogradatio cruciata*).

Mais, à la différence de l'épopée traditionnelle, qui chante le récit des Origines sur un mode fabuleux justement parce que l'aède se place à grande distance des événements, celle de Balestrini est écrite « en direct », et prend donc plutôt le ton de la *chronique*: celui qui se distingue de la perspective de l'historien – pour utiliser un exemple topique – comme dans le cas du Fabrice del Dongo stendhalien, au milieu de la fureur et du chaos de la bataille de Waterloo.

Depuis le début de sa trajectoire, du reste, Balestrini n'a jamais fait montre d'une excessive confiance en l'histoire en tant que récit, c'est-à-dire (sur le mode dominant aux dix-neuvième et vingtième siècles) en tant que téléologie, ou, en d'autres termes, *historicisme*. Dans un

petit poème de la très cruciale année 1963, intitulé *Lo sventramento della storia* (L'éventrement de l'histoire), on lit un fragment dont voici la teneur: «abolir la structure concentrationnaire qu'impose l'historicisme, la structure majoritaire/[...] qu'inévitablement impose l'intime fascisme de tous les historicismes». Balestrini se place, c'est évident, du côté d'une histoire autre – «qu'une autre histoire est possible/si nous le voulons», lit-on dans l'incipit du petit poème, c'est-à-dire à l'opposé de la vision continuiste de l'historicisme traditionnel. En somme, à la façon de Benjamin, Balestrini est du côté d'une *histoire comme montage*: c'est-à-dire d'une histoire «brossage à rebrousse-poil».

Ce n'est donc pas seulement en vertu du point de vue «interne», que – a récemment écrit Raffaele Donnarumma – «Balestrini poursuit un projet cohérent de contre-information ou contre-histoire, qui n'a pas d'équivalents, ni du fait de sa capacité à unir réalisme et avant-garde, ni du fait de son antagonisme politique», mais bien par ses modalités intrinsèques, les processus adoptés par son écriture. La tâche de l'écrivain en tant que chroniqueur, disons *contre-historien*, sera donc de démystifier le faux discours de l'histoire comme récit: un discours «faux» (a écrit Cecilia Bello Minciocchi en commentant justement *Lo sventramento della storia*) «dans sa structure même, faux parce que prêt à éclater (il suffit de connaître les points à forcer), faux parce qu'artificiel comme le *continuum* de l'histoire, partiel et tendancieux, et justement, en termes benjaminien, à faire éclater».

Avec l'attitude délicieusement «pratique» qu'on lui connaît bien (ce n'est pas par hasard qu'on trouve *Come si agisce* {Comment on agit} et *Poesie pratiche* {Poésies pratiques} parmi ses titres), Balestrini considère que les *points sur lesquels faire levier* pour démystifier l'historiographie «officielle» sont avant tout les «sources» sur lesquelles elle se fonde, et qui, on le sait, se partagent essentiellement entre documents écrits et témoignages oraux. Comme par hasard, ce sont justement les deux plans sur lesquels Balestrini joue tour à tour dans son travail d'écriture: en adoptant d'une part la perspective d'un ou plusieurs témoins (depuis l'ouvrier Alfonso de

Nous voulons tout déjà cité jusqu'au jeune et anonyme habitant de Caserte de *Sandokan*, en passant par le militant Sergio des *Invisibles*), dont il enregistre la voix en direct; d'autre part en déstructurant la continuité de matériaux textuels donnés au moyen précisément de coupures, de combinaisons, d'un *montage* en somme. (Naturellement les deux procédés peuvent coexister et alterner comme – Balestrini le signale dans l'interview citée – il advenait avec les « tracts et les documents des luttes » présents à l'intérieur de *Nous voulons tout*).

Le *cut-up* textuel est en tout cas le procédé privilégié par sa production la plus proprement poétique, ainsi que celui adopté précisément par *La violence illustrée*, le livre qui sortit chez l'éditeur Einaudi en janvier 1976 (et peut-être justement à cause de cela, non inclus dans le cycle – plus rigoureusement « romanesque » et « oral » – de la *Grande Rivolta* (la Grande Révolte). Dans la filière, mentale et « pratique », qui conduit à *La violence illustrée*, le précédent le plus immédiat s'avère être une composition peu connue intitulée *Vivre à Milan*, que Balestrini a récemment récupérée (pour l'inclure dans une réédition de *Blackout* dans un volume autonome) dans un livre d'images d'Aldo Bonasia sorti la même année que *La violence illustrée*: ce qui lui donne l'occasion de définir Bonasia comme « le magnifique photographe qui a su comme peu d'autres rendre l'atmosphère et les tensions de ces années extrêmes ».

Lorsqu'on les regarde maintenant et donc *après*, ces photos de Bonasia – lequel fonda en 1972, il n'avait que vingt-trois ans, l'agence DFP (Documents for Press) et fut le reporter-photographe, c'est le cas de le dire, le plus en première ligne de ces années-là; mais qui, après le cycle des conflits, ne reprit son activité que de façon épisodique, avant sa mort précoce en 1995 – elles sont vraiment un *document* extraordinaire, « épique », de ces *années extrêmes*: en particulier le dynamisme quasi futuriste (... mais *live*) des images de l'évacuation du Gallaratese en 1974 (les carabinieri à l'assaut, comme des lanciers de Boccioni; puis immobiles, saisis dans un instant de perplexité soucieuse, comme dans *la Jetée* de Chris Marker...), c'est un équivalent visuel impressionnant du plus tumultueux des épisodes qui composent *La violence illustrée*, le sixième, intitulé *Déportation*,

visez les points noirs ou c'est des fascistes ou c'est des carabinieri, dans lequel est décrite l'évacuation manu militari d'immeubles occupés dans une banlieue romaine cette fois (et cela vaut la peine de signaler que dans l'édition Einaudi le sous-titre – qui comme tous les autres est la citation d'un slogan ou en tout cas d'un texte de l'époque – avait été prudemment remplacé par une file de « points noirs », justement).

Dans *Vivre à Milan* trois « flux » d'information (la théorie de l'information, on le sait, avait beaucoup compté dans les années d'apprentissage de Balestrini), concernant tous un même fait divers (l'attaque contre les bureaux de la perception municipale gérée par la fondation CaRiPlo), sont mêlés dans une structure rigidement codifiée qui souligne et met à nu la distance infranchissable qui sépare les trois comptes-rendus, caractérisés chacun par un langage différent, et, c'est évident, par une idéologie différente (je recompose arbitrairement, pour être clair, les *incipit* de chacun: « s'il y a un psychiatre dans Milan qu'il s/e manifeste voici le cas il y a d/eux villes l'une travaille ou perd son tra/vail [...] et il y/a une autre Milan infiniment plus pe/tite même si infiniment plus bruyan/te qui semble devenir folle »¹ etc.;

« c'est une histoire d/e fantômes ce sont des fantômes agressifs et violents qui/brisent les vitrines à coups de pierres et d/e barres contre les voitures les plus ef/frontément luxueuses »² etc.; « en profitant du fait qu'un emplo/yé entrain dans l'immeuble resté jus/qu'alors fermé le groupe s'es/t précipité en hurlant dans le/salon où travaillaient cert/ains salariés l'employé a été f/lanqué contre un mur alors que l/es agresseurs coupaient les fils du t/éléphone brisaient deux vitres à c/oups de barre »³ etc.). Il n'est évidemment pas prévu que l'auteur intervienne, si ce n'est – comme toujours – au stade du *montage*: lequel, en juxtaposant des segments arbitraires des trois « flux », montre du doigt comment la succession même des

1. N. BALESTRINI, *Vivre à Milan* (1975), trad. française par A. Tosatti in *Blackout*, Genève, Entremonde, 2011, p. 11-12. [NdT]

2. *Ibid.*, p. 11.

3. *Ibid.*, p. 11-12.

événements, et donc la chaîne des causes et des effets, peut changer de signe – et donc de sens – avec le changement du point de vue.

Malgré la texture différente des fragments – qui dans *Vivre à Milan*, composition de onze pages, est très dense et qui, on l’a vu, n’hésite pas à briser les mots eux-mêmes – c’est la même technique que celle adoptée dans la *Violence illustrée* : dans le second chapitre par exemple, *Description, encore une fois la guérilla s’est déchaînée dans les journaux de Milan*, où est racontée la fameuse « bataille de Via Solferino ». Entre le 7 et le 8 juin 1968, des milliers de manifestants donnent l’assaut au siège du « Corriere della Sera », en accusant le journal de la bourgeoisie italienne d’avoir instruit contre le Mouvement ce qu’aujourd’hui on appellerait un véritable procès médiatique : après l’épisode encore plus fameux de la « bataille de Valle Giulia », à Rome le 1^{er} mars précédent, ceci fut un des premiers affrontements violents entre les jeunes et les forces de l’ordre, un exemple de « guérilla urbaine » précoce et retentissant par ses proportions et sa « scénographie » (les bombes lacrymogènes lancées par la police et les cocktails molotov des manifestants composent ensemble une « nuée de gaz » qui va longuement se refuser à évacuer le ciel de la ville ; et qui semble donner un corps fantomatique à une image depuis longtemps installée dans l’imagination de Balestrini, celle du « nuage » qui « prend la forme bien connue du champignon » dans les passages du *Journal d’Hiroshima* de Michihito Hachiya, qu’il a utilisés cybernétiquement en 1962 pour *Tape Mark 1*).

Balestrini en rapporte une série de versions différentes, en découpant dans des comptes-rendus de journalistes des « laisses » dont chacune est apparemment dotée de sens – à la différence donc de la frénétique composition de *Vivre à Milan* – mais en mélangeant les séquences, de sorte qu’il est impossible au lecteur d’adhérer à un jugement univoque sur les faits. Par exemple, pour l’un des résultats les plus graves de cette journée, l’hospitalisation d’un passant âgé moribond, si l’on s’en tient à la quatrième « laisse » on ne sait pas si on doit imputer la faute aux manifestants ou aux policiers « Il semble qu’il ait été frappé à la tête par un caillou ou par une

grenade lacrymogène et qu'il se soit ensuite heurté à un poteau métallique de signalisation enfin sur la civière il a eu un infarctus », tandis que si on lit la sixième, la responsabilité de la police apparaît sans l'ombre d'un doute « Un passant âgé touché par un fumigène au front a été hospitalisé dans des conditions désespérées à la polyclinique », et elle est réaffirmée dans l'avant-dernière avec un luxe de détails effroyables « Une grenade lacrymogène l'a frappé en plein front et lui a littéralement enlevé le cerveau », mais en ramenant la cause première de l'événement à « un des innombrables affrontements entre gauchistes et forces de l'ordre ». À un moment donné du quatrième épisode du livre, est utilisée une expression plutôt usée, « les faits parlent d'eux-mêmes » : pour démontrer ironiquement que c'est plutôt l'exact contraire qui est vrai. Ils parlent, c'est vrai, les « faits » divers tout seuls : mais leur langue, c'est Babel, et leur sens est indicible.

C'est à une véritable *mise en abîme* que recourt Balestrini pour montrer – en décrivant une bataille sur le front de l'*information*, celle qui se déroule sous les fenêtres du plus grand quotidien italien – les ambiguïtés informatives au moyen desquelles se compose précisément le « faux » de l'histoire comme récit. Et, usant d'un artifice métalinguistique, il souligne cette dysfonction, dans la dernière laisse de l'épisode, en altérant la composition du texte comme si les lignes de plomb utilisées à l'époque par le prote avaient été bouleversées dans le désordre des événements (la ligne suivant le texte ajoute en effet ceci : « Les lignes de plomb ont été mises sens dessus dessous ») : « Une bombe molotov a atterri dans un bureau. L'essence qui a giclé à l'intérieur a brûlé les meubles et les papiers. La fenêtre de la salle des téléspecteurs a aussi été touchée. Les heurts se sont poursuivis dans d'autres lieux de la ville jusqu'à 20 heures. Les lignes de plomb... » (p. 33).

Difficile de ne pas penser, à propos de cet épisode, à la perspective multiple de certains chapitres de l'*Ulysses* de Joyce, en particulier le septième (intitulé – dans les « résumés-clés-squelettes-schémas » laissés par l'auteur à ses amis – *Eolo* ou bien *Le journal*)¹ qui met en

1. J. JOYCE, *Ulysses* (1922), trad. française par A. Morel, vol. 1, Gallimard, Folio, 1972. [NdT]

scène justement le monde de l'information, puisqu'il se déroule dans la rédaction du « Freeman's Journal », le journal catholique où travaille Leopold Bloom, et il le fait en utilisant précisément les titres comme matériau, ceux-ci interrompant la narration en la détournant; et le dixième (*Les Rochers Errants* ou bien *Les rues*), qui « encadre » le cortège du vice-roi britannique et la promenade du jésuite Conmee, traversant Dublin, depuis dix-huit perspectives différentes et simultanées (dans ce cas aussi figure en conclusion un petit chapitre surnuméraire et récapitulatif). Et qui sait si de cette façon, par la médiation du grand expérimentalisme moderne de Joyce, n'arrivent pas jusqu'à Balestrini les ultimes résultats de ce qui avait été, précédemment, une grande technique naturaliste: celle de Zola qui, pour rendre le désarroi consécutif à la défaite française de Sedan, dans la guerre franco-prussienne de 1870, rapportait déjà des extraits contradictoires de la presse de l'époque, et chez qui donc – pour citer un de ses récents et pénétrants interprètes, Pierluigi Pellini – « le problème de l'information prend un caractère central obsessionnel: des rumeurs contradictoires parcourent les campements et les champs de bataille, et désorientent les anti-héroïques personnages; de sorte que passent au second plan l'importance et la réalité même des faits de guerre. »

La stratégie varie dans d'autres épisodes de *La violence illustrée*: au lieu de juxtaposer différentes versions d'un même événement, ils « illustrent » des événements différents, apparemment assez éloignés les uns des autres: le voisinage des extraits d'articles relatifs à chacun, produit évidemment des étincelles, c'est-à-dire des liens révélateurs qui en clignotant « éclairent » – illustrent, précisément – les deux termes de la relation obtenue. Que l'on songe au troisième épisode, qui opère un « montage alterné » d'une visite du Président Leone aux patients d'un hôpital napolitain pendant l'épidémie de choléra de 1973 et des « morts blanches » de plusieurs ouvriers victimes d'une fuite de gaz (*capcaudada* par le finale de l'épisode précédent qui se concluait précisément, comme nous l'avons vu, sur le « nuage de gaz » qui s'élevait au-dessus du champ de bataille de Via Solferino); le montage à son tour crée un lien avec l'épisode suivant, consacré

à la «vie la mort et la répartition du butin de monsieur O», c'est-à-dire du milliardaire grec Aristote Onassis (mort après une longue agonie en mars 1975): Leone, à la sortie de l'hôpital napolitain, est désinfecté au spray, à toute vitesse, parce qu'«ensuite», conclut la clause de l'épisode, qui introduit ainsi tout de suite le suivant, «il va rendre visite à un de ses patrons dans une autre clinique où il est en train de mourir dans le prochain chapitre».

Jamais mieux que dans ce cas ne se vérifie la thèse d'un des premiers, et des plus complices, parmi les critiques qui ont rendu compte de *La violence illustrée* (d'ailleurs en un lieu pas du tout innocent, le «Corriere della Sera» lui-même), je veux dire Umberto Eco: pour qui, contre le parti-pris d'impersonnalité absolue assumé par l'auteur, «le jugement existe, mais tout entier dans la manière de monter son propre matériau». (Ce qui est naturellement valable aussi dans les cas où il m'arrive d'avoir un jugement différent: comme dans le cas d'un «Sillabario» de Goffredo Parise – si je ne me trompe pas, le seul texte littéraire qui a eu l'occasion de passer sous les ciseaux de Balestrini: et qui a été lu par lui, comme c'était du reste une pratique commune en ces années-là, uniquement comme manifeste du début du «reflux» sentimentalo-bourgeois et du plus impolitique «retour au privé» – dans le huitième épisode, intitulé *Documentation, à la violence réactionnaire des institutions bourgeoises répondons par la violence révolutionnaire*, «monté» en contraste délibéré avec le compte-rendu des luttes ouvrières à la mythique grille II de Mirafiori).

Il est assez proche, ce procédé que nous venons de décrire, de celui utilisé exactement dix ans auparavant par Balestrini à sa première publication «romanesque», *Tristan* (qui de ce point de vue – se surprend-on à penser, en dépit de la température «politique» bien différente de leurs temps de composition respectifs – composerait donc avec *La violence illustrée* et *Blackout* une trilogie parallèle et alternative à celle que forment *Nous voulons tout*, *Les invisibles* et *L'éditeur*): lequel – comme j'ai essayé de le démontrer en une autre occasion – empruntait la philosophie de sa composition, pour ainsi dire, aux pratiques du «multiple» communes aux arts visuels

de son temps; et de plus, malgré l'ostentation d'une abstraction narrative provocatrice, il en résultait des effets flagrants et on ne peut plus séduisants de représentations visuelles. En partie à cause de l'usage – parmi les textes « source » découpés – de manuels de photographie et de comptes-rendus de films, et peut-être même au-delà des intentions de l'auteur, dans *Tristan* se détachent des gestes, des attitudes, d'inoubliables « images » en somme: dont la force de séduction plastique écarte toute hypothèse d'opération purement expérimentale et vouée à une démonstration intellectuelle.

C'est un fait que *La violence illustrée* – dont le titre veut parodier celui des magazines de l'époque comme « *Storia illustrata* » (publié de 1957 à 1990) – garde elle aussi, trente ans après, une extraordinaire force d'ironie. Ce n'est pas par hasard que Gian Paolo Renello a parlé d'une narration qui « suit en prise directe plusieurs éléments de l'événement en se déplaçant continuellement de l'un à l'autre ou en les filmant de points de vue différents, comme avec une caméra. » Mais de fait, un tel degré de visualité ne saurait étonner, si l'on pense au précédent immédiat de *Vivre à Milan* (quasi légende poétique, on l'a vu, pour les photographies de Bonasia) et aussi à un autre, plus éloigné dans le temps mais peut-être aussi plus proche dans la forme, qui est à reconnaître dans les collages visuels de *Carnevale 1965*, réalisés donc juste un an avant *Tristan*: de grands panneaux dans lesquels, sur fond d'épreuve d'un numéro de « *Rinascita* », Balestrini collait des titres provenant d'autres articles, avec des caractères dont le format était différent de ceux de dessous, et qui se détachaient sur eux aussi grâce à de vifs contrastes de couleurs. Aujourd'hui nous savons qu'au moins deux autres des Novissimi de 1961 pratiquèrent à leur tour, pendant ces années-là, des expériences de poésie visuelle fondées sur la technique du collage; mais, à la différence d'Antonio Porta et d'Alfredo Giuliani, Balestrini, nous le savons – à part, naturellement, le fait qu'il persévère dans la voie du *cut-up*, forme qui est son équivalent sur le plan littéraire – continuera dans la pratique du collage visuel pour aboutir récemment à des résultats assez éloignés de ceux des *Sixties*, et caractérisés par un extrême raffinement formel, de sorte qu'Achille Bonito Oliva a

pu parler « d'un franchissement de frontière inter-disciplinaire non pas pur et simple, mais nécessaire pour fonder une péripétie esthétique liée à un processus de connaissance »; on a vu en effet de quelle façon les pratiques de l'interruption et du montage sont orientées, par Balestrini, vers une âpre remise en cause de la dimension historique de l'existence, et en particulier de la *connaissance* historiographique. En somme: c'est comme si *La violence illustrée*, avec les scintillants éclairs de ses courts-circuits verbaux, avait *figurativement* anticipé (au sens d'Auerbach) le geste – qui allait être accompli dans l'extraordinaire *Blackout* – d'associer un contingent d'images à proprement parler, à la façon de Breton et Brecht et, plus tard, de Sebald, au texte verbal: « illustré » donc, à ce niveau, au sens plein (et pluriel).

Cela constitue une réponse éloquent – à ce qui apparaît a posteriori comme un destin tout tracé – que, au faite du cycle des révoltes, puisse faire son apparition un texte comme *La violence illustrée*, totalement « exotérique » et manifeste, visible en somme par excellence (dès la couverture de l'édition *princeps*, une BD clinquante de Pablo Echaurren); alors que la métaphore utilisée par Balestrini pour caractériser le repli et la course à l'abîme de ces mêmes révoltes – d'abord dans la clandestinité, puis dans la *damnatio* carcérale – sera précisément celle de l'*invisibilité*. Même si Sergio et les autres prisonniers enfermés, dans l'inoubliable dernière page des *Invisibles* justement, essaient de se mettre en lumière, de *s'illustrer* eux-mêmes et leur propre condition: en allumant des torches « avec des lambeaux de draps attachés ensemble et bien serrés on les imbibait d'huile »¹, enfilés tant bien que mal « dans les trous des grillages ». Vaine tentative: « les seuls qui auraient pu apercevoir ces torches c'étaient les rares automobilistes qui fondaient sur le ruban noir de l'autoroute minuscules très éloignés à quelques kilomètres de la prison ou peut-être un avion qui passe là-haut mais ils volent très haut là-haut dans le ciel noir silencieux et ils ne voient rien ».

1. N. BALESTRINI, *Les invisibles* (1987), trad. française par M. Fusco et C. Moiroud, Paris, P.O.L, 1992, p. 311. [NdT]

Mais cette « parenté » avec *Tristan*, subtile et quasiment secrète, nous aide à mieux comprendre un autre aspect encore, de *La violence illustrée*, qui a fait tordre le nez à certains lecteurs qui, malgré leur intelligence, ont pris la conclusion du texte dans le mauvais sens. Le dixième épisode, *Démonstration, écriture et destruction écrite et libération*, a, on l'a dit, avant tout la fonction de récapituler, dans un raccourci à rythme soutenu, les thèmes (et les images) des neuf sections précédentes. Mais ce n'est pas du tout la seule, ni la plus importante, de ses dimensions. Il s'agit aussi, avant tout, de l'insertion la plus explicitement métalinguistique du livre (et ce n'est pas un hasard s'il mentionne le geste de l'*illustration*):

« La sensation que ta tête éclate la sensation que ton crâne puisse t'être arraché en explosant [...]. L'exigence de s'emparer de l'objet de la plus petite distance possible dans l'enquête ou mieux dans l'illustration dans la reproduction ». Dans les premières laisses de l'épisode, le dépaysement perceptif (Gianni Celati parlera à ce sujet de *disambientamento*) reçoit d'abord des connotations surtout négatives (« c'est absolument insupportable matons visites cours on dirait un film mal de tête flashes incontrôlables la construction des phrases la grammaire la syntaxe »), mais à un moment donné il prend un tournant positif inopiné, et même carrément euphorique (avec l'évocation symptomatique de l'*image* et d'un de ses instruments le *miroir déformé*): « La sensation que le temps et l'espace s'encastrent l'un dans l'autre la sensation de se trouver dans l'espace d'un miroir déformé vacillement puis épouvantable euphorie quand on sent quelque chose ». Ce que l'on *sent* est, précisément, l'écho sensoriel de *La violence illustrée* (tout de suite après vient, de fait, la synthèse du second épisode, peut-être le plus chargé d'images, celui de la « bataille de Via Solferino »).

C'est justement la traduction de l'histoire, ou de l'Histoire, en termes tout à fait pré-politiques – spécifiquement sensoriels, de fait, pour ne pas dire sensualistes – qu'évoque le dernier et le plus « scandaleux », le plus « violent » peut-être des « montages » opérés par *La violence illustrée* : celui qui associe inséparablement les « dizaines de milliers » d'une multitude ouvrière (« impossible de

les compter éparpillés et combatifs comme ils étaient accourus tout seuls de leurs usines venus en car de la province encore en bleu de travail») à la «chaude sensation de sueur» et au «bain chaud de plaisir» d'un unique individu désirant, à la «sensation très intense une tension physique qui devient de plus en plus forte et de plus en plus vibrante», en somme à l'irrésistible orgasme d'une femme: «le centre ville est complètement aux mains des ouvriers dans une atmosphère enthousiasmante. Une sensation de vertige de perte de moi-même comme si je n'existais pas en tant que corps mais seulement comme sensation comme si chaque nerf de mon corps devenait vivant et se mettait à penser la sensation d'un nœud dur qui éclate et fluctue soudain et j'apprécie beaucoup cette sensation et je suis pleine d'amour.»

Il ne s'agit pas d'un «oui» tellement différent dans son esprit de celui que crie, à la fin d'*Ulysses*, Penelope-Molly Bloom: comme pour Stephen Dedalus, et comme pour leur auteur, pour elle aussi «l'histoire est un cauchemar dont elle essaie de s'éveiller». Et à cette fin, tous les moyens sont bons. Mais du reste *Tristan* aussi, à commencer par son titre avec ce qu'il fallait d'ironie, était en fin de compte une belle combinaison de «vers d'amour et de proses de romans»: où l'énergie figurative et sensorielle tendait jusqu'à la souffrance l'attention du lecteur-individu, en le poussant sans cesse à la recherche spasmodique d'un sens (la *fiction*, avait noté en 1972 Jacqueline Risset, comme «lieu de l'objet de désir» et la lecture, donc, comme «épreuve de ce désir du signifié, d'un signifié qui arrête enfin le texte dans son glissement perpétuel»). Ce qui s'est passé, à la fin de *La violence illustrée*, c'est que cette même tension désirante s'est déplacée de la conscience d'un sujet individuel – en passant par un «devenir-femme» ô combien programmatique – à la sphère d'une collectivité sans visage et sans nom.

Il n'y a guère besoin de préciser de quelle façon l'érotisation du politique se révélera justement comme la dimension spécifique d'un mouvement, celui de 1977, jamais éprouvée à ce niveau-là auparavant (même s'il n'avait certes pas manqué des signes précurseurs). Mais à ceux qui aujourd'hui, plongés dans un monde sans révoltes et

sans amour, se moquent dans leur malheur de l'improbabilité de ce « nœud dur qui éclate et fluctue soudain », il faudra rappeler que, un an plus tard, de fait l'improbable et l'impossible – ne serait-ce que pendant quelques semaines seulement – deviendront réels. C'est à ce moment-là que se terminaient, de façon soudaine et définitive, 1968 et sa déferlante. Et, au milieu de contradictions parfois effrayantes, commençait une autre histoire, une histoire destinée à durer peut-être trop peu. Mais enfin *une autre histoire* : possible.

Andrea Cortellessa

TABLE

Lettre à mon ignare et pacifique lecteur	7
1. Déposition	II
2. Description	2I
3. Déduction	35
4. Dissertation	47
5. Divagation	6I
6. Déportation	7I
7. Déclaration	85
8. Documentation	99
9. Direction	IO9
IO. Démonstration	II9
Postface d'Andrea Cortellessa	127

DANS LA MÊME COLLECTION

Léon de Mattis

Crise

Paul Mattick

Marxisme, dernier refuge de la bourgeoisie?

Nanni Balestrini

Blackout

Otto Rühle

Karl Marx

Yann Collonges, Pierre Georges Randal

Les autoreductions

Nanni Balestrini

Nous voulons tout

Voline

La Révolution Inconnue (3 vol.)

Jean Wintch, Charles Heimberg

L'École Ferrer de Lausanne

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Maximilien Rubel
Marx théoricien de l'anarchisme

Michel Bakounine
*Considérations philosophiques sur le fantôme divin,
le monde réel et l'Homme*

Karl Marx
*Contribution à la critique
de la philosophie du droit de Hegel*

Alfredo M. Bonanno
La joie armée

Otto Rühle
La révolution n'est pas une affaire de parti

Karl Marx
Salaires, prix et profits

Réalisé par les éditions Entremonde
Genève (Suisse), 2011
ISBN 978-2-940426-18-8/ISSN 1662-3231
IMPRIMÉ EN SUISSE